



ANDALOUSIA.

DU MÊME AUTEUR.

LES TRUANDS ET ENGUERRAND DE MARIGNY; Histoire du temps de Philippe-le-Bel. 3 volumes in 12. 9 fr.

MARIE DE MÉDICIS; Histoire de la Cour de Louis XIII. 2 beaux volumes in-8. 4e édition. 15 fr.

ROBERT LE MAGNIFIQUE; duc de Normandie. 2 volumes in-8. 4e édition. 15 fr.

UN AN SUR LES CHEMINS; Voyages dans la Sicile, l'Italie. l'Autriche, l'Illyrie, la Grèce, etc. 2 volumes in-8. 3e édition. 15 fr.

LE COMTE DE NÉTY; Histoire du temps des Arabes et des Normands en Sicile. 2 volumes in-8. 15 fr.

LES GALANTERIES DE BASSOMPIERRE; 4 volumes in-8. 3e édition. 30 fr.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT.

LES COMTES DE MONTGOMMERY; Mœurs de la Normandie, aux temps des guerres de religion. 2 volumes in-8.

HISTOIRE DES NORMANDS DE SICILE ET DES VÊPRES SICILIENNES; avec un essai sur l'histoire de la Sicile, depuis les colonies de Mégare et de Corinthe, jusques et y compris la domination de Charles d'Anjou. 6 volumes in-8.

Cet ouvrage sera orné de magnifiques vignettes de MM. Roqueplan. Jules David, Mansson, Tony Johannot, Raverat, Ed Audiffred, Raffort, Provost-Dumarchais, Eugène Forest, et

Paris. — Imprimerie d'Amédée-Saintin, 38, rue Saint-Jacques.

ANDALOUSIA

LA

PERLE DES ANDALOUSES.

PAR

Lottin de Laval.

Tome premier.



CABINET DE LECTURE
Librairie ancienne et mode[rne]
E. DESBOIS & FILS
Rue Huguerie, 70 - BORDE[AUX]

PARIS.
DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
38, Rue Saint-Jacques.
1842.

ERRATA DU TOME PREMIER.

Page 39. ligne 1. au lieu de : *mas,* lisez : mais.
Page 53. ligne 4. au lieu de : *attribuait*, lisez: il attri
Page 60. ligne 17. au lieu de : *la nombre.* lisez :
Id. ligne 9, au lieu de : *armoiriés*, lis
riés.
Id. ligne 16. au lieu de : *d'un*
Page 82. ligne 7. au lieu de
Page 89. ligne 8. au lieu
Page 162. ligne 6. au
Page 163. ligne
Id. li
Page
P [illegible] alleston.

: cel

A MON AMI RAVÉRAT

PEINTRE D'HISTOIRE.

Ce livre est dédié comme un gage de profonde sympathie

LOTTIN DE LAVAL.

Il y a bien des années déjà, l'auteur de ce livre rencontra un soir à Rome, sur les degrés du Capitole, deux jeunes Français de distinction ; leur gravité avait quelque chose de solennel ; l'un d'eux surtout

provoquait dans le cœur un sentiment indéfinissable tant son attitude était mémélancolique, et triste et maladive; ses traits semblaient avoir été fort beaux, mais le chagrin ou de rudes passions les avaient flétris. L'expression seule de son regard conservait une certaine jeunesse, un rayon de feu qui révélait une âme tendre et poétique. — C'était en effet un poète; il avait à peine vingt-cinq ans et déjà la mort planait sur sa tête.

Appuyé contre un de ces vieux lions de granit noir d'Egypte qui ornent les

balustrades, il regardait le Capitole et sa pâle figure s'animait à peine en face des merveilles dont le fougueux Michel-Ange dota la Rome moderne. A le voir ainsi on devinait que l'âme qui animait cette belle et frêle enveloppe humaine était prête à reprendre son vol vers les cieux.

Une bienveillance profonde régnait sur la physionomie ouverte de son compagnon ; mais c'était une nature plus simple, meilleure, mais moins élevée.

Un même but sans doute (la curiosité)

fit que les trois jeunes gens se lièrent d'amitié. Quand on est loin de la patrie, on fait vite connaissance ; et, par un hasard étrange, tous trois étaient nés dans la même province, ce qui ne contribua pas peu à éveiller leur mutuelle sympathie.

La vie du poète avait été une vie d'orages et de joies immenses, de grandeur et de pauvreté. Durant la longue maladie qu'il fit à Rome en 18.. Son ami en révéla les particularités les plus intéressantes, et ce sont elles que nous offrons au public.

La première partie fut écrite immédia-

tement après le retour de l'auteur ; mais des motifs d'une haute convenance et de nouveaux voyages empêchèrent sa publication. — Huit ans se sont écoulés depuis la fin des luttes cruelles que le poète eut à subir ; la plupart des personnages de son histoire ont disparu ; d'autres languissent dans un exil qui doit être éternel ; l'esprit de parti, cette lèpre des gouvernemens constitutionnels, qui nous divisait si fort à l'époque où les événemens qr'on va lire se passaient, l'esprit de parti disons-nous, commence à s'effacer singulièrement. On pourra donc s'y reporter avec un grand calme et juger

plus sainement et les hommes et les choses.

L'auteur est loin de partager certaines idées soit politiques, soit religieuses émises par quelques uns de ces personnages ; il repousse la solidarité et se borne au rôle de narrateur impartial. Il a cherché seulement à rendre avec une fidélité scrupuleuse la physionomie des derniers jours de la Restauration, et à peindre un de ces caractères imprudens qui hâtèrent la chûte de la vieille dynastie dont les chefs avaient traversé tant de révo-

lutions sanglantes , et qui devait enfin tomber sous la terbible volonté du peuple.

L. de L.

Château des Trois-Vals, Septembre 1841.

ANDALOUSIA.

I

UN PAYSAGE DE NORMANDIE.

> Avec un autre ciel, la Normandie serait une des plus belles contrées du monde.
> COMTE L. DE CHARNY.

Par une très belle après-dinée d'hiver, deux hommes gravissaient un chemin rapide et crayeux encaissé entre deux admirables files de hêtres dont les rameaux abaissés et dégarnis de feuilles étaient chargés d'un

givre étincelant. Ils atteignirent bientôt un plateau de bruyères, sillonné par un chemin qui aboutissait à de vastes plaines semées de quelques bouquets d'arbres; çà et là, une maisonnette couverte en chaume, entourée d'une haie de coudriers et d'érables, formant un enclos garni de pommiers, rompait l'uniformité de la longue route qui traversait un pays riche, mais triste et dépourvu de toute poésie. Parvenus à l'extrémité de la bruyère dans la direction du couchant, un des deux voyageurs s'arrêta un instant et regarda en arrière avec une profonde expression de tristesse; c'était un très jeune homme, à la taille élancée et de la plus ravissante figure du monde; il avait le teint blanc et légèrement nuancé de rose, de longs yeux noirs fort beaux, et des cheveux bouclés que le vent faisait jouer sur son cou et sur ses joues dont

une jeune fille eût pu être fière. C'était un ravissant enfant de seize ans.

L'autre voyageur était son père. Il marchait la tête penchée, tout pensif, semblant compter ses pas; c'était un vieillard d'une physionomie austère; on devinait que de rudes secousses avaient quel que peu courbé sa taille robuste, et blanchi sa barbe et ses cheveux. Son front haut et fier était sillonné de rides profondes, et sous ses paupières flétries roulaient de grosses larmes;

— Ne t'arrête point ainsi Edgar dit tout-à-coup le vieillard en relevant la tête; tu dois faire une longue course et je ne veux pas te savoir sur les chemins par une froide nuit de février; le soleil ne tardera guère à disparaître derrière la forêt que tu aperçois et il te reste à parcourir quatre longues lieues de plaines. Viens mon fils.

— Laissez-moi jeter un dernier regard sur notre beau pays, cher père ; à mon âge l'imagination se pénètre fortement et peut en quelque sorte rivaliser avec la reproduction de l'artiste ; eh bien, à défaut du tableau, j'aurai dans ma pensée le souvenir de cette charmante vallée et je souffrirai moins d'en être éloigné.

Le paysage sur lequel planaient les yeux du jeune Edgar était d'une richesse de végétation extrême et d'une beauté peu commune. Une petite ville reposait au fond d'un demi cercle de collines, toute calme et toute silencieuse. élevant majestueusement la haute tour carrée de sa cathédrale et les clochetons aigus de ses autres églises ; une jolie rivière serpentait dans de vertes prairies qui s'allongeaient vers l'ouest, encaissée de toutes parts dans des chaînes de monts, cou-

verts sur leurs crêtes et sur leurs flancs, de forêts majestueuses, et l'on distinguait de distance en distance, au dessus des prairies, sur le revers des côteaux, une foule de riches métairies remarquables par leurs haies ombreuses; des ruines éparses dans les champs découverts et quelques vieux châteaux qui remontent aux temps des guerres civiles. Il est difficile de retrouver ailleurss un pareil site; la Normandie si belle et si pittoresque n'en recèle pas un autre; c'est une oasis riante, une vallée enchanteresse et poétique qui inspire encore et enivre l'âme des voyageurs dont les pas ont foulé les plus beaux rivages du monde.

Bientôt les deux personnages continuèrent leur marche et ils entrèrent dans la longue plaine découverte que le vent du soir commençait à labourer avec violence. L'enfant

demeurait constamment silencieux ; il écoutait avec une attention pleine de soumission et de tendresse les paroles de son vieux père, cherchant parfois à deviner dans ses yeux une pensée que l'amour paternel ou la prudence renfermaient dans son âme.

Le vieillard avait le cœur tout gonflé de tristesse. Edgar était sa seule joie, son espérance unique, et le pauvre enfant s'en allait à Paris, ce gouffre où la jeunesse s'étiole, se fane et disparaît. Le père ne l'ignorait pas car il avait vu beaucoup de choses ; et tout cela contribuait à effrayer cet homme pour qui la vie avait été si pleine de vicissitudes.

— Le vent devient bien froid dit tout à coup le vieillard en voilant son fils d'un pan de son manteau ; la longueur de cette plaine

est désespérante, et je crains pour toi quelques bouffées de neige.

— Rassurez-vous mon père repartit Edgar, je doublerai le pas, si le ciel veut nous envoyer du mauvais temps je m'en consolerai en songeant à toutes vos glorieuses campagnes et aux intempéries de l'air bien autrement rigoureuses que vous avez dû affronter pendant quinze où vingt ans.

Le vieillard sourit et pressa l'enfant contre son cœur.

— Il y a bien quelque chose reprit-il, qui m'effaie plus que la bourasque d'une soirée d'hiver, c'est l'abandon et l'isolement auxquels tu seras en proie à Paris ; le défaut d'expérience et la privation d'un ami quand viendra l'heure des passions ; c'est la pénurie de tes moyens de fortune ; voilà ce

qui m'effraie pauvre enfant ! car qui sait si tu auras assez de raison et de force pour ne pas tomber comme le plus grand nombre.

— Je ne vous dirai point cher père que je serai infaillible; l'homme ne doit pas être si présomptueux; mais en faisant mal je sais combien j'ulcérerais votre bon cœur et je ne veux pas qu'un seul jour de ma vie puisse vous faire rougir. Continuez-moi votre tendresse et vos bontés, et malgré mon éloignement de vous, je ne dévierai pas de la voie que vous m'avez tracée.

— C'est une sage parole, mon pauvre enfant, puisse-tu ne l'oublier jamais....

Il y eut une longue pause silencieuse; le vieillard marchait de nouveau la tête baissée comme s'il eût craint de continuer la conversation ; puis ayant essuyé de grosses larmes qui ruisselaient sur ses joues, il reprit :

— Il faut que je te dise toutes mes pensées, Edgar ; tu vas entrer dans ta dix-septième année et a cet âge quand Dieu a bien voulu nous donner une intelligence au dessus de celle du vulgaire, et que cette intelligence a été dégrossie par une certaine éducation, à dix-sept ans on est presque un homme ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour toi ; par malheur ce que j'ai fait est bien loin de mes désirs, mais la destinée de ton père est triste, — Edgar ! Plus mes cheveux deviennent blancs, plus mon corps se courbe, et plus l'infortune m'accable ! — Le procès qu'on m'a intenté par suite de la donation des biens de tes oncles émigrés touche à sa fin, si je le perds — et j'en suis menacé — ma ruine sera complète, et à soixante-dix ans je n'aurai que les yeux pour pleurer et pas un toit ou je puisse reposer ma tête !....

Il y eut une nouvelle pause et nos deux

voyageurs eurent moins à souffrir de la violence du vent grâce à une longue avenue de pommiers qui bordait les deux côtés du chemin; mais le cœur de tous deux était brisé ; l'enfant commençait à comprendre la situation déplorable de son père; Après quelques instans le vieillard reprit :

— Tu sais combien notre famille a été abaissée. De la plus haute fortune elle est tombée jusqu'à la misère. Le dernier de la race c'est toi. Et, quoique notre vieux nom soit oublié, songe bien qu'il a été porté par des guerriers qui ont cent fois affronté la mort sur les champs de bataille! Tu es, mon Edgar, d'une naissance plus illustre que tous ces mauvais hobereaux ennoblis par les courtisanes de Louis XIV et de Louis XV qui sont si hautains et qui crient avec une fierté si orgueilleuse qu'ils ont abandonné la France aux jours des invasions étrangères. Moi j'ai versé

mon sang pour la patrie et je te souhaite un pareil caractère. De fâcheuses et de cruelles circonstances ont détruit la splendeur de ma maison, alors j'ai oublié que j'ai eu des ancêtres et j'ai gratté mon écusson. Un titre et des blasons sont choses ridicules pour un homme pauvre ; je m'en suis tenu à ma vieille épée et je me suis fait laboureur : — Ainsi fais comme moi, mon ami; oublie que tu es issu d'une race noble, car ce sont les préjugés de cette race qui t'ont réduit à la misère. Dans les âges civilisés, et surtout dans les temps ou nous vivons, la noblesse est personnelle; c'est celle-là que tu dois ambitionner; il y a plus de gloire à fonder un nom qu'à le recevoir d'une longue suite d'aïeux dégénérés ; — Et puisque la noblesse est l'illustration en ce monde, je ne sache pas d'illustration plus belle que celle qui s'acquiert sur les champs de bataille, dans la

haute administration civile par des services intègres, dans les arts, et par de sublimes écrits à la face des nations !

— Vous m'avez élevé dans ces principes mon père et j'y resterai toute ma vie attaché car ils sont dictés par la raison la plus sage... Mais, quoiqu'il m'en coûte, il faut que vous me quittiez ici ; le froid est âpre, le chemin bien long, retournez. Dans deux heures, je serai réuni à nos amis tandis que vous serez loin encore de votre demeure. Adieu mon bon et cher père ! adieu, adieu ! ! !

La séparation fut déchirante. Le vieillard ne pouvait détacher ses bras du corps de ce fils unique qu'il perdait à tout jamais peut-être. Il lui prodigua les plus tendres noms, les meilleurs conseils, et selon la coutume antique il le bénit en le laissant partir, après lui

avoir passé autour du cou une chaîne d'or supportant un riche médaillon dont un major anglais lui avait fait présent dans la guerre de Hollande. Le soldat républicain avait sauvé la vie du major aux dépens de la sienne, et ce médaillon devait être un signal de reconnaissance dans ces guerres terribles.

Le jeune homme sanglottait. Il s'éloigna rapidement, franchit un chemin masqué par des haies vives, et quand il fut parvenu à l'extremité il aperçut son père debout encore au lieu de leur séparation qui lui faisait un dernier signe d'adieu.

— Pauvre père dit Edgar; nous étions restés seuls en ce monde, nous voila séparés. Puisse Dieu prendre enfin pitié de nos peines et m'aider à faire retourner en arrière la mauvaise fortune qui s'est attachée à nous!

Après une résidence de quelques jours au milieu de ses amis il se dirigea par Rouen vers Paris. La beauté des rives de la Seine le remplit d'admiration ; il n'avait pas vu encore de sites grandioses, et lorsqu'il arriva aux ruines du château de Robert-le-Diable, quand du haut de la côte de Moulineaux, il vit se dérouler capricieusement ce beau fleuve au milieu de ces vastes prairies couronnées par de hautes collines, avec la vieille ville de Rouen dans la plus lointaine perspective, il oublia un instant le chagrin qui l'accablait pour jouir avec enthousiasme de cette grande page de la nature.

Rouen l'émerveilla. Cette vieille ville qui recèle dans chacune de ses rues où sur la plus petite de ses places des églises superbes, des hôtels magnifiques, tous de la plus belle architecture gothique ou de la Renaissance ;

cette vieille ville était pour lui d'un haut et puissant intérêt. Edgar avait l'esprit romanesque; il avait toujours prodigieusement aimé les contes *de bonnes femmes*, les traditions superstitieuses de la Normandie, les récits *des guerres des Anglais*, et Rouen, la capitale des ducs, revenait sans cesse dans chaque légende. Il y demeura un mois trouvant de jour en jour plus de charme à explorer ses antiquités; mais des devoirs impérieux l'appelaient à Paris et, l'amepleine de tristesse, il s'exila du beau pays de ses pères.

II

UNE MESSE A L'ÉGLISE SAINT-EUSTACHE.

A Paris, sous la Restauration, il y avait à l'église Saint-Eustache, d'admirables messes en musique. lors de la fête de sainte Cécile. Un vénérable prêtre, aussi tolérant que spirituel, avait mis toute son ambition à at-

tirer la foule dans son église ; et l'opinion politique et religieuse des assistans lui importait peu, pourvu que les nefs fussent remplies et que les musiciens ne chantassent pas faux. Il y dépensait toute son imagination et son argent : deux choses dont il avait prodigieusement ; et nous avons ouï dire qu'il ne regrettait ni l'un ni l'autre, si tout le monde s'en allait ivre de bonheur.

L'hiver de 1829 approchait. La saison était déjà rigoureuse quand arriva la fête annuelle. L'abbé Le Bossu, sans s'effrayer de cette âpreté du temps, composa son programme, et si bien, qu'il eut tout Paris. — Aucune église de France ne vit jamais de pareille solemnité musicale, on s'était débarrassé des préjugés religieux, et toutes nos gloires chantantes, à l'instar de l'Italie, luttaient entre elles pour arriver à la plus haute perfection de l'harmonie, et enthousiasmer

tous les cœurs. C'était vraiment sublime! Les femmes des hautes classes admirablement parées étalaient leurs charmes aristocratiques à côté de l'humble bourgeoise, et le fougueux étudiant, *le mauvais sujet* des écoles, *traînait* sa toilette souvent plus que négligée à la suite des jeunes rois de la mode et des hommes les plus éminens et les plus célèbres. L'égalité existe dans les nefs des temples, et nul ne songeait à le trouver mauvais, tant l'audition de cette messe fameuse emplissait les âmes d'ivresse.

Un très jeune homme, complètement vêtu de noir, était adossé à l'un des grands piliers de l'édifice. Ses yeux, attachés vaguement à la voûte, semblaient ne rien voir, et il était facile de lire sur sa belle et pâle figure qu'il écoutait avec une étonnante avidité toutes ces harmonies enchanteresses que l'orgue promenait comme un Dieu sous les arcades

des nefs. Peut-être aussi appliquait-il cette musique grandiose à de profondes pensées, car rien ne sympathise plus avec la tristesse du cœur que la musique religieuse, et ce jeune homme subissait les tortures d'un violent désespoir. La messe terminée, l'église en un moment redevint silencieuse et déserte; le sale quartier de Saint-Eustache perdit les équipages dorés qui momentanément avaient fait sa joie, et quand les aristocraties de la Chaussée d'Antin, du Marais et d'Outre-Seine eurent regagné leurs salons, le jeune homme aux vêtemens noirs avait à peine quitté le pilier ou nous l'avons vu.

Comme il parcourait l'édifice en admirant les beaux vitraux de Pinégrier, plusieurs étudians de sa connaissance et quelques jeunes filles passèrent à ses côtés sans le saluer. Un seul lui adressa un sourire debonté, mais rapidement et à la dérobée comme s'il eût craint

de s'attirer un reproche de ses amis. Les jeunes filles, beaucoup moins fières et plus humaines, se retournèrent afin de mieux voir ce jeune homme, et l'une d'elles s'écria en le dévorant du regard.

— Ma foi Anaïs voilà un bien joli garçon. Mais on dirait qu'il vous connaît Rainier?

— Il habite notre hôtel depuis quelques temps, répliqua l'étndiant qui avait souri au jeune homme; il a des manières distinguées et une physionomie mélancolique qui me plaisent; mais je ne le connais pas.

—Eh bien! puisqu'il est votre voisin monsieur Rainier, nous le connaîtrons, dit l'ami d'Anaïs.

— C'est au moins fort inutile, répartit brutalement un étudiant qui semblait s'ériger en maître.

Cette compagnie sortit de l'église, et l'inconnu demeura seul. Il se promena longtemps sous les arcades silencieuses de l'immense

édifice, admirant la hardiesse architecturale qui a présidé à son édification. Il jeta en passant un regard dédaigneux sur de grandes toiles déplorables qui masquent la lumière, lut quelques inscriptions de mausolées, et s'élança rapidement dans une petite chapelle obscure. Le rétable était orné d'une peinture assez remarquable représentant une jeune et belle femme mourante étendant ses bras nus vers le ciel avec une expression sublime. Quelque sentiment extraordinaire, semblait exister entre cette toile et l'inconnu, car il la contempla longtemps d'une manière solennelle et une larme amère vint mouiller ses yeux.

— C'est ton image adorée ô ma mère! s'écria-t-il en tombant à genoux sur les marches de l'autel; Dieu sans doute, a voulu t'offrir à mes yeux dans son sanctuaire, loin de ce monde superbe qui repousse ton fils. Il a voulu que je pusse prier en silence et

m'épargner la douleur d'être atteint par la raillerie insolente ou la méchanceté. Oh ! que votre nom soit béni mon Dieu ! et daignez exaucer mes prières en faveur de ma pauvre mère dont j'ai été privé si jeune ; elle si belle et tant aimée, retournée avec les anges dont elle était la sœur !....

Quand il se releva, son visage était baigné de pleurs ; sa poitrine brisée se soulevait avec violence ; il ne pouvait détacher ses yeux de cette fantaisie d'artiste qui ressemblait à sa mère lorsqu'elle le serra sur son sein la veille de sa mort ; mais bientôt l'heure avancée du jour le rappela à ses devoirs et, tout triste, il regagna la modeste chambre qu'il occupait dans un hôtel de la rue Saint-Jacques.

Cet inconnu c'était Edgar que deux années passées à Paris avaient terriblement vieilli, car il avait souffert vingt fois déjà de la jalousie et de la méchanceté des hommes.

Edgar travaillait encore à une table étroite chargée de livres et de papiers quand la nuit s'abaissa rapidement froide et triste; le vent ébranlait fortement toutes les poutres du vieil hôtel, la pluie cinglait aux vîtres et le foyer ne brillait pas de la plus petite lueur. Cette mansarde offrait un aspect désolé!... Edgar alla dans l'escalier chercher de la lumière et ne tarda guère à se remettre au travail; mais il prenait en vain la plume, sa pensée était distraite et, à chaque instant il la repoussait et marchait à grands pas avec l'apparence du plus profond découragement.

La tristesse et l'inquiétude étaient peintes sur ses traits; de grosses larmes roulaient sous ses paupières, et son agitation forcée ne faisait que l'irriter davantage car il murmurait d'instant en instant : — Je mourrai donc de froid!.. — N'importe! s'écria-t-il tout à coup avec une sorte de fureur.

Et il se rassit à sa table devant une longue lettre fraîchement écrite.

Mais comme il se disposait à la lire, un long et joyeux rire monta de l'étage inférieur jusqu'à lui, et ce furent des cris infinis, des chants bizarres sans cesse renaissans; et des éclats de voix qui luttaient victorieusement contre le bruit de la tempête; enfin toute la folie entraînante d'une orgie d'étudians.

En quittant l'église de Saint-Eustache les jeunes gens et leurs maîtresses étaient allés flaner au boulevard Italien, et, sur la proposition d'une des *dames* on avait organisé un diner splendide pour fêter dignement Sainte-Cécile, et l'on était revenu tout joyeux au petit hôtel de la rue Saint-Jacques. Rainier de Baraville et un de ses amis se trouvant passablement riches encore, quoique la fin du mois approchât, on avait enlevé mille frian-

dises aux *Américains* et les vins de Bourgogne et de Champagne s'y trouvaient avec une profusion vraiment aristocratique.

— Quel beau jour! s'écriait une fille qu'on appelait madame Anaïs.

— C'est le plus beau de ma vie ma chère repartit une petite grisette dont les yeux noirs pétillaient d'ivresse; je vous serai reconnaissante de cela Rainier autant que je puis l'être.

— C'est bon ma belle, dit un grand jeune homme pâle et prétentieux dont les yeux verts et les lèvres minces annonçaient l'hypocrisie et l'astuce, c'est bon; si vous vous rangez nous serons mieux.

— Ha! monsieur le vicomte de Bréval, ha! voulez-vous donc aujourd'hui trancher du monseigneur.

— Ne suis-je pas monseigneur tous les

jours, la petite, dit-il d'un ton de suffisance incroyable.

— Ha! ha! ha! M. le vicomte de Bréval.

Et ce furent des éclats de rire sans fin de la part de ces filles folles pour qui le titre de de monseigneur était d'un luxe inoui et fort gênant.

— Une proposition, mesdames et messieurs s'écria soudainement Rainier de Baraville avec une dignité extrême qui imposa silence à tous ces écervelés: Pendant que nous savourons ici les vins les plus exquis, ailleurs sans doute d'autres manquent du nécessaire; et pendant que la joie la plus vive et la plus bruyante nous anime, d'autres peut-être dévorent leurs larmes dans un affreux silence.

— Ha! ha! ha! voila un exorde philantropique qui promet dit de Bréval; je conseille à M. Appert qui joue aussi à la philantropie

de se tenir ferme sur ses arçons car tu menaces singulièrement de passer maître en cette mode.

— Trève d'esprit, Jules, répartit Rainier avec la même dignité. je trouve l'esprit et la raillerie choses mauvaises quand il s'agit d'humanité ; ici nous sommes en fête, à l'étage supérieur demeure un jeune étudiant comme nous qui semble absorbé par la tristesse; voulez-vous qu'il participe à nos plaisirs?

— A quoi bon, s'écrie de Bréval! A sa mine je le tiens pour pédant et ennuyeux ; puis, en vérité sa mise plus que modeste ne me fait augurer rien de bien séduisant; je parie que c'est quelque rêveur de poète.

— Tant mieux, reprit Anaïs, moi j'adore la poésie et les poètes. Ces gens-là ne disent rien comme d'autres, et quand ils se décident à aimer c'est tout de bon de l'amour.

— Va chercher le poète, Rainier, s'écrièrent cinq ou six voix spontanément.

— Du reste, fit de Bréval dédaigneusement il nous amusera ; vas-y Baraville, va mon bon ami.

— Votre fatuité est aujourd'hui bien gauche, vicomte, répliqua fièrement Rainier : c'est une rodomontade à l'espagnole, ou une bravoure de gascon ; je n'aime pas les coups d'épée dans l'eau, mon cher, et je vais de ce pas chez *notre* collègue, parce que cela fait plaisir à tous, hormis à vous, vicomte.

Et il sortit de la chambre où l'orgie continua.

Edgar était toujours assis à sa table, la tête appuyée dans ses mains et le regard abaissé sur une lettre biffée à dix endroits ; il y avait sans doute longtemps qu'il était dans cette attitude, car ses larmes en coulant sur ses joues, avaient fini par tomber

sur le vélin, détremper l'encre, et rendre l'écriture à peu près illisible. A la fin, comme s'il fût sorti d'un long sommeil, il prit cette lettre et la lut lentement et à mi-voix.

« Ma tête devient tellement malade, cher père, que j'ai une peine inouie à formuler ma pensée. Il est vrai aussi que ma position est si affreuse qu'il est bien difficile de la peindre. J'ai l'hésitation d'un homme qui a commis un crime, et qui vient pour la première fois aux pieds du prêtre avec la pensée de confesser ce secret... la sueur ruisselle sur son front, la crainte arrête ses paroles, et sa langue est glacée. Il sent qu'il rougit dans les ténèbres; il hésite, il recule; et pourtant le remords l'aiguillonne, l'aiguillonne sans cesse : à la fin, brisé par cette lutte terrible, épuisé, haletant, il recueille toutes ses forces, et avec une violence inouie, il met à nu la plaie qui le ronge ! Eh ! bien, j'ai de pa-

reilles hésitations, car je ne sais comment vous dire, ô mon meilleur ami, que je vais bientôt mourir... Mourir ! avec tant de jeunesse, de désirs de vivre, quand pour moi l'existence aurait pu être si belle, et pourtant je sens que je vais bientôt mourir !

« Depuis deux ans que je vous ai quitté, j'ai connu toutes les douleurs de la vie ! Comme un vase destiné à recevoir quelque malfaisante liqueur. j'ai reçu goutte à goutte le fiel que les hommes m'ont jeté... J'en ai été abreuvé ! ah ! mon père, j'ai été brisé par les tortures et je vois qu'il faut que je meure !

Ne croyez pas au moins que ce soit le courage qui me manque ? Non, Je crois même que j'ai opposé à l'adversité une grande force de caractère. Mais il arrive un moment dans le malheur où la persévérance à vivre s'amortit et où le couurage se lasse. — Je suis parvenu à ce point. — C'est affreux à dire à

un père, mais il ne faut pas qu'au jour où les hommes diront que j'ai été lâche vous n'ayez une parole bien fière à leur répliquer. — Eh bien ! c'est la misère qui me tue ! oui la misère !... Je l'ai combattue avec fureur, car j'aime la vie à cause de votre vieillesse, et sans doute aussi parce que je n'ai pas vingt ans, et que je suis désireux de gloire, et que je voudrais avoir eu l'amour d'une femme... Mais la misère me ronge et il faut que je meure !

« Tout ce que j'ai souffert est si horrible, cher père, que vous devez me plaindre et non m'accuser. Ayez de la pitié pour votre fils malheureux ! J'ai cherché à puiser dans la philosophie consolante cette résignation sublime qui fait supporter avec calme les misères de la vie ; et les trésors de science que j'ai entassés en moi n'ont servi dans ma position désolée, qu'à me faire trouver l'exis-

tence plus mauvaise encore. C'est que la philosophie est impuissante quand la misère nous dévore! C'est qu'une grande pensée ne sert qu'à aigrir l'homme qui a faim, — et quelquefois ô mon père, j'ai senti la faim déchirer mes entrailles, sans qu'il me fût possible de l'appaiser! Et maintenant, a cette heure, j'ai bien froid, je tremble, mes dents se choquent avec violence, mes membres sont engourdis, j'ai la fièvre, car je suis dans une mansarde, sous les toits et sans feu! oh! j'ai bien froid, et je suis seul, et je n'ai pas un ami! — Je n'ai plus que des larmes et l'affreuse pensée de mourir!!!

« J'ai compris dans votre dernière lettre que notre procès était perdu. Retirez-vous dans un village, les minces débris de votre fortune la pension de votre croix d'honneur suffiront pour vous nourrir. Quant à moi il me reste vingt francs... Si madame

Mancel, mon hôtesse, ne me tourmente pas, je les ferai durer un long mois, sinon cher père ne me maudissez pas, et priez souvent pour votre Edgar. »

Il plia sa lettre, la cacheta soigneusement et prit dans un placard un morceau de pain : puis, comme un homme découragé, brisé par la douleur et la maladie, il se m t à manger.

— Suis-je malheureux, ô mon Dieu, s'écria-t-il ! En recevant la lumière, ai-je été marqué d'un signe fatal comme ces peuplades de l'Inde qui ne sont venues sur terre que pour y souffrir ? Qu'ai-je fait pour que les choses indispensables me soient refusées tandis que sous mes pieds ces jeunes fous regorgent sur tout et gaspillent le superflu. Ils ne connaissent pas la souffrance, ils ont toujours marché sur des fleurs ; la joie les anime car ils chantent — et moi je meurs de

tristesse et de faim ! La fumée de leur foyer reflue dans cette chambre froide et humide, et moi je suis courbé par les frissons de la fièvre. — Oh! mon Dieu!...

Et l'étudiant infortuné frappait la terre avec violence, tordant ses mains rougies et couperosées par le froid ! En ce moment, on heurta doucement à la porte de sa chambre.

— Qui frappe ainsi, s'écria-t-il ?

— Ouvrez, Monsieur, c'est un ami.

Indécis, et ne sachant qui pouvait venir le voir à cette heure, en s'annonçant ainsi lui qu'on ne venait jamais voir, Edgar jeta quelques papiers sur les restes de son dîner chétif, et alla ouvrir avec un trouble inexprimable.

Rainier de Baraville parut.

— Daignez me pardonner, Monsieur, dit-il, avec un accent de bonté qui surprit Edgard,

c'est mal à moi peut-être de venir vous interrompre à l'heure du travail.

— Oui, Monsieur, répondit Edgar avec embarras; en effet, je travaillais...

Il se cacha la tête dans ses mains comme s'il fût honteux de ce léger mensonge.

Rainier profita de ce moment d'oubli pour jeter un regard furtif à travers la chambre du jeune homme, hélas! c'était l'asile de la misère et de la pauvreté. Il vit aussi le morceau de pain, et une larme amère brilla dans ses yeux.

— Vous devez avoir froid ici, Monsieur, reprit Baraville, cette chambre est mal close, et si vous vouliez suivre mon conseil, vous descendriez dans notre corridor ou il s'en trouve de disponibles.

— Oh! je me trouve bien ici, reprit Edgar, je suis au levant, et de cette fenêtre, la vue plonge sur la place du Panthéon.

On entendit alors un bruyant murmure, des battemens de mains et de joyeux chants qui partaient de la chambre de Baraville.

— Nous sommes en fête, Monsieur, lui dit-il, c'est une fête folle comme cela convient à notre âge et à nos loisirs : vous paraissez souffrant et triste, daignez être des nôtres, cela pourra vous distraire et vous faire plaisir autant que cela me charmera.

Cette politesse excessive surprit Edgar à qui jusqu'alors, nul n'avait parlé de la sorte. Depuis qu'il habitait la maison de Madame Mancel, les étudians le voyant triste et soucieux, passaient près de lui fièrement sans le regarder ou quelquefois ils le poursuivaient d'un rire ironique, et peut-être l'avait-il remarqué.

— Vous êtes mille fois aimable, monsieur, dit Edgar à Rainier, après un instant d'hésitation; je vous remercie, mais sans accepter,

car, ajouta-t-il tristement, je n'ai pas l'âme joyeuse moi!

— Nos maîtresses vous distrairont; notre souper est superbe, et nous danserons jusqu'à demain, venez.

— Vos amis ne vous ressemblent pas, Monsieur, autant qu'un examen rapide m'a permis d'en juger. Puis... vous êtes tous heureux.

— Heureux assurément; et vous?

Edgar leva les yeux vers Rainier, le regarda fixement et ne lui répondit pas.

Le jeune Baraville vint s'asseoir près de lui avec un air plein d'affabilité.

— Non, vous n'êtes pas heureux monsieur, s'écria-t-il avec émotion, non, quelque mal secret vous tue; vous souffrez! qu'avez-vous? dites-le moi.

— Il y a des choses qu'on ne peut avouer sans rougir bien qu'elles soient honorables,

repartit Edgard avec une dignité fière. Mas de quel droit m'interrogez-vous? Pourquoi ?

— Parce que je veux être désormais votre ami, reprit Baraville avec feu, parce que je veux être pour vous unė société qui vous arrache à l'agonie morale dont vous deviendriez la victime. La solitude est funeste aux âmes blessées : il faut du soleil aux belles fleurs et de l'air aux prisonniers. Je suis un peu poète, et les poètes sont les médecins du cœur. Laissez-moi vous guérir. Il y a longtemps que je vous ai remarqué, que j'ai essayé de lire dans vos regards désolés. Aux cours , j'ai toujours choisi ma place près de vous, j'ai cherché dix occasions de vous connaître et j'ai toujours pensé qu'un lien intime s'établirait entre nous. Voulez-vous accepter cette amitié ?

— Impossible généreux jeune homme, il

n'est plus temps; je quitte Paris... dans peu de jours.

— Pour longtemps?

— A tout jamais!

— Vous seriez-vous ruiné au jeu, et pour cette cause vos parens vous rappelleraient-ils! Je suis riche, ma bourse est la vôtre à partir de cet instant Edgar; restez à Paris, ma pension est plus que suffisante pour tous deux.

— Je suis.... riche aussi dit Edgar les yeux baissés.

— Mais vous êtes profondément malheureux, s'écria Rainier en suffoquant!

Et il tendit les bras à Edgar qui s'y précipita en donnant un libre cours à ses larmes longtemps comprimées et en disant d'une voix étouffée.

— Oui je suis bien malheureux, laissez-moi! oh! laissez moi!!

— Mais dans mon ame je croirais commettre un crime si je vous abandonnais ainsi à vous même en une disposition d'esprit pareille ; votre imagination vous dévore, et faute d'aliment elle se replie sur vous et vous courbe — Edgar cela mène tout droit au suicide.

L'autre devint tout à coup d'une pâleur morbide, et il le regarda fixement comme un homme qui à laissé deviner sa pensée.

— Le suicide reprit-il, est bon pour les hommes déshonorés et les pauvres vieillards que la société làisse mourir de faim ; mais pour nous jeunes gens qui avons devant nous un long avenir, le suicide est un crime !

— Vous me parlez d'avenir! s'écria Edgar avec une sorte de frénésie, c'est pour moi comme la dernière pièce d'or du joueur ; mais je veux ètre plus habile que le joueur, je m'arrêterai... pour moi l'avenir serait la réalité d'un rève malheureux ! J'ai voulu voir le

monde, le monde m'a repoussé. Je n'ai jamais eu d'autre ami que mon père. La société m'a jeté loin d'elle comme un meuble inutile, et je comprends cela, car il faut à la société des positions toutes faites, un nom venu de loin parce que celui qui s'élève par son génie est un soleil dont les rayons blessent cette vieille courtisane ruinée qui sera fière et impudente jusqu'à sa mort.

— Cette conversation est dangereuse, reprit Baraville qui se sentait défaillir, ne la continuons pas.

— Soit, dit sèchement Edgar, car je souffre.

— Eh bien, vous ne resterez point seul ici ce soir, reprit Baraville, où vous n'entendrez plus de rires et de chants joyeux. Mais encore une fois, venez.

Edgar, vaincu par ces sollicitations réitérées, et sentant qu'un penchant irrésistible

l'entraînait vers ce bon jeune homme, consentit à descendre dans cette chambre bruyante ou il était attendu avec une si vive impatience.

Le recueillement le plus solonnel régnait quand les deux jeunes gens entrèrent. Le vicomte de Bréval, bachelier ès-lettres en diplomatie, homme vain de sa noblesse de la veille et plus fier qu'un grand d'Espagne, regardait curieusement le nouveau venu dont la physionomie modeste contrastait singulièrement avec l'insolence de ses regards. Du reste, Edgar reçut un froid accueil. Dans le monde c'est la réception presque inévitable des hommes qui semblent supérieurs. On fait par là preuve de fierté, d'envie et d'égoïsme, et ces trois sentimens sont devenus si fort à la mode, ils remplissent tellement le cœur, qu'il faut bien par mobilité de caractère et par usage, sacrifier à la fatuité du jour.

En cas pareil, et nous devons le dire à la gloire des femmes, toujours elles sont les premières à tendre la main aux nouveaux venus avec cette grâce enchanteresse qui fait leur puissance. Edgar fit donc *son entrée dans le monde*, sous les auspices de cinq ou six grisettes; il en eût été de même chez la plus belle duchesse du faubourg Saint-Germain.

La présence de l'étranger au milieu de cette bande joyeuse avait donné un ton plus grave à la conversation. Edgar parlait avec une réserve triste et sérieuse qui imposait même aux plus fougueux étudians; le vicomte de Bréval seul conservait son humeur railleuse, et chacune de ses paroles ètait cadencée comme un alexandrin de Despréaux, et incisive autant que son esprit malicieux le lui permettait. Il avait passé en revue toutes les catégories de la bourgeoisie, distribuant de

méchantes épigrammes en passant aux *avocassiers* ambitieux, aux grands propriétaires, aux administrateurs habiles et aux vieux officiers de fortune, que la nécessité des temps avait forcés de monter à la tribune afin d'y fronder les abus qui rongeaient la France, et de faire entendre à la patrie quelques voix courageuses qui lui donnassent le sentiment de sa force et lui apprissent à résister à l'arbitraire qui apparaissait si menaçant. Enfin, il en vint à causer des écrivains et des poètes avec la morgue d'un duc des temps de l'anarchie féodale.

— C'est vraiment une pitié disait-il que de voir ces gens-là fouler aux pieds le respect dû à toutes choses; en concédant la liberté de la presse, le roi notre maître auguste, leur a donné une force et un orgueil bien difficiles à réprimer, ne voilà-t-il pas qu'il écrivent que la haute naissance n'est

plus qu'un vain titre à la considération des hommes, et que leurs talens doivent les faire aller de pair à pair! oh! qu'il nous amusent nous autres c'est bien! que les poètes soient comme ils étaient pour nos aïeux, bardes et ménestrels—varlets et bouffons un peu moins bas que les officiers de bouche et de robe! Mais que le talent soit le signe distinctif, de la haute aristocratie ce serait vraiment digne de pitié!

— Ce que tu débites-là est bien usé mon cher reprit Baraville en raillant; ce sont des idées de l'autre monde.

Edgar faisait évidemment de violens efforts pour maîtriser la colère qui le torturait; son visage était devenu plus pâle ses ses yeux et ses cheveux semblaient plus noirs; il appuyait sa main droite avec force sur un verre essayant de ne pas perdre contenance car il venait de s'apercevoir que ses

moindres mouvemens étaient épiés par les jeunes filles et par Baraville.

Le vicomte poursuivit :

— Croiriez-vous qu'à la dernière soirée de la duchesse de M., cette espagnole adorable qui a le tort d'avoir un salon ouvert à tout venant, j'ai entendu un amateur littéraire oser soutenir que Béranger ce faiseur de chansons qu'ils appellent si orgueillensement leur *Poëte national* avait droit a une considération aussi haute que le prince de *** quand l'autre n'est pas même gentilhomme !

— Je suis parfaitement de son avis, reprit Rainier de Baraville ; l'un tire sa splendeur d'un vieux nom, chose assez facile dont le plus grand sot peut être doté, tandis que l'autre est devenu célèbre par le beau génie qu'il a reçu du ciel et par une persévérance inouïe dans le travail.

— Que Dieu garde ta maison, Baraville, repartit le vicomte d'un ton de déclamation ridicule ; quoique te sachant imbu de mauvaises doctrines philosophiques, je ne te croyais pas capable de déroger ainsi à ton rang

— Mon cher reprit Baraville, tu oublies que nous venons d'entrer en l'an de grâce 1829 ; que les Français ont une Charte et des députés de toute nuance ; que la vieille noblesse, en admettant qu'il en reste, est une fraction infiniment minime de notre nation puissante, et que les fils de ces hommes que tu as traités avec un dédain si plaisant et si superbe n'oublient pas l'histoire des quarante années qui viennent de s'écouler : entre nous, mon cher, ce que tu as dit est parfaitement ridicule ; admettons que les chansons de Béranger ne sont pas des Odes ajouta-t-il en riant, et n'en parlons plus.

— C'est aujourd'hui ton jour de politesse, sans doute, repartit le vicomte assez piqué, mais n'importe; tant que la monarchie durera, les emplois et la faveur seront pour nous; le ministère Polignac nous ramène dans la bonne voie, et les nobles seront toujours les seigneurs en dépit du tiers-état qu'on saura bien réduire à l'obéissance; et je suis persuadé ajouta-t-il en se tournant vers Edgar avec un visage rayonnant de malice et d'impertinence, que monsieur m'approuve et que l'égalité vous semble une chimère, car vous, vous êtes bon gentilhomme.

— Peut-être, répliqua Edgar avec une fureur concentrée; mais je ne répondrai pas en gentilhomme, M. le vicomte, car vous insultez le tiers-état d'où sont sorties la plupart des grandes illustrations modernes et je répondrai simplement en homme qui aime son pays.

Baraville se leva et s'approcha de son nouvel ami.

— Vous avez raison d'établir des catégories reprit-il avec force ; il y a une distance immense entre Béranger le poète et le prince de ***. l'un est puissant par sa fortune et l'autre par son génie; l'un est de race noble et l'autre est né parmi le peuple. Mais croyez-vous qu'il faille poser un genou en terre devant un nom qu'un homme a rendu illustre, qui s'est transmis de siècle en siècle et qui nous est parvenu par un rejeton ignare, incapable et terni, de préférence à l'autre qui est né de la veille et qui est devenu glorieux au milieu des gloires de la patrie ou des champs de bataille! Je le redis, il y a une distance immense entre le prince et le poète. Qu'il vienne une de ces grandes commotions pendant lesquelles se décident du salut des empires et que les monarques se trouvent

réduits à leurs barons et à leurs vicomtes, et le peuple à ses hommes de génie, à ses enfans et à ses poétes, vous verrez de quel côté se rangera la victoire ! Vous verrez alors quelles sont les voix qu'une nation toute entière écoute, et vous apprendrez trop tard qu'un prince est inepte quand il n'entoure pas son trône des hommes éclairés et sages quelle que soit leur condition native, car ce sont ces philosophes qui ont appris aux hommes qu'ils naquirent tous éganx devant Dieu !... Et pourtant Monsieur, peut-être suis-je d'une naissance plus illustre que la vôtre. Une couronne peut briller au dessus de mes armoiries, et mon écusson n'a pas été brisé ni mon champ semé de sel ! eh bien je renonce à cette *illustration* du hazard ; je renonce à toutes ces gloires mortes, à ces oripeaux de famille qui vous enorgueillissent si fort, vous, M. le vicomte de Bréval, je ne

reconnais plus d'autre aristocratie que l'aristocratie personnelle, celle que mon père m'a enseignée et que vous méprisez si fort; — Celle qui exige du courage ou du génie; celle qui veut qu'on croise le fer ou qu'on affronte la mort dans une mêlée sanglante ou qu'on apporte son tribut de lumières pour civiliser les nations!...

Il se fit une pause silencieuse dans cette chambre où naguère on ne causait que de futilités; les jeunes gens et les jeunes filles regardaient Edgar avec des yeux pleins de respect et d'admiration; cette voix puissante et cette éloquence spontanée et entraînante les avaient tellement fascinés qu'ils le considéraient alors comme un homme supérieur appelé à de nobles destinées. Baraville tout fier de cette lutte semblait dire au vicomte qu'il devait s'avouer vaincu, mais de Bréval, profondément blessé, dissimula sa colère

sous un sourire et résolut de s'en venger dès que l'occasion se présenterait.

Baraville bâtissait déja mille châteaux en Espagne à propos de son nouvel ami : attribuait à un amour malheureux les profonds chagrins d'Edgar, et dans son cœur il se promettait bien de les déraciner et de le rendre lui, à une vie brillante et pleine de bonheur. Il le présenterait à sa famille, riche et puissante, chez les grands personnages où il était reçu, et surtout chez cette adorable duchesse espagnole qui recevait les poètes à l'égal des plus fiers marquis des trois royaumes.

Edgar au contraire, venait de puiser dans ce débat violent une nouvelle force pour entretenir la haine qu'il avait vouée au monde. Il avait été insulté et il répondait aux outrages par le mépris et des désirs infinis de vengeance. Ce fat de salon lui représentait la

société aristocratique tout entière dans son esprit prévenu et plein de partialité, il croyait qu'elle avait ce langage amer, ces idées d'abaissement pour tous. Quand le malheur a aigri l'homme, il ne prend que le pire des choses et ne veut pas voir ce qu'elles peuvent offrir sous d'autres phases. Il faut dire aussi qu'à cette époque on essayait d'anéantir toutes les libertés que la France avait conquises par des flots de sang ; néanmoins, Edgar était injuste dans ses idées, car il oubliait Baraville qui était d'une vieille maison et qui le premier avait raillé les préventions d'outre-siècle du bachelier-ès-lettres en diplomatie.

Mais bientôt la gaîté revint plus bruyante au milieu de cette réunion de jeunes têtes ; les *dames* voulurent danser, on but du vin de Champagne à satiété, du punch, et la foule, ivre de plaisirs et de vin se sépara, contente,

fatiguée, harassée; le vicomte regagna le noble faubourg, et Baraville reconduisit Edgar dans sa chambre où il le laissa presque joyeux et s'endormant au milieu de songes d'or tandis que la veille il pensait à se noyer.

III

LES AMIS.

Le jour vint plus tard que de coutume chez Edgar ; quand la fièvre ou quelque maladie poignante nous a torturé plusieurs mois, le sommeil d'une première nuit de convalescence est bien long. C'est comme un

baume plein de fraîcheur sur une plaie envenimée. On est heureux, on se sent revivre, les douloureux souvenirs du passé s'effaçent, et, pleins de confiance dans la vie présente, nous attendons l'avenir avec joie. Il en avait été ainsi pour Edgar; un rayon de soleil était tombé dans son existence obscure, et à la faveur de ce jet de lumière, il avait bâti mille chimères et entrevu ces choses heureuses dont l'antiquité poétique avait fait des déesses : — L'Espérance, la Gloire et la Fortune.

Baraville entra chez lui comme il achevait sa toilette qui semblait plus soignée que de coutume, et le contraste qui existait la veille entre ces deux jeunes gens à cause de la profonde mélancolie d'Edgar semblait s'être quelque peu effacé.

— Je viens vous demander le sacrifice de votre journée, mon ami, dit Baraville en ten-

dant affectueusement la main à Edgar ; il va sans dire qne vous acceptez mon déjeûner d'étudiant composé des bribes du souper : puis nous causerons, l'heure de l'école viendra : nous irons ensemble et ce soir je vous conduirai dans une maison sans cérémonie aucune ou vous verrez la jeune fille qn'on me destine pour femme.

— Je suis au désespoir de vous refuser, repartit Edgar avec embarras; des affaires de quelque importance... une visite à faire; que sais-je enfin, de ces riens qui nous prennent nos jours sans qu'on sache de quelle manière le temps s'est enfui.

— Excuse de poète, mon ami, mais je ne vous écoute pas, du reste venez déjeûner, après vous agirez au gré de votre cœur, *è viva la libertà.*

Baraville avait tant d'affabilité dans les manières et de douceur dans le regard, que

Edgar, malgré son espèce de sauvagerie, était forcé de se soumettre; il essayait en vain d'opposer la tristesse de son cœur à la gaîté philosophique de Rainier, celui-ci ne manquait jamais de trouver le défaut de la cuirasse, et il s'insinuait avec une extrême adresse dans son esprit afin d'en sonder les blessures. — Mais de ce côté la fierté d'Edgar faisait qu'il semblait inpénétrable.

Ils allèrent au Luxembourg, cet Eden des étudians. C'est là que l'écolier studieux vient se reposer de ses travaux âpres et fatigans aussi bien que le paresseux élève vient y jouir du *dolce far niente*. C'est dans l'ombre des belles et riantes oasis que ce jardin immense recèle, que bien souveut naît leur premier amour. Qui sait la nombre des serments faits et ensuite parjurés sous les grands maronniers de l'avenue du couchant! que de brillants rêves pour une existence toute semée de

fleurs ! et que de projets de bonheur formés la veille, sont engloutis le lendemain dans un duel à mort ! en vérité, pour les jeunes gens, le Luxembourg est comme un jeu de hazard.

Ils marchaient depuis lougtemps, faisant succéder de longs silences à de rares paroles ainsi que cela arrive toujours dans des circonstances difficiles : Rainier voulait à force de précautions et de finesse devenir maître du secret de son ami et sortir victorieux d'une lutte, assez inégale en elle-même, à cause de la modération pleine de noblesse dont Baraville s'entourait dans ce combat. Il procédait lentement, sondant le terrain en homme habile, faisant surtout valoir les droits sacrés de l'amitié ; parlant d'amour-propre froissé, de confiance refusée quand il ne fallait peut-être que les conseils ou la consolation d'un ami. Mais Edgar était si ferme dans ses souffrances qu'il demeura inébranlable, et

Baraville parut mécontent de cette résistance obstinée.

— Pourquoi ne pas m'avoir laissé en proie à ma mauvaise destinée Rainier, dit tristement Edgar ; déjà je vous estimais, je commençais à vous aimer beaucoup, vous me forciez à moins haïr le monde, et, profitant de l'empire que cela vous donne sur moi, vous prenez de l'humeur parce que je vous refuse le secret de mes douleurs.

— La peine se partage comme le bonheur, monsieur, reprit Rainier d'un ton sec.

— Monsieur! monsieur! s'écria Edgar avec le son de voix amer et douloureux qui lui était habituel. Ah!... et vous me vantiez si fort votre amitié!

Ils se regardèrent fixement; leurs yeux étaient humides, leurs cœurs fortement émus et attendris. Ils se comprirent et se serrèrent

la main fortement en s'écriant tous deux d'une voix étouffée : — Ah! mon ami, mon ami!

— Pas un mot de plus Edgar, dit Baraville.

— Non.

— Je vous promets de la joie pour ce soir, mon bon Edgar, madame Durosier est prévenue; vous y trouverez quelques femmes charmantes, peu de jeunes fous, beaucoup de vieillards; ne redoutez pas l'étiquette, là on est *terriblement libéral;* Béranger est leur poète favori et les vieilles prétentions ultrà les font sourire ou excitent leur colère.

— Et vous y allez vous monsieur le vicomte de Baraville, dit Edgar avec une fine moquerie : prenez garde, votre caste vous reniera.

— Je suis venu au monde avec le titre de vicomte, répliqua Baraville sur le même ton,

c'est assurément très bon si l'on veut, et cela ne peut nuire sous le régime actuel; mais je me soucie fort peu de cette vanité, mon ami, et si j'ai fait de fortes études, c'est afin de devenir un avocat célèbre ou de pouvoir briller un jour à la tribune représentative.

— *Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux* ajouta Edgar en raillant.

— Le pays est souvent ingrat repartit Baraville; et cela importe peu à l'homme dont la gloire est proclamée par le plus grand nombre; mais du reste, ce que je désire, c'est de passer une vie agréable, avec une charmante enfant que vous verrez ce soir.

— Songez à votre noble famille Rainier dit Edgar en reprenant sa tristesse accoutumée; une mésalliance est la cause des malheurs qui rejaillissent aujourd'hui sur moi!...

— Baraville regarda son ami avec une

anxiété curieuse mais celui-çi se reprochant déjà cette légère confidence qui pouvait trahir sa déplorable situation essaya de la faire oublier.

— Les familles nobles ne pardonnent jamais les mésalliances, mon cher Rainier; songez-y bien avant de vous mettre dans une position qui ne vous permetterait pas de rompre avec ces bourgeois sans que votre honneur en souffrît.

— Ma famille m'a laissé libre, mon ami; mais la rigidité de la noblesse tombe aux pieds de la fortune, cette espèce de courtisane qui n'accorde pas toujours ses faveurs au plus digne; si mademoiselle Chimard la fille du marchand de sucre a un milion de dot elle sera épousée par un Rohan ou un Montmorency, et *vice versà*

— Je comprends dit douloureusement Edgar; j'ai parlé pour les mésalliances pauvres.

— Comment voulez-vous que la pauvreté soit noble repartit Baraville malicieusement.

— Ah! sans doute fit Edgar en essayant de sourire. Mais tout son sang reflua vers son cœur et il se sentit défaillir.

— Ils longeaient alors la rue de Vaugirard à quelque distance de la Chambre des Pairs. Tout-a-coup une calèche superbe, ornée de grands écussons armoiriés sortit du palais avec rapidité, et par les glaces on apercevait une admirable tête de jeune femme.

— Baraville la salua profondement. Elle s'inclina en souriant avec une grâce charmante, et pendant cet instant rapide les yeux noirs d'Edgar brillèrent d'un éclat inaccoutumé.

— La belle et merveilleuse tête! s'écria-t-il avec l'accent de l'enthousiasme.

— C'est la duchesse de M***

—. L'espagnole...

— Oui

— Ah ! nul ne l'avait vue avec des yeux de poète car on ne me l'avait pas assez vantée. Elle est belle comme les anges !

— Sa beauté n'égale pas sa grâce, et pour la douceur et la bonté elle n'a pas de rivale.

— C'est une éblouissante lumière que le Ciel a jetée sur la terre afin de faire adorer aux mortels sa puissance créatrice.

— Bravo poète ! la duchesse aime les fous de cette espèce, et je te presenterai à elle.

Le cœur d'Edgar se dilata dans sa poitrine avec une ivresse infinie ; mais ce fut rapide comme le jet de feu qui sillonne les nues à l'heure des orages ; il retomba dans un affreux anéantissement moral.

— Je n'ai plus que vingt francs pensa-t-il ; à partir de l'heure ou j'en serai dépossédé ma vie ne m'appartiendra plus et il faudra que je meure ! ah !.. Mais n'importe, j'irai m'é-

nivrer une fois de la vue de cette merveille, je la forcerai peut-être à me sourire, j'entendrai sa voix, je verrai un instant ce qu'on appelle le grand monde et après... eh bien, je mourrai puisque mon existence semble être de trop sur la terre à côté des autres hommes !..

— Ce jour-là Edgar ne profita guère à la Sorbonne du savant discours de son professeur, il ne fit que rêver de l'apparition rapide de cette femme, bâtit dans son imagination mille chimères, et ressentit pour la première fois tous les tourmens et toutes les espérances de l'amour— lui qui devait bientôt mourir !

IV

UNE SOIRÉE BOURGEOISE.

En face de notre somptueux palais du Louvre se trouve une rue bizarre et anguleuse qu'on nomme par corruption la rue Angivillier. Exempte de tout commerce, et n'aboutissant à la rue Saint-Honoré que d'une ma-

nière indirecte, les voitures ébranlent rarement ses vieilles maisons, et troublent peu le repos des honnêtes citoyens qui y résident.

A l'époque ou notre histoire commence, demeurait au troisième étage d'un hôtel de cette rue, un certain M. Durosier. C'était un grand vieillard obèse, myope de vue et d'esprit, Cassandre au plus haut point, politique autant qu'un magister de village, et jouant aux échecs comme un Turc. Somme toute, c'était un homme assez grotesque. Il avait habité la rue Montorgueil pendant quarante ans, et malgré toute sa propension à la *Cassandrerie*, il était devenu possesseur de vingt mille francs de rente en beaux domaines situés dans la haute et basse Normandie. C'était le côté le plus spirituel de son individu ; et dans le monde, nous avons bien souvent remarqué d'honorables person-

nages, gros, grands, orgueilleux, présomptueux, et... spirituels à cette manière.

M. Durosier avait gagné sa fortune dans le commerce *aristocratique* des bas de soie à jour et des bonnets de coton. Un proverbe dit qu'il n'est pas de sot métier et les quinze mille francs de rente qu'il avait amassés le prouvaient singulièrement. Cependant, depuis trois années qu'il s'était retiré des affaires, il affectait une allure hautaine et s'intitulait toujours *ancien négociant*, évitant toutefois de dire quel avait été son négoce et semblant rougir dans son for-intérieur d'avoir coiffé d'illustres pairs de France et de braves commères des halles et marchés.

L'homme naît presque toujours avec l'amour des grandeurs et des titres; c'est une faiblesse que subissent même les âmes puissantes, et quoique M. Durosier ne fût pas placé dans cette dernière cathégorie, il en

subissait volontiers le joug. Ainsi, son bonheur était de s'entourer de préférence des hommes *éminens* de son quartier et de vanter leur personne en déclinant pompeusement leurs titres : c'était par exemple sou ami le marguillier de Saint-Eustache, le respecta-M. Malochard. — Son intime, Alcide-le-Grand, sous-lieutenant dans la garde nationale, un ex-négociant en beurre et œufs, brave comme son épée. — Un employé à la mairie de son arrondissement, lisant le journal comme un élève *prix-d'honneur*. M. Durosier n'avait que son titre de négociant à opposer à la *supériorité morale* de ses amis, et il déplorait amèrement la vieillesse et son cortége d'infirmités qni l'avaient fait rayer des contrôles de la milice citoyenne, corps glorieux dans lequel il était déjà parvenu au grade de caporal et ou il espérait, Dieu aidant, devenir sous-lieutenant et recevoir la

croix de mérite.— Car alors, les croix d'honneur n'étaient pas encore inventées pour les officiers qui font bien monter la garde aux citoyens et dont les poumons sont aptes à permettre de crier bien fort aux revues ; Vive le Roi !

Toute cette admiration du bonhomme pour les futilités mondaines avait surtout lieu en dehors de sa maison, où il ne restait guère à la grande satisfaction de sa femme. Il s'était marié aprés la quarantaine, tout grisonnant déjà, avec une jeune et charmante personne de seize ans. Une fille était née de ce mariage, et pour nous exprimer comme le poète arabe, les roses avaient fleuri quinze fois depuis sa naissance, et les plus belles le cédaient en éclat au visage éblouissant de la jeune fille.

Madame Durosier pouvait sans aucun artifice, prendre rang parmi les femmes de vingt-

cinq ans, quoiqu'elle en eût trente-trois au moins ; mais elle était si ravissante, si fraîche encore, ses cheveux châtains étaient si soyeux et si beaux, ses manières si empreintes de toutes les grâces coquettes de la jeunesse, que le plus habile devait s'y tromper. Puis elle se mettait bien, mais avec une simplicité extrême : on eût dit une châtelaine qui dédaigne d'étaler une parure somptueuse tant elle est sûre d'écraser par son ton, son aisance et son habitude du monde, les dames provinciales dont elle est entourée.

Elle était tellement supérieure à son Cassandre de mari que, malgré elle et à son insu, elle avait fini par le mépriser; mais ce mépris s'arrêtait au seuil de la maison, et l'on disait que nulle intrigue amoureuse n'avait encore effleuré son cœur. Cependant elle avait l'âme passionée, enthousiaste ; elle sentait quelquefois qu'il existait un autre amour que celui

qu'elle ressentait pour sa fille chérie ; elle laissait errer ses esprits en de vagues et longues rêveries, mais bientôt secouant brusquement la tête, elle essayait de rappeler sa sérénité d'âme en s'occupant des choses peu poétiques de l'intérieur de la maison ou en pensant aux seize années de son union avec M. Durosier. Oh! alors la vie lui revenait terriblement positive!

Cependant elle ne pouvait résister toujours à cette macération de la pensée : quelque grande que soit la vertu d'une âme noble elle ne peut pas se plier à toutes ces petitesses de l'humanité qu'on nomme préjugés : il arrive des heures ou elle marche à pieds joints sur les obstacles qui obstruent sa route. Madame Durosier était arrivée à ce point;son existence avait eu jusqu'alors la limpidité d'un lac que nulle brise n'effleure et qui reflète dans ses blanches ondes les plus riants paysages; si le voyageur jette une pierre dans le lac, le ta-

bleau magique est brisé ; — Un billet décacheté, posé sur la toilette de cette femme allait, comme la pierre lancée dans les eaux, détruire tout le calme de son existence.

Ce billet avait été écrit par Rainier de Baraville afin d'annoncer Edgar à Madame Durosier. l'excellent Rainier avait laissé parler l'amitié enthousiaste, et la belle bourgeoise qui, pour la première fois, allait voir un poète dans son salon, faisait mille suppositions à propos de ce jeune et charmant poète ; car Rainier s'était servi d'une palette brillante ; — Elle se *construisait* un homme ; elle le parait à sa guise : déjà elle songeait aux choses qu'elle lui dirait, à la toilette qu'elle mettrait ; enfin elle était toute rêveuse et préoccupée comme cela ne lui était point encore arrivé dans sa vie.

La journée lui sembla d'une longueur mortelle. Les femmes connaissent toutes les

phases de l'impatience et de l'attente. Comme elles souffrent le jour qui précède un bal splendide ou la venue d'un amant bien-aimé! L'attente est un sentiment triste que la femme sait mieux que nous. Madame Durosier bouleversa son salon pour recevoir plus dignement son hôte; elle emplit de fleurs naturelles ses beaux vases de Sèvres, fit découvrir son meuble en velours, et nettoyer les cylindres des *deux pendules*. Ce dernier renfort de luxe était du goût de M. Durosier qui croyait par là mettre au jour son opulence; d'autres que lui sont atteints de cette manie car nous avons vu dans le salon d'un gros bonnet de province trois pendules toutes royales placées là pour éclipser disait-il, quelques petits nobles de *son endroit* qui, à grand'peine, en avaient une fort mesquine. Madame Durosier était obligée de souffrir chez elle toutes ces choses de mauvais goût par rapport à l'os-

tentation de son vieux mari ; mais dès qu'elle pouvait s'en affranchir sans avoir à redouter une querelle, vite elle prenait ses précautions, et détruisait l'inutile, semblable à un propriétaire habile qui élague les mauvaises branches d'un bel arbre afin qu'elles ne sucent pas la sève destinée à nourrir le feuillage ombreux de son large front.

La journée s'était ainsi écoulée. Le Cassandre, selon sa coutume, était allé passer la matinée au célèbre café de la Régence au milieu des débris fossiles, dont il est peuplé, de ces figures antédiluviennes qui restent six heures comme des Termes sur un jeu d'échecs. C'est là que M. Durosier passait sa vie, et vraiment, il était à la hauteur de ses illustres partners. Comme il revint plus tard que de coutume à cause d'une partie fameuse qui s'était prolongée tout le jour, il trouva le diner desservi et sa femme et sa fille en toi-

lette de fête et prêtes à recevoir leurs conviés. Cela le fit murmurer, mais il l'oublia bientôt en buvant outre mesure d'un vin généreux et il vint étaler au salon toutes les graces de son esprit et de sa personne avant l'arrivée de Baraville et d'Edgar.

Madame Durosier faisait les honneurs de sa maison avec une aisance aristo-cratique, surtout depuis que sa fille était revenue de pension ou elle avait pris de *belles manières*. Mademoiselle Hébé, malgré sa jeunesse, avait une grande pénétration d'esprit, un extrême dégoût pour les préjugés et les mille riens qui enchaînent les femmes; peut-être même cette liberté de pensée allait trop loin. Une éducation excellente ayant développé toutes ses facultés morales, elle pouvait passer aux yeux du plus grand nombre pour un *esprit fort*. C'était du reste une charmante personne que Mademoiselle

Hébé ; avec ses yeux bleus et ses beaux cheveux cendrés, son visage rose et son maintien fier on eût dit une jeune comtesse du faubourg Saint-Germain. Dans sa position, elle n'avait qu'un tort, c'était de détester Rainier de Baraville qui l'adorait et qui brûlait de lui donner un titre de vicomtesse à la grande satisfaction de madame Durosier et de son vieil époux.

Il était près de neuf heures. Le salon s'emplissait de gens singulièrement titrés, possesseurs pour la plupart de figures rares que Grandville, ce roi de la charge, n'eût pas dédaignées. Parfois seulement, on voyait arriver des femmes élégamment parées, plutôt remarquables par leur jeunesse et leur beauté que par leur bon ton : c'était, selon l'expression de l'ancien bonnetier, des *notairesses amies de madame qui aimait l'aristocratie*. Les deux jeunes gens pour qui on avait fait tant

defrais en secret, n'arrivaient point. Madame Durosier était sur des épines; elle s'agitait sans cesse, elle allait et venait dans son salon causant avec tout le monde, ne s'asseyant pas et déployant au milieu de toute cette agitation une coquetterie infinie comme si elle eût voulu s'y essayer d'avance.

Quelques jeunes femmes et particulièrement les *notairesses* auxquelles madame Durosier avait fort vanté le mérite d'Edgar semblaient partager sa curiosité impatiente : Les hommes et les vieilles dames en général bien moins impressionnables, causaient de boutique, de garde nationale, de *marguillerie* ou jouaient au boston.

Enfin un léger bruit se fit entendre et les deux amis furent introduits sans être annoncés. La petite bourgeoisie qui a emprunté à la noblesse le plus de *belles manières* qu'elle a pu, n'a pas encore osé aller jusque là : c'est

cependant une chose utile; elle évite au nouveau venu des regards hardis, scrutateurs, et donne de l'assurance à des personnes sensées que la timidité rend souvent gauches. Puis cela arrête cette rumeur indiscrète et ces chuchottemens curieux dont le but est de savoir le nom la qualité de l'homme qui apparaît.

Baraville présenta son ami à madame Durosier qui, dans son trouble, dit quelques riens inintelligibles et balbutia gauchement deux ou trois phrases de politesse. Elle fit asseoir Edgar à ses côtés, et bientôt le poète obscur eut une petite cour comme ailleurs s'il eût été question d'une de nos gloires littéraires. Edgar n'ayant guère l'usage du monde se trouva embarrassé sous ces regards qui semblaient lire jusqu'au fond de son âme. Il se repentait déjà d'avoir cédé aux désirs de Rainier, et il retomba dans sa sauvagerie habituelle.

Il nous est arrivé souvent dans les longs voyages que nous avons faits de cruelles déceptions à propos de pays ou de monumens que les livres des anciens nous avaient vantés outre mesure. Alors, emporté par le mécontentement et la fatigue, on disait : *ce n'est que cela !* et l'on continuait sa route en jetant un regard de dédain et quelquefois le désappointement rendait fort injuste. Il en fut ainsi pour Edgar. Baraville avait fait un pompeux éloge de son ami, parcequ'il connaissait déjà sa force et qu'il prévoyait pour lui des succès dans l'avenir, mais il ne savait pas que l'humeur chagrine d'Edgar et l'amertume de sa position désespérée le torturaient sans relâche, et que la tristesse d'un homme de cœur semble presque toujours ridicule aux yeux des gens superficiels, qui s'imaginent qu'un poète est venu au monde pour leur dire des vers et pour les amuser.

Donc la conversation était triste. Baraville, tout occupé de sa belle fiancée ne songeait guère à ce qui se passait à l'autre bout du salon. Les notairesses l'avaient trouvé d'une charmante figure, mais du reste singulièrement sombre et brusque, et Madame Durosier cruellement désappointée, allait jusqu'à l'épithète de ridicule.

Edgar fut bientôt délaissé, lui si supérieur à cette foule qui naguère bourdonnait à ses côtés et qu'il eût pu si facilement dominer; deux maîtres-clercs, beaux esprits du notariat, commençaient à en jaser avec leurs *padronesse* et madame Durosier semblait dire du regard à son entourage:—que voulez-vous? j'ai été trompée la première et je ne puis métamorphoser ce niais en homme d'esprit.

De nouveaux conviés arrivèrent et le pauvre jeune poète resté seul, s'abandonna à

toutes les tristesses de son âme et resta complètement absorbé dans sa douleur.

Madame Durosier dans son dépit, oublia les égards que doit une maîtresse de maison à son hôte quel qu'il soit, et le voyant ainsi la tête baissée elle ne put s'empêcher de dire à mi-voix a une vieille dame en passant près d'Edgar :

— C'est un fou : je n'en suis pas cause.

Edgar releva la tête avec la vivacité d'un homme qu'une étincelle électrique remue ; ses yeux s'arrêtèrent sur ceux de madame Durosier et il y vit briller le dédain et l'assurance de la supériorité ; froissé de ce nouvel affront, . il y répondit par un regard farouche et par une haine au monde qui sembla réveiller d'autres haines et des vengeances mal assoupies.

Hébé vint alors s'assoir avec une dame et Baraville sur le canapé qu'occupait Edgar. Hébé voulait faire diversion à l'ennui dont

Rainier l'avait accablée, et elle s'adressa à son ami avec une grâce enchanteresse :

— Si vous vouliez être bien bon monsieur, vous qui avez le bonheur d'être poète, vous oublieriez la supériorité que donne le talent, pour vous mettre à la discrétion de Madame qui aime passionément les vers.

— Quand on est ainsi prié, Edgar, dit Rainier tout heureux, ce serait un crime que de ne pas se soumettre.

L'extrême politesse de mademoiselle Hébé, contrariait fortement les vues d'Edgar; il aurait voulu se couvrir d'un manteau de fou furieux, mais il fut forcé de se contraindre.

— Je suis vraiment désespéré, mademoiselle, d'avoir à soutenir ici une réputation de poète ; c'est presque un guet-apens de mon ami et je ne suis pas capable de m'en tirer avec honneur. J'ai quelquefois, il est vrai,

sacrifié aux Muses, mais c'était aux Muses des poètes de l'Empire et cela ne s'appelle pas de la poésie.

— A coup sûr, dit madame Durosier en riant, M. Edgar est partisan de l'école romantique.

— J'aime le beau, madame, et ne fais guère attention à ces querelles qui divisent la littérature en deux camps. Mais pour ma part depuis que j'ai acquis quelque raison, et un peu de jugement, j'avoue que je trouve absurde la plupart de ces mauvaises tragédies qui faisaient depuis trente ans les délices de la nation.

— Si l'on juge ce qui est bien ou ce qui est mal, reprit tout à coup la jeune Hébé, cela engendrera une discussion et vous fera oublier ce que nous vous avons demandé. Monsieur : voyons, soyez assez aimable pour nous

dire ce qui vous passera par la tête... hormis des *poésies* de l'Empire.

Il y avait tant de gentillesse dans cette parole malicieuse et tant de charme daus le son sa voix, qu'Edgar fut bien forcé de faire des concessions ; cependant il se retrancha sur sa mauvaise mémoire, parla d'une pauvre tragédie qui l'avait occupé tout l'hiver et s'excusa tant bien que mal, mais il mit tant d'esprit et de verve dans ses raisons, il ridiculisa si finement tous ces pauvres hères qui viennent trôner dans les salons et réciter mélancoliquement leurs mélancoliques poésies que Baraville et les deux jeunes femmes sourirent sans lui demander rien de plus.

Mais madame Durosier, toujours fort contrariée de la déception qu'on lui avait fait éprouver, trouva toutes ces raisons mauvaises, et sur une parole de sa fille, elle dit au petit cercle qui l'entourait :

— Ne tourmentez pas monsieur davantage, ma chère fille ; le génie des poètes n'est pas aussi docile que votre levrier, et sans doute monsieur est dans son mauvais jour. Nous en sommes désespérés, dit-elle malignement en se tournant vers Edgar.

Il accueillit cette boutade avec un sourire dont elle fut si offensée, qu'un nouveau sarcasme s'arrêta tout glacé sur ses lèvres. Dans les autres parties du salon, on jouait avec fureur, et nul ne faisait attention à ce petit colloque. Madame Durosier qui se trouvait mal à l'aise voulut sortir de cette position et elle proposa timidement à Edgar de jouer une partie d'écarté.

— Je ne joue jamais, répondit-il en lui faisant sentir qu'il voulait la désobliger.

Il est vrai de dire qu'il songeait aussi à ses derniers vingt francs — toute son espérance !

— Vous n'aimez donc pas le jeu, reprit madame Durosier.

— Non madame, dit Edgar à demi-voix, parce que je trouve qu'il est funeste comme la raillerie amère d'une femme qui juge sans voir et qui hait parce qu'elle ignore.

Madame Durosier devint pâle et se mordit les lèvres.

— Si vous voulez monsieur, reprit-elle avec une aménité touchante et pleine de coquetterie, on trouvera une distraction à laquelle vous pourrez prendre part; je serais au désespoir de vous savoir ici en proie à l'ennui, et je conçois que pour vous il y viendrait vite, car vous ne connaissez personne; et le plaisir ne séjourne guère chez moi.

En toute autre circonstance Edgar eut répondu avec galanterie à madame Durosier qui sollicitait un compliment, mais il avait été rudement froissé par elle et il se contenta

de s'incliner sans ajouter une parole. Brisée par le dépit elle s'éloigna de lui et fut s'asseoir à une table de bouillotte ou elle pérdit énormément, ne sachant qnelle contenance garder. Pour Edgar, il alla vers Rainier et mademoiselle Hébé qu'il charma par sa candeur de jeune homme et le brillant de sa conversation ; puis minuit vint les surprendre au milieu de cette bonne causerie et tous les trois ils accusèrent le temps de vitesse, Edgar à cause du beau caractère et de l'esprit de la ravissante jeune fille qui sous ce rapport le lui rendait bien ; et Baraville, parce qu'il se croyait le mortel le plus aimant et le plus aimé.

En prenant congé de madame Durosier, Edgar dut encore essuyer une fine moquerie qui le blessa jusqu'au cœur ;

— Vous nous avez tellement enchantés, monsieur, lui dit-elle en souriant, et vous

avez bien voulu être si aimable pour nous que vous ne pouvez douter du plaisir que vous nous ferez en venant ici le plus souvent possible avec votre ami.

Il abaissa son long regard sur le front calme et pur de la jeune fille, et le relevant fixe vers la mère, il lui dit avec affectation.

— Puisque vous daignez m'ouvrir votre maison, j'en profiterai madame : veuillez agréer mes remerciemens pour vos bontés qui m'ont profondément touché, et croyez bien qu'il ne dépendra pas de ma volonté que je vienne souvent vous dire combien vous avez droit à mes hommages.

Il se retira laissant madame Durosier presque confuse de ces paroles pleines d'emphase et à double sens dont elle s'appliqua la mauvaise part ; Edgar, froissé par la colère et la douleur, et en proie à un sentiment

qu'il redoutait d'approfondir , jeta son manteau sur ses épaules et regagna la rue Saint-Jacques sans dire un mot à Rainier, qui marchait à ses côtés en rêvant des jo'es de son avenir.

V

LES HEURES D'INFORTUNE.

Seigneur, vous avez fait éprouver à votre peuple
un traitement bien rude ;
Vous m'avez fait boire un vin d'amertume.
Seigneur ne vous éloignez pas de moi.

PSEAUMES DE DAVID.

Edgar était né avec un noble caractère. Dès sa plus tendre jennesse on l'avait remarqué à cause de son intelligence et de son extrême douceur, et il fallait que bien des tortures eussent brisé son âme pour l'avoir

aigrie autant qu'elle l'était. Aussi parfois, dans sa demeure triste et silencieuse avait-il des retours sur lui-même, et alors il déplorait amèrement cette mauvaise fortune qui le forçait d'apparaître au milieu du monde avec un cœur de fer.

En rentrant de la soirée de Madame Durosier ou il s'était montré si rebelle et si susceptible, une de ces bonnes pensées de l'enfance lui revint, mais elle fut rapide comme l'ombre qui passe, et il l'oublia vite en amoncelant l'une sur l'autre pour ainsi dire toutes les injustices humaines qu'il avait endurées. Puis il voulut travailler et ne le put pas; la nouvelle blessure qu'il avait reçue saignait, et d'instant en instant il la déchirait davantage afin de n'oublier jamais qui la lui avait faite. Enfin, épuisé par cette lutte il tomba dans un état de prostration physique et morale qui se prolongea fort avant dans la nuit.

Baraville, à l'étage inférieur, ne connaissait que le beau de la vie; c'était un noble jeune homme, bon jusqu'au dévoùment le plus extrême, et ne prévoyant pas de revers tant son insouciance du mal (c'est le mot) avait d'étendue. Rien ne pouvait l'affliger longtemps parcequ'il avait un remède pour chaque chose. Cependant nous devons dire que jamais l'infortune n'était venue frapper à sa porte.

Il alla dans la matinée au faubourg Saint-Honoré faire une visite à la belle duchesse espagnole : elle était seule et si ennuyée des préparatifs d'une grande fête qu'elle devait bientôt donner que se levant brusquement elle dit à Baraville.

— Votre visite matinale me fait un plaisir extrême; soyez le bien-venu, Monsieur le vicomte, car vous me forcez d'interrompre mille choses qui, pour avoir rapport à une fête, n'en sont pas moins fort insipides pour moi.

— Je ne me plaindrai pas de ce pis-aller, madame, répartit Rainier en riant. Je pourrais même regretter de ne pas le devenir plus souvent.

— Ne m'accusez pas de cette rareté, reprit-elle sur le même ton; ce serait une querelle injuste et que je suis en droit de revendiquer, car je ne vous vois plus dans mon salon.

— Aussi est-ce à cause de cela que je suis venu pour vous prier d'agréer mes excuses.

— Et sans doute, monsieur le vicomte, vous avez eu de bien graves occupations, répliqua la malicieuse duchesse. êtes-vous donc amoureux?

— Comme un Turk.

— Mais on dit que les Turks le sont beaucoup, dit-elle vivement en souriant.

— Je ne plaisante pas, je vous jure...

— Et sans doute... quelque belle dame aura enflammé ce cœur de Turk pendant quinze longs jours; et puisque je vous vois chez moi, c'est fini !

— Non vraiment, madame, je suis toujours amoureux, et c'est toute une histoire où les belles dames ne figurent pas. Mais il s'agit d'un noble jeune homme de mes amis, un charmant poète pour qui je viens solliciter vos bontés.

— N'est-ce pas ce jeune *cavalier* qui était avec vous quand vous m'avez saluée au Luxembourg.

— Oui madame, répliqua Rainier d'un air surpris.

— Son regard me frappa, dit-elle d'un ton nonchalant qui lui était assez habituel. Mais ce sont deux histoires pour une, vicomte; votre poète et vos amours.— La matinée, est brillante, pouvez-vous en disposer, nous

irons courir deux heures au bois, et ensuite je vous rendrai à votre beauté mystérieuse.

L'occasion était trop belle d'être utile à Edgar pour qu'il la laissât s'enfuir; la duchesse demanda sa voiture et ils se dirigèrent rapidement vers les Champs-Élysées Nous devons faire connaître la position de cette femme qui semblait si familiarisée avec la liberté. Isue d'une des plus nobles familles de l'Espagne, mais pauvre, on l'avait mariée presque enfant à un duc étranger qui aurait pu être page du triste Charles II. Bref, sa seigneurie avait soixante quinze ans, bien fort sonnés, beaucoup de rhumatismes, la goutte, de la malice à défier les plus débonnaires, et pour combler la mesure, il était diplomate au service de l'Angleterre et résidait alors dans une cour que sa femme abhorrait. Il y avait eu de nombreuses négociations pour l'engager

à quitter Paris, mais rien n'avait pu la séduire et elle avait préféré voir sa maison réduite de vingt mille francs de rente, plutôt que de céder. Cependant, elle n'était pas sans inquiétude pour l'avenir, car le duc parlait souvent de se retirer de la politique, prévoyant des temps difficiles, et alors elle se retrouverait sous la férule sévère d'un homme qu'elle regardait comme son persécuteur.

Nous avons dit déjà qu'elle était parfaitement belle. Nul ne la voyait passer sans la suivre longtemps du regard, et la plupart des femmes, même les plus belles, quand elle apparaissait dans les salons, ne pouvaient se défendre du péché d'envie, en voyant cette noble créature, si gracieuse, et si admirable. L'Espagne, comme si elle eût pu prévoir que cette perle viendrait un jour faire l'ornement de la France, l'avait dotée

d'un nom caractéristique et orgueilleux, comme toute cette fière nation espagnole : on l'appelait Andalousia. Baraville, heureux de la haute faveur qu'elle lui avait accordée, sentit se tripler son éloquence, et après avoir discrètement parlé de ses amours, il peignit avec chaleur la position isolée de son ami, la tristesse mortelle que cette vie solitaire pouvait engendrer dans l'âme ardente et impressionable d'Edgar, et, avec une grande subtilité d'esprit, il lui fit comprendre combien un gracieux et puissant patronage comme le sien pouvait avoir d'influence sur la destinée d'un jeune poète.

La duchesse, dont l'âme enthousiaste et généreuse se pliait volontiers à tout ce qui avait l'apparence belle et noble, ne songea guère à consulter sa position de jeune femme, les mauvaises chances qui pourraient survenir, et le danger qu'il y avait à voir de près

un homme élégant, d'une intelligence supérieure, et rehaussée par des dehors brillans; elle accepta le sceptre du protectorat qu'on lui offrait avec une candeur d'enfant, et une charmante petite vanité de femme. Andalousia n'était point diplomate, elle avait au contraire le cœur plein d'une tendresse inépuisable, et d'ailleurs, il s'agissait d'un poète, et nulle âme ne recélait plus de poésie que la sienne.

Baraville quitta la duchesse, tout heureux de sa mission, et se rendit chez Edgar, afin de lui annoncer cette joie, préparant à l'avance de superbes ovations en l'honneur de la célébrité de son ami.

Pendant que la fortune semblait sourire de loin au jeune homme, lui, courbé sous le poids de sa destinée fatale, récapitulait tout ce qu'il y avait eu d'affreux dans sa vie privée, et ne prévoyait pas même l'ombre d'une

espérance dans l'avenir. Il se tenait assis à sa table, calme et immobile, méditant le IVe livre de Childe-Harold. Alors, comme si les pages de ce livre se trouvassent identiques avec sa position, il se mit à les lire lentement et à voix haute.

Si je fus modeste aux jours de la prospérité, si j'ai réservé toute ma fierté contre la haine qui m'a poursuivi sans m'accabler, fais que je n'aie pas porté en vain ce trait cruel dans mon cœur... mes ennemis ne connaîtront-ils pas aussi les larmes?

CXXXIV.

— Si ma voix se fait entendre ce n'est point que je tremble au souvenir de ce que j'ai souffert. Qu'il parle celui qui a vu mon front pâlir ou mon cœur se décourager dans ses transes mortelles; mais je veux que cette page soit un monument pour ma mémoire; mes paroles ne s'évanouiront pas dans les airs, même lorsque je ne serai plus que poussière : le jour viendra où s'accompliront les prédictions menaçantes de ces vers et tout le poids de ma malédiction tombera sur la tête de mes persécuteurs.

CXXXV.

— Je leur pardonne....

Baraville croyant que son ami lisait un fragment de poésie était entré sans bruit et se tenait debout près de la porte lorsque Edgar s'interrompit brusquement à cette sublime pensée de Byron qui pour malédiction léguait le pardon à ses ennemis.

— Non, non s'écria-t-il avec force je ne leur pardonne pas moi! pardonner à des hommes qui chaque jour vous prodiguent l'outrage, le mépris, et qui cherchent à entacher votre nom par des calomnies infâmes, non, je ne pardonne pas moi!

Il n'entendit pas Baraville et continua:

— N'ai-je pas eu mon âme et mon cœur déchirés; mes espérances détruites; mon nom calomnié? n'ai-je pas été trahi dans tout ce que j'avais de plus cher? Ah! si je ne suis point

victime du désespoir, c'est que je ne suis pas tout à fait formé des élémens impurs qui ont donné l'être à ceux qui se sont armés contre moi.

— Depuis les persécutions les plus déclarées jusqu'aux petites per fides, n'ai-je pas vu tout ce que pouvait la haine des hommes ? ici la calomnie écumant de rage m'accusait à haute voix ; là, de lâches envieux prononçaient mon nom à voix basse et distillaient leur venin plus subtil ; gens à deux visages dont l'œil significatif interprête le silence, et qui, par un geste, où par un hypocrite soupir communiquent au cercle des oisifs leur médisance muette.

— J'ai apposé le sceau sur mes plaintes....

N'est-ce pas là ma position désespérée ! reprit-il avec amertume, la pensée du poète Anglais n'est-elle pas celle de toute ma vie. ô Byron! que tu eus aussi à souffrir de ce mon-

de égoïste à qui je voue une haine éternelle! Il se peut que par vanterie ou par dédain tu aies écrit ces vers d'où l'amertume déborde, mais ton cœur rude et fier les désapprouvait; quant à moi, je ne suis pas d'une nature à oublier les outrages de ceux qui m'ont offensé; je ne crois pas que le pardon soit un privilége que seules possèdent les grandes âmes; — La peur, la vanité ou la faiblesse parlent avant la générosité — Mais moi je ne connais ni la peur, ni la faiblesse, ni la vanité! et si quelquefois de grandes âmes ont pardonné, c'est qu'elles étaient animées par une inspiration céleste ou qu'elles nageaient au sein des félicités terrestres. Tandis que moi, je ne suis hélas! qu'un malheureux!

Alors, repoussant le livre avec force, il releva fièrement la tête, et son regard, brillant et animé, aperçut Baraville debout à ses côtés!

— Vous ici ! s'écria-t-il brusquement en se levant tout pâle de colère : vous ici Monsieur ! Sont-ce là les nobles procédés d'un homme de votre naissance. Croyez-vous donc devoir impunémeut violer les secrets de ma vie privée? Voulez-vous point aller porter au monde de nouveaux traits acérés afin qu'il les puisse diriger contre mon sein? ah! Baraville, est-ce ainsi que vous devriez agir!

L'excellent jeune homme était si oppressé par les larmes qu'il ne put que lui tendre la main.

—Ah! reprit Edgar avec émotion, tu pleures noble ami; je t'ai offensé, toi si bon; et tu m'aimes car tu répands de ces larmes que l'hypocrisie ne peut faire couler. Mais qui t'amène ici? que me veux-tu à cette heure où tes études te reclament? quelque pensée de bonheur, n'est-ce pas? car ton existence est belle comme je pourrais, moi, en rêver une

dans mes meilleurs jours. Tu n'as pas de ces longs et silencieux ennuis qui courbent la tête d'un homme comme le vent courbe en son vol un vaste champ d'épis. Ton imagination est sans cesse riante et calme comme ta figure; tes esprits sont paisibles et tes songes tout imprégnés de parfums. Cette nuit, cher Rainier, un rêve enchanteur t'aura conduit aux pieds de ta belle fiancée qui te prodiguait d'enivrans sourires en abandonnant ses mains à tes baisers, et les tiennes, en jouant se perdaient sous les longues tresses de ses cheveux ondoyans — et tous deux vous parliez de vos amours infinis, et vous étiez bien heureux… — moi Rainier, ajouta-t-il d'une voix lente et sombre j'ai rêvé d'un pauvre suicidé!

— Edgar repartit Baraville douloureusement on dirait que vous prenez plaisir à m'effrayer.

— Hélas! pardonnez ces terreurs à ma mauvaisenature;j'ai tant souffert que j'oublie parfois votre amitié incomparable, et il me semble qu'il n'y a que dérision et fausseté ou quelque fois il existe de nobles sympathies,

— Vous êtes si jeune Edgar que ce qui vous aigrit aujourd'hui à bon droit pourra se réparer un jour·

— Se réparer! reprit tristement Edgar, non, le désespoir avec tous ses germes de destruction a envahi mon âme et l'a brisée ! j'ai langui jusqu'à ce jour ainsi qu'une pauvre fleur abandonnée dans l'aridité d'un désert ; La vie a été pour moi comme une chaîne pesante que je ne pouvais ni soulever ni franchir; Et quand j'ai voulu apporter au monde la parcelle d'intelligence que Dieu m'a départie, au lieu de me donner protection et secours, le monde qui voile son hideux égoïsme sous un masque pompeux m'a repoussé et banni en

me disant : tu n'as ni nom ni fortune, eh bien, reste en arrière à dévorer tes larmes.... et je suis resté brisé, anéanti sous le poids de cette malédiction si pleine de dédain, et j'ai voulu mourir... Mais l'amour de la vie a fait surgir en moi une haine terrible qui s'est emparée de toute ma pensée, et pour satisfaire cette vengeance si juste, oh ! j'ai le désir de vivre bien longtemps encore !

— La vie c'est le bonheur, reprit Baraville car après, qui sait ? Ne dois-tu pas espérer qu'un jour ton existence sera unie à celle d'une femme aimante et belle qui te donnera de jolis enfans ; le soir ils se presseront autour de ton foyer, t'accableront de leurs caresses et t'enivreront de leurs sourires ; et quand qnelques amis en petit nombre viendront y apporter leur tribut d'affections désintéressées, la vie alors ne te semblera-t-elle pas la réalité du bonheur; alors tes jours s'é-

couleront brillans et rapides , le monde t'accueillera avec délices, la foule avec respect ; ces mille voix aujourd'hui envieuses et jalouses vanteront tes talents et ton caractére ; on admirera les productions de ton génie, et ton nom sera comme une auréole d'amour et de vénération,

— Cette vie là est trop poétique répartit Edgar : je la crois une chimère.

— Insensé ! mais cette vie que tu trouves chimérique c'est la tienne ; ce monde que tu redoutes à tort, c'est le monde qui t'admirera, car tu dois bientôt Edgar conquérir ton rang dans la société; nul n'arrive haut s'il n'essaie pas la puissance de ses aîles, eh bien ! redouble d'efforts et viens t'assoir à ce banquet immense où les plus haut placés ne sont pas toujours dignes du premier rang. Viens, tu en feras l'ornement et qui sait si, au milieu de cette agitation qui nous mine sourdement,

qui sait si, jeté contre le pouvoir ou contre le peuple de grandes choses ne te sont pas réservées?

— Baraville, je ne suis qu'un simple étudiant, un homme qui n'a pas d'aven'r je le sens bien, car l'amour de la poésie m'a dégoûté de de la vie pos:tive, et sans elle on traîne une existence chétive et rêveuse qui ne tend qu'à éloigner de vous l'humanité que, par cela même, on prend plus fort en dégoût.

— Je sais bien que vous avez un caractère complètement à part, mon ami; mais je dois vous dire que vos idées débordent d'exagération; et d'abord à propos de votre avenir, les femmes vous le feront. Ce sont elles qui créent les réputations, qui règlent les mœurs, qui font les lois.

— Dans les hautes classes, dans le monde, oui.

— Eh! bien vous verrez le monde!

Edgar regarda Baraville avec une fierté cruelle; il scrutait sur son visage et semblait descendre jusqu'au fond de son cœur pour savoir si cette parole n'était point une nouvelle ironie, mais Baraville, demeurant impassible, attendait une réponse.

— Voir le monde! s'écria tout-à-coup Edgar avec amertume, savez-vous bien M. le vicomte de Baraville les conditions qu'il impose avant de nous recevoir ? savez-vous à quelle hauteur s'élèvent les exigences sociales? hélas! j'expie aujourd'hui l'expérience que j'ai voulu en faire! il faut comme le monde vouer un culte idolâtre à de folles maximes, briser ou renier souvent en face des hommes qui s'érigent en protecteurs, ses croyances les plus chères; mentir non seulement à tous, mais ce qui est une lâcheté et presque un crime, mentir à sa conscience; avoir l'air de caresser des chimères absurdes parcequ'elles

plaisent à ceuxq ui tiennent en leurs mains la puissance ; se vautrer dans la boue en face de misérables ou de sots que la fortune et l'intrigue ont favorisés ; devenir sceptique pour n'être pas taxé de ridicule et pour suivre l'impulsion de la mode capricieuse qu' vous fait marcher à pieds sur de religieuses affections quand le cœur est vierge encore et n'a bu que du fiel à la coupe de la vie! Voilà le monde mon ami, et pour se joindre à lui il faut avoir des loisirs à perdre ; l'âme joyeuse et libre ; il faut avoir un nom, de la fortune, car si c'est un ciel pour l'opulence, pour les infortunés qui souffrent, c'est un abîme immense !

— Tout cela est fort beau assurément, dit Baraville avec émotion ; mais le tableau pour être vrai quelque fois est trop sombre ; en attendant, je tiens à te prouver le contraire et tu ne refuseras pas sans doute à venir offrir

tes hommages à la belle duchesse espagnole qui m'a chargé de te conduire chez elle.

Et il lui raconta rapidement ce qui s'était passé.

— C'est reprit Edgar, une nouvelle preuve de ton dévoûment pour moi cher Baraville ; je suis confus de tant de marques d'amitié mais je n'accepte pas.

— Je t'y conduirai de force s'il le faut.

— Rainier, je ne le peux ni le dois.

Et en ce moment Edgar jouait avec ses dernières heures de vie, il faisait sonner l'une sur l'autre ses quatre pièces de cinq francs.

— Sans doute il y aura beaucoup de monde chez ta duchesse, dit Edgar après une pause silencieuse.

— Un monde fou mon cher, comme chez un prince régnant. Nous y rencontrerons ce fat de Bréval qui sera forcé de s'humilier.

Ah! s'écria rudement Edgar, j'accepte!

VII

UNE SOIRÉE DU GRAND MONDE.

Il était dix heures du soir ; deux cents voitures armoriées fracassaient le pavé de la rue du faubourg Saint-Honoré et glissaient avec une telle vitesse qu'on ne pouvait distinguer que les laquais brodés d'argent et d'or

et les hauts chasseurs verts empanachés lorsqu'ils passaient comme des fantômes sous les lueurs blafardes des réverbères. L'humble fiacre se mêlait raremement à ces chars orgueilleux comme s'il eût prévu le dédain dont il serait accablé par cette aristocratie roulante; et les pauvres piétons longeaient silencieusement le trottoir, osant à peine regarder cette multitude de brillantes livrées si hautaines et si insolentes, qui n'ont de respect que pour les hommes dont tout l'esprit souvent consiste à avoir des chevaux de race dans leurs écuries. Mais nos mœurs le veulent ainsi; Si vous êtes moins riche que son maître et si vous le saluez en passant dans son antichambre, un valet vous méprise; en dépit des idées avancées et de l'humanité, un valet doit être traité en valet.— La menace ou l'insolence à la bouche et la cravache à la main — C'est la dure condition que veut cette race.

Cependant, au milieu des calèches magnifiques qui couraient dans le faubourg, un modeste cabriolet de place glissait aussi fièrement que s'il eût porté un grand d'Espagne, mais il n'entra pas dans l'hôtel somptueux ou se précipitaient ses devanciers superbes, il s'arrêta à quelques toises, et deux jeunes gens élégamment vêtus en descendirent et, franchissant le seuil, coudoyèrent sous le pérystile un fashionable qui s'élançait d'une brillante calèche.

— Le diable emporte ces empressés murmura-t-il entre ses dents.

L'un des jeunes gens se retourna vivement en s'écriant d'un ton railleur.

— On a dit une impertinence, je parie que c'est de Bréval.

— Hé ! C'est toi Baraville; et pourquoi t'avises-tu de venir à pied chez la duchesse ; quand il était si facile de m'écrire ; je

serais allé te prendre ou je t'aurais envoyé ma voiture.

— Merci vicomte, je t'en sais le même gré, mais mon ami et moi qui sommes modestes nons trouvons à la voiture de place une certaine allure d'indépendance qui nous met fort à notre aise.

— Fi Baraville, reprit le vicomte avec dédain; les paroles et la chose sont indignes d'un gentilhomme.

Ils gravirent alors le large et lumineux escalier; de Bréval fixa insolemment son binocle sur Edgar et lui dit d'un ton demi-railleur :

— Mais si je ne me trompe, Monsieur est mon vainqueur à propos des principes humanitaires.

— Votre adversaire, Monsieur, répliqua Edgar sèchement.

Bréval se pencha vers Baraville et lui

demanda à voix basse et d'un ton très protecteur, comment ce petit étudiant se trouvait là, où sa place était si peu marquée.

— Mais la duchesse l'a invité, mon cher dit Baraville avec affectation.

Un huissier les annonça. Andalousia parcourait ses salons avec une extrême sollicitude, ayant de charmantes paroles pour tous et de gracieux sourires ; elle passait légère et enchanteresse comme ces fresques d'Herculanum qui semblent n'avoir jamais eu de rivales : le beau vicomte qui voulait accaparer la duchesse et commencer à se venger d'Edgar, s'avança rapidement vers elle avec cette hardiesse que donne la rouerie et l'habitude.

— Vous brillez ce soir comme une étoile aux cieux, Madame ; nulle parure n'est plus digne de vos charmes et je ne sache point

de déesse parmi celles de l'antiquité qui puisse vous être comparée.

— Et je vous en rends grâce vicomte reprit-elle avec moquerie, car la mythologie à propos de nous me semble un peu vieille, j'aime tout ce qui est naturel et rien de plus. Mais voici M. de Baraville, et son ami, permettez-moi vicomte....

— Ha ! reprit Bréval avec une impertinence indigne, et sans livrer le passage à la duchesse, je ne sais pas vraiment par quel ridicule Baraville s'est affublé de ce petit bourgeois, cet homme-là déroge singulièrement.

— Que dites-vous vicomte ? repartit la duchesse avec vivacité croyant presque d'après cette parole jetée si méchamment que le jeune Edgar sortait d'une famille peu honorable et qu'on pourrait le montrer au doigt.

En ce moment l'huissier anuonça le prince de Condé.

Le but du jeune fat était atteint, la duchesse parut oublier Baraville et Edgar pour s'en aller recevoir le noble personnage devant qui tout le monde s'inclinait.

Mais achevons de mettre au jour ce vicomte de Bréval qui représente une classe nombreuse de l'époque afin qu'on ne nous accuse pas d'exagération dans la peinture de ce caractère. Depuis la disparition presque entière des grands débris de la république et de l'empire, les Bourbons de la branche ainée ou plutòt encore les gens inhabiles qui les entouraient, cherchaient à rétablir en France le système étouffant et compressif des âges reculés. Il semblait que, avec la restauration de la monarchie Bourbonnienne toutes les turpitudes de l'esclavage devaient être aussi

restaurées. D'abord on avait commencé par effrayer les esprits, tactique habile des gouvernemens despotiques ; puis, on marcha lentement en arrière, on fit un pas, puis dix, puis cent, et bientôt on franchit les distances à pas de géant.

Une lutte perfide s'en suivit, et il faut avouer que la faction libérale y apporta aussi son tribut de perfidie, car la calomnie la plus atroce était employée dans les deux camps.

Ce fut alors qu'on vit la grande noblesse, les vieilles et vénérables familles s'éloigner de la royauté, se séparer d'elle pour ainsi dire, et former une rude opposition dans leurs salons, au fond des provinces et dans les deux Chambres ; mais la plupart des gentillâtres tous ces fils ou petits-fils de procureurs du temps de Louis XV qui se croyaient aussi nobles que Charles-Quint, prirent fait et cause avec l'entourage royal contre la grande et

vraie noblesse de France, et ce fut le commencement d'une guerre qui devait être si sanglante pour tous et si funeste pour quelques-uns!

Les amis sincères de la monarchie déploraient un pareil état de choses; des hommes éminens que le Roi appelait ses cousins ne parurent plus à la cour; les esprits supérieurs et sages se voyant débordés par l'obscurantisme et par des hommes incapables, se retirèrent du flot, prévoyant une avalanche prochaine. Nous parlons de l'époque ou M. de Martignac abandonna son portefeuille; M. de Martignac avec sa haute capacité, son noble cœur et ses idées progressives pouvait préserver de la catastrophe qui devenait imminente — On lui préféra M. de Polignac. * oh! alors nous en revînmes au

* Si nous nous sommes élevés avec force contre les prétentions de ces hommes qui étaient assurément plus royalistes que

bon vieux temps de Louis XIII. Quiconque n'avait de particule au devant de son nom était *déclaré infâme et devait être jeté hors du camp.* Les La Linodière, La Pinsonnière, La Billardière et tous ces vieux noms de comédie que les procureurs donnaient à leurs fils pour les distinguer entr'eux, tout cela devait occuper les hautes charges militaires, administratives ou du génie civil ; bien entendu qu'ils y aurait des premiers commis comme autrefois qui feraient tout le travail et qui demeureraient parfaitement inconnus ; et puis, il y avait assez de noblesse et l'on n'en créerait plus. Les de La Linodière de ce temps crachaient sur les titres fastueux et encore tout sanglans des illustrations de l'Empire :

le Roi, c'est qu'il voulaient courber de nouveau le front de la nation sous un joug infâme. Puisque le Christ à dit que tous les hommes sont égaux devant Dieu pourquoi cette classe qui faisait parade de sentimens pieux, voulait-elle des esclaves et une glèbe deshonorante.

c'étaient des *parvenus* disaient-ils et on finissait par éloigner le peu qui occupait encore des emplois.

Monsieur le vicomte de Bréval se trouvait tout naturellement rangé dans la catégorie des La Linodière; son aïeul avait fait fortune en tenant l'auberge du *Veau fleuri* aux Porcherons et son grand-père après avoir été commissaire de la gabelle se fit procureur et devint avocat du roi, dans les dernières années du règne de Louis XV : or comme il était riche, il avait, selon l'expression de mauvais ton de l'époque , acheté une *savonnette à vilain* et voilà de quelle noblesse M. le vicomte de Bréval était si fier ! * Si l'on essayait de nous

* A la rigueur, cette charge d'avocat du roi ennoblissait; si l'homme avait du talent c'était justice, car un homme de cœur dans cette position pouvait rendre de grands services au gouvernement et au peuple. C'est de même encore en Italie, un avocat est noble. Mais ce que nous trouvons ignoble dans l'histoire de ce temps, c'est qu'un misérable et le plus souvent un sot devenaient *illustres* parce qu'ils avaient payé pour être nobles comme si la noblesse eût dû s'acheter et se vendre !

taxer d'exagération ou de mauvaise foi nous dirions que ce livre est écrit sans passion aucune, que c'est une histoire de mœurs et que nous avons dessiné des portraits d'après nature. Mais, M de Bréval n'est pas mort, et la cathégorie dans laquelle il figure est encore bien vivace, bien nombreuse, et nos lecteurs n'ont sans doute pas été favorisés du ciel au point de n'avoir jamais rencontré de ces figures nées de la veille, mais antédiluviennes d'esprit et de race, selon leurs dires, qui n'ont jamais su que le premier d'une grande famille était un pauvre diable mais homme de talent ou de cœur, et qui ont oublié les deux cent victoires de la république française et la conquête de l'Europe par M. le marquis de Buonaparte. *

* Louis XVIII dans une lettre sérieuse qu'il écrivit à Bonaparte lui donna ce titre ; peut être faisait il allusion à ce vieux titre de *Marchialis*, (comte des Marches) que les rois des premières

Revenons à notre histoire. Baraville présenta Edgar à la duchesse qui le reçut avec une grâce infinie, mais cependant avec plus de réserve qu'elle ne l'aurait fait si le vicomte n'eût pas laissé tomber devant elle cette parole qui livrait le champ aux suppositions; elle quitta bientôt les deux j unes gens pour faire les honneurs de son bal, ét Baraville ayant là beaucoup de dames de sa connaissance alla converser avec elles laissant Edgar seul au milieu de ce monde illustre qui tourbillonnait dans les vastes salons, resplendissans de dorures, de lumières et tout parfumés de fleurs.

Edgar qui pour la première fois assistait

races donnaient aux braves défenseurs des frontières; certes jusqu'à la malheureuse époque de 1814 jamais titre ne fut mieux porté; car le marquis de Buonaparte garda si bien les frontières de la France que ni le roi, ni ses gentilshommes ne purent y venir fourrager.

à une fête brillante sentait aussi en lui une joie profonde; tout ce qui éblouit les regards a un grand charme pour les poètes; le luxe est le frère de la poésie; et chez la duchesse on avait rassemblé tout ce que les arts ont de plus somptueux. Oh! dans quelle atmosphère de délices ce pauvre jeune homme nageait! comme il se sentait grandir en face de ces merveilles; comme il voulait vivre! et cependant il renfermait toute cette admiration et ces désirs infinis en lui-même car sa figure pâle n'avait rien perdu de cette haute expression de tristesse qui attirait les regards.

Il se sentait mal à l'aise au milieu de ce monde. Lui ne savait pas calomnier avec le sourire sur les lèvres, déchirer ou dire une injure avec une exquise politesse, frapper en riant dans l'ombre et reculer en face; non, c'était un cœur

loyal et vierge encore d'une méchanceté. Il examinait curieusement quelques dandys placés près de lui qui se tenaient courbés derrière les fauteuils des dames moins par respect que par galanterie ; on causa d'une chose infiniment grave comme vous en pourrez juger ; il s'agissait de savoir si l'on étalerait à Longchamp des rubans roses ou des rubans bleus ; delà une conversation singulièrement spirituelle ; souvent les beaux de la mode relevaient un mot, un de ces riens que les femmes savent dire et dont les hommes du monde font souvent la fortune grâce aux variantes, tant le langage des grands salons possède de subtilités.

Cela ennuya Edgar. Il alla dans une salle voisine examiner quelques dessins de maîtres par contenance, suivant avec délices les moindres mouvemens de la duchesse qui courait sans cesse d'un appar-

tement à un autre. Jamais peut-être nul ne l'avait vue aussi séduisante qu'elle l'était à ce bal. Elle avait eu la fantaisie de rappeler son origine étrangère, et ce soir-là elle s'était vêtue avec le costume national de l'Andalousie ; à la robe longue de soie ou de gaze, elle avait substitué une basquine de velours noir à franges d'or et brodée de perles ; et sa *cotilla* de même couleur était tailladée et parsemée de flammes écarlates. L'élégante cotilla rehaussait merveilleusement ses épaules superbes et sa gorge voluptueuse, et sur son cou brillait un collier de camées orné dediamans d'un prix inestimable. Mais qui n'eût été éperdûment épris en voyant l'admirable tête de cette femme ; ses sourcils arqués et noirs se dessinaient avec tant de pureté sur son front mat et poli comme l'ivoire ! ses yeux qui laissaient parfois

échapper des flammes avaient tant d'éclat, et sa bouche avait de si frais sourires ! Eh bien, cette jeune enchanteresse s'étiolait sous les baisers d'un octogénaire.

Une foule immense se coudoyait dans les vastes salons ; puis tout ce flot devint calme en un clin d'œil à cause d'un fameux quatuor exécuté par des dilettanti célèbres, et lorsque les chants harmonieux eurent cessé, la duchesse ouvrit le bal. Alors ce fut de toutes parts des émotions de plaisir et de bonheur sans cesse renaissantes ; là c'était la danse folâtre, animée, image d'une vie rapide et heureuse qui s'écoule ; puis venait la valse lascive, cette licence amoureuse que la société tolère, cette danse immorale et dangereuse qui permet la séduction, car les mains se pressent et peuvent compter les pulsations du cœur, car les regards lisent

jusqu'au fond de l'âme et les haleines se confondent....ailleurs c'étaient de longues causeries protégées par le tumulte, ou des discussions animées sur la malheureuse politique de l'époque; puis venaient les salons où le jeu trônait en souverain, le jeu, cette horrible plaie qui ronge la société moderne, ce serpent qui vous étouffe avec des anneaux d'or.

Tel était l'appât qu'offrait ce bal. — Souvent l'innocence abandonnait sa main à l'infamie, le crime dupait la vieillesse vertueuse; et dans des pièces écartées, un pied furtif glissant sur de mœlleux tapis promettait des joies que la société flétrit et que les lois condamnent.

Plusieurs quadrilles s'étaient formés successivement et notre poète par une fatalité étrange s'était adressé à dix jeunes femmes qui l'avaient refusé; c'était tout naturel,

parceque les danseurs affluaient, et que les femmes dansent de préférence avec les hommes de leur connaissance; mais lui que le malheur aigrissait ne s'attachait qu'aux ombres du tableau, et en voyant sans cesse au bras du vicomte de jeunes femmes belles et rieuses qu'il avait invitées, il croyait que leurs sourires étaient une moquerie cruelle, et leurs refus des marques de dédain: alors, la rage dans le cœur, et se sentant rougir sous l'humiliation, il abandonna le champ de la lutte et passa dans les salons de jeu.

Longtemps il suivit des yeux ces blanches mains de femmes aux doigts enflés de pierreries, ces femmes de l'âge douteux, *un peu sur le retour*, qui savent comprimer leurs désirs et ne dansent pas, craignant que la vieillesse et les rides n'arrivent plus vite encore. On jouait des sommes énormes; longtemps ses regards suivirent les monceaux

d'or que le jeu capricieux jetait sans cesse ou retirait à ses sacrificateurs; mais ce n'était ni l'envie ni la cupidité qui le dominaient, car il abhorrait le jeu à l'égal du monde. Et son avenir, sa fortune, son nom, sa vie peut-être, tout cela était avec lui, tout cela pouvait dépendre du prix d'un bouquet de bal.

Cela le faisait horriblement souffrir: si pauvre que soit un vrai poète il a tous les goûts et toutes les idées d'un grand seigneur: chaque fois que les regards d'un joueur se fixaient sur les siens il lui semblait que c'était un reproche qu'on lui adressait parcequ'il demeurait simple spectateur; et il accusait sa mauvaise fortune, et il regardait cet or qu'on jetait avec une profusion qui tenait du désordre—on le jouait et on le poussait avec la main comme on pousse, du pied dans la rue, une pierre ou de la fange! Et ce jeune homme qui se trouvait mêlé à cette

riche aristocratie était à la veille de mourir de faim.—Le pauvre et illustre Chatterton dut avoir de pareilles agonies!

Puis dans les salons voisins c'étaient toutes les joies de la vie; il y avait vingt fils de ducs ou de comtes dont la fortune militaire ou civile était faite — car alors encore ces fils bienheureux naissaient pairs de France ou colonels; et ils avaient toujours nécessairement une très grande aptitude à remplir dignement ces hautes charges; un fils de pair de France étant homme de génie né, de même que le fils du moderne César était aussi César. L'humanité n'est-elle pas en vérité bien à plaindre! avec ce système, si Homère, Virgile, Dante, Tasse, Shakspeare et Corneille avaient eu des fils des petits-fils et des derniers neveux comme on dit parfois, nous aurions des milliers de chefs-d'œuvre à ajouter à ceux de ces grands immortels; par malheur pour les hommes, le génie n'a

pas de postérité; nul ne recueille son héritage : c'est une abeille qui dévore son miel; une étoile qui disparaît après avoir brillé dans les cieux! Il est vrai aussi qu'il y a bien plus de fils de pairs de France que de Dante et de Corneille.

Ces digressions nous éloignent de notre histoire; mais sans doute Edgar avait de pareilles pensées car s'il eût pu pleurer au milieu de cette foule, il aurait versé de brûlantes larmes en voyant la raillerie à la bouche amère lui jeter son fiel, et en songeant que ces heures de calme de pensée et d'ivresse de sens qu'on lui avait promises récelaient d'affreuses tortures. Oh ! c'est que le monde est cruel pour quiconque arrive au milieu de lui inconnu, isolé! il fait subir de terribles épreuves à celui dont la fortune n'est pas assez considérable ou le nom assez illustre pour éblouir les regards et traîner à sa suite une foule

d'admirateurs salariés. C'est un colosse immense qui pèse de sa main de plomb sur le roseau fragile :— Le monde (et nous demandons pardon aux nobles âmes qui font exception) le monde ressemble à une femme entretenue qui donne ses sourires et semble d'avance promettre ses charmes au plus généreux; la moralité est grande ainsi que vous le voyez:

Edgar était encore silencieux devant une table de jeu quand la duchesse conduite par de Bréval apparut toute rayonnante.

— Voyez donc Madame dit le vicomte en lorgnant Edgar, comme ce pauvre petit étudiant baille à côté de la vieille marquise de Bonivald qui s'obstine à se ruiner ; vraiment j'en veux beaucoup à Baraville de vous avoir fait un pareil cadeau ; d'honneur, cet homme est déplacé ici.

— Vous êtes vraiment injuste, répliqua

la duchesse avec quelque embarras. Ce jeune homme est timide, je l'avoue; mais il est remarquable par son esprit cultivé, son exquise politesse, et au rebours de tant d'autres, il n'emprunte pas à l'habileté du tailleur ses manières distinguées.

— Vous êtes ce soir, duchesse, plus tolérante que Guillaume Penn dit le vicomte piqué. Nul ne vous croirait espagnole et surtout de la grande famille des Avorados.

— Avant toutes choses, Monsieur, je suis maîtresse de maison reprit-elle vivement, je sais ce que je dois à un cavalier que j'invite. Dieu vous garde ! vicomte, ajouta-t-elle avec ironie en le quittant pour aller engager Madame de Bonivald à jouer moins gros jeu.

M. de Bréval marcha droit vers Edgar et l'aborda le sourire dans les yeux et le sarcasme à la bouche.

— Comment Monsieur, déjà vous ne dansez plus ! mais c'est un crime de *lèze-société*; à votre âge, le titre de danseur est le premier auprès des dames, et je suis persuadé que l'on vous réclame dans les salons.

Ceci se passait sous les yeux de la duchesse ; elle examinait curieusement ce colloque sans paraître y donner d'attention; mais elle ne vit pas sans un certain effroi le visage d'Edgar devenir d'une pâleur livide et ses yeux noirs briller d'une manière étrange; Edgar regarda cette noble créature et contraignit sa colère, sachant trop les égards qu'il lui devait. Le vicomte continua ses attaques.

— Le jeu paraît avoir pour vous plus d'attraits que la danse reprit-il, et je le crois sans peine ; car la gravité des gens de lettres est passée en proverbe. Le génie

n'accorde guère ses faveurs qu'aux hommes posés, aux penseurs profonds; et je crois bien que les mille riens qui amusent la société ne sont que frivolités à leurs yeux.

— Il y a en effet, reprit Edgar avec une apparente bonhommie, tant d'impertinence et de fatuité parmi les beaux esprits du monde, que les hommes supérieurs se mettent le plus souvent à l'écart pour ne pas souffrir ou rougir de leurs sottises insolentes.

— Oh ! sans doute repartit le vicomte, en s'efforçant de sourire, les hommes éminens représentent peu dans les salons.

— Oui, oui, Monsieur le vicomte, car ils ne connaissent guère les chevaux de race et parlent peu de chiens et de courses au clocher. Ils s'y prendraient mal pour commander l'équipage d'un Jockey, abandonneraient de guerre lasse un cerf dix cors et ne sauraient pas bâiller conve-

nablement au balcon de l'Opéra; mais en revanche, ils donnent souvent de sublimes leçons aux peuples, ils effrayent les gouvernemens arbitraires, sortent de l'oubli des trésors d'histoire et de science et enseignent aux hommes à devenir dignes de la liberté.

Le vicomte se sentit mal à l'aise, et comme Andalousia continuait de causer avec la vieille marquise, il pensa qu'il aurait du temps de reste et il proposa un écarté à Edgar.

Un frisson violent passa dans ses veines comme une rude secousse; il allait jouer sa vie, sa dernière espérance; la duchesse avait les yeux sur les siens et il lui semblait que cette femme lisait jusqu'au fond de son âme. — Il accepta.

—Que jouons-nous Monsieur dit le vicomte ?

— Je vous laisse le soin de régler la partie, répondit Edgar avec hauteur.

— Voulez-vous jouer cinq francs?

— Soit, monsieur.

Le vicomte commençait à trouver une résistance opiniâtre chez ce jeune homme qu'il avait cru pouvoir accabler sous le poids de son persifflage amer. Edgar n'avait pas avalé le breuvage sans retourner la coupe à son malicieux adversaire, et celui-ci, tout en reculant et en s'éloignant de l'arène, semblait redouter cet homme obscur qu'il méprisait si fort, et on eût dit qu'il prévoyait que des événemens majeurs les mettraient bientôt aux prises. Edgard *passa* quatre fois de suite.

— Je joue vingt francs ! s'écria le vicomte en jetant une pièce d'or sur le tapis.

— Vingt francs soit !

Le vicomte perdit encore.

— Je double, reprit-il.

— Il ne me plaît pas de jouer ainsi, repar-titEdgar.

— Avez-vous donc peur?

— Je n'ai jamais connu la crainte, monsieur !

Il fallut que le vicomte cédât de nouveau : longtemps ils luttèrent avec acharnement et de Bréval souriait dédaigneusement lorsqu'il perdait, tandis qu'Edgar souffrait mille tortures, même quand le hasard le favorisait; à la fin, le poète pour qui ces instans étaient un supplice, s'écria d'une voix sourde et le visage contracté par l'angoisse :

— Pour la dernière fois je joue dix francs.

— Pourquoi pas vingt comme tout à l'heure dit de Bréval vivement.

— Parce qu'il ne me plaît pas de jouer davantage, reprit Edgar sur le même ton. Déjà une haine mutuelle les rendait insolens.

— Ah ! monsieur, voici la duchesse qui se lève, je dois danser avec elle, jouons je vous prie au premier point.

— Je le veux bien, dit Edgar avec une anxiété inouie.

— Le roi! fit de Bréval.

Et comme la duchesse s'en était allée, il courut la rejoindre en fredonnant follement l'air d'une *canzonnetta* de Leicester. Le pauvre jeune homme était demeuré à sa place, immobile et froid comme une statue ; il songeait aux conséquences de cette soirée funeste, il ne voyait plus qu'un vaste abîme sous ses pieds ; un vertige affreux s'empara de son esprit, il eut peur de lui-même, et Andalousia passa deux fois à ses côtés sans qu'il la remarquât. Puis les salons s'éclaircirent peu à peu, et bientôt il ne resta plus que les danseurs intrépides, quelques jeunes femmes avides de plaisirs, et des joueurs : alors Baraville vint chercher son ami et ils se retirèrent,

l'un ivre de joie désirant déjà être au jeudi suivant, et l'autre retraçant continuellement dans sa pensée l'horrible détresse dans laquelle il allait tomber.

VIII

LA DÉTRESSE.

Je connais mon sort, j'en sens l'horreur.
(J.-J.-Rousseau, *La nouvelle Héloïse.*)

Le lendemain, quand la nuit fut venue, et quand les vastes et nombreuses maisons des mille rues de Paris eurent éclairé chacune leurs fenêtres, un jeune homme nanti d'un léger paquet s'arrêta devant une maison de

la rue de la Harpe. Au premier étage on remarquait une lanterne énorme, aux vitres jaunes et sales, d'une transparence douteuse sur laquelle on lisait de tous côtés: COMMISSIONNAIRE AU MONT DE PIÉTÉ.. cet homme après avoir hésité longtemps comme un voleur qui redoute d'être découvert, finit par entrer dans ce lieu, sorte de lupanar moral où, si vous voulez, nous le suivrons, car tout le monde ne connaît pas ces repaires étranges.

D'abord, c'est un long corridor, une espèce *d'antichambre populaire* dont les murs lézardés attestent que là le luxe est inutile; à la hauteur du bras, des noms bariolés, entrelacés, les uns en gros caractères, les autres illisibles, des noms bizarres, des noms Français, Italiens, Allemands, Belges, Anglais, qui révèlent une affluence immense et un triste et honteux trafic; puis deux longs bancs de bois s'allongent parallèlement et au dessus

une large raie noire, hideuse et d'une saleté ignoble — crasse impure de la misère de vingt nations, dont les têtes sont tour à tour venues se poser là !

Ensuite, l'on entre dans une seconde pièce plus vaste, un peu moins horrible, ornée de bureaux grillagés en forme d'équerre, derrière lesquels deux hommes et une femme, gens au teint plombé, aux manières dures et repoussantes, sont sans cesse occupés l'un à écrire, l'autre à recevoir et à numéroter les objets que la débauche ou la misère apportent, et le troisième à payer le montant du bordereau de prêt; oh! nous sommes le peuple civilisé par excellence, *le peuple philosophe* qui cherche tous les moyens pour arrêter les progrès de l'infamie et la souffrance de l'humanité ; nos députés sont pour la plupart d'honorables manufacturiers, hommes de génie; des administrateurs, hommes de génie;

de riches propriétaires, aussi hommes de génie, et ces honorables hommes de génie laissent subsiter plus de Monts-de-Piété qu'ils ne font créer de caisses d'épargnes, et au lieu de retirer à tout jamais de la société un voleur qui a été condamné après récidive, on l'y laisse rentrer dix fois jusqu'à ce qu'il mérite les galères ou qu'il assassine, et au bout de tout celà on vous demande l'abolition de la peine de mort. *

* Ne serait-il donc pas possible de faire des additions au code pénal tout en conciliant les droits sacrés de l'humanité. Chaque jour on condamne à la détention une foule de misérables qui ont paru dix fois sur les bans de la police correctionnelle. Nulle part on ne voit une immoralité si pleine d'impudeur! Eh bien! au lieu d'en encombrer nos prisons ne vaudrait-il pas mieux les envoyer coloniser l'Algérie; ne pourrait-on pas trouver des moyens pour accomplir cette œuvre? Tandis que si vous les envoyez aux bagnes pour quelques années ils en reviennent plus démoralisés que jamais et maitre-és arts en fait de crime; ils ne volent plus que le code à la main, et on ne finit par les prendre que lorsqu'ils ont assassiné une ou plusieurs personnes. Et l'on veut l'abolition de la peine de mort pour de pareils êtres! Je ne la conçois qu'en fait de fautes politiques, parce que l'homme politique sans verser de sang, peut être jugé le même jour comme criminel ou comme triomphateur, mais pour les scélérats

Nous croyons que loin d'assister le peuple dans ses misères, les établissemens du Mont-de-piété sont autant de plaies qui le rongent; c'est le plus souvent l'encouragement au vol et à la fainéantise; le vice est là flagrant, avec son hideux cortége d'impudeur; beaucoup d'ouvriers, parmi les femmes surtout, spéculent sur le temps que durera la somme prêtée pour tel ou tel objet, et elles s'abandonnent à la vie licencieuse avec une sécurité de six mois, plutôt que de travailler lentement, mais toujours, et conserver l'aisance qui rend douce la vie de l'artisan. Nous dirons aussi que malgré les précautions de la police du Mont-de-piété, des *voleurs patentés* qu'on nomme recéleurs, y introduisent une immense quantité d'objets procurés par super-

qui ne vivent que de rapines ou de meurtres, je ne sache rien de mieux que les montagnes de l'Atlas ou la peine du talion.

cherie, et qui ne sont jamais reclamés. Or, ceci n'est assurément point un paralogisme.

Le jeune homme dont nous avons parlé plus haut, arriva dans ce Mont-de-piété tout craintif et tout pâle; il ne s'aperçut pas, tant son émotion était grande, que les commères habituées de la sale officine, le raillaient de son air gauche et de sa mine embarassée; ce jenne homme, on l'a bien deviné sans doute, c'était Edgar qui avait redouté de sortir pendant le jour.

Il étala ce qui lui restait de meilleur. — pièce à pièce. Il ne conserva que sa toilette de bal, car il voulait profiter de ses dernières heures de vie pour se venger du monde qui le forçait à mourir. De tout on lui donna treize francs; cela en valait cent.

— Treize francs! disait-il avec amertume en s'en allant chez le traiteur, voilà de quoi vivre huit grands jours, huit jours d'ago-

nie !... Cependant c'est assez pour attendre la fortune, ajouta-t-il avec dérision. J'irai demain chez le député de ma province, qui m'a promis un emploi d'expéditionnaire, je lui dirai combien j'ai l'amour du travail et cela le fera se hâter peut-être. Car en vérité je n'ai plus guère envie de mourir, et une place d'expéditionnaire à 1200 francs pour l'arrière-petit fils d'un maréchal de France est certes une belle récompense pour le dernier rejeton d'une famille qui s'est sacrifiée pour ses rois !

En songeant à toutes ces choses le pauvre Edgar riait comme un fou.

— Et maintenant, j'entrevois pour moi une vie meilleure; quiconque n'est pas égoïste, ne peut marcher au milieu de ce monde. Eh bien, je deviendrai digne de lui, et quand j'aurai du pain à satiété, quand mon nom sera quelque peu puissant, je re-

jetterai avec mépris ce rôle infâme que la nécessité m'impose, et je reprendrai mon ancien caractère. Oh ! j'ai découvert la source du mal ; il faut plaire à cette foule cruelle et rieuse, lui sourire et déchirer avec elle ; il faut se traîner à terre et saisir les nuance de tous. Voilà le secret du bonheur. C'est l'acheter cher sans doute, mais M. le ministre qui sera mon chef et mon protecteur, a essuyé bien d'autres fois son front tout couvert d'humiliations, pour arriver au titre d'Excellence.

Puis il songeait à la duchesse dont la pensée désormais devait remplir toute sa vie ; il était résolu à tout tenter pour arriver jusqu'à elle ; il la vaincrait par l'artifice, pensait-il, et suivrait une route tortueuse, puisque la voie droite ne servait qu'à le faire repousser ou accabler de mépris.

Il s'arrêta longtemps à ces idées dangereuses, et sous leur influence il écrivit une

lettre au député ; elle était pressante, mais digne et fière ; le député haussa les épaules, sourit de pitié, et comme il était ce jour-là d'un de ces diners ministériels, si célèbres, il mangea des truffes outre-mesure qui le rendirent malade, et ne songea plus à son jeune compatriote.

Edgar mit une carte chez la duchesse qui lui envoya le lendemain une invitation à dîner ; il descendit chez Baraville. Lui aussi, venait de recevoir une même lettre, et pour la première fois depuis leur liaison, Edgar demanda conseil à son ami.

— Je ne te cacherai pas, lui dit-il, mon extrême désir d'aller au dîner de la duchesse, cela flatte mon amour-propre autant que cela me donne de joie ; mais je crains d'y rencontrer M. de Bréval et de n'avoir pas assez d'empire sur mes sens pour me maîtriser s'il continue ses insolentes railleries.

— Eh! tant mieux, s'écria Baraville en riant, viens, viens Edgar, il sera terriblement vexé.

— Mais songe bien que je serais au désespoir s'il survenait une querelle ; ailleurs, cela m'enchanterait, mais là...

— Je suis tranquille sur le compte de Bréval, c'est un hobereau impertinent, mais comme il a infiniment de tact et de souplesse d'esprit, il s'arrêtera juste à temps pour que tu ne puisses éclater. Le cher vicomte est fait d'une étoffe moëlleuse qui ne s'emploie qu'à la cour.

— Soit; fit Edgar, mais si jamais une occasion se présente. je punirai ce fat.

Le vicomte, qui depuis longtemps semblait un commensal de la maison, n'était pas le lendemain chez la duchesse ; cela réjouit Edgar ; mais s'il avait su l'agitation du cœur de cette femme, combien il eût été plus heu-

reux ! Les tracasseries du vicomte semblaient odieuses à Andalousia et son souvenir lui devenait insupportable ; l'esprit de la conversation qu'il possédait au plus haut point et qu'elle avait jusqu'alors admiré, ne lui parut plus qu'un ornement indigne, quand elle eût remarqué combien il le tournait toujours vers le mal. Aussi, quand elle se fut informée près de Baraville de la moralité d'Edgar et qu'elle se rappela les méchantes paroles du vicomte, à propos de ce jeune homme, elle lui fit fermer sa porte pour quelques jours.

La duchesse avait invité peu de monde, quatre ou cinq personnes formaient ce soir-là sa cour : c'était l'ambassadeur d'Espagne, une certaine comtesse de Lanais, aussi belle que malicieuse et spirituelle, et nos deux jeunes gens. Edgar qui ne voyait que des visages sourians et que la beauté d'Andalousia inspirait, se débarrassa de sa propension à

la tristesse, et malgré sa grande jeunesse il tint le haut bout de la conversation. Le vieux diplomate dont l'érudition égalait l'esprit et le savoir vivre, admirait la facilité merveilleuse avec laquelle il s'exprimait, et cette éloquence soudaine, spontanée, dont il faisait preuve quand on lui adressait quelques questions difficiles.

Peu à peu la conversation se scinda ; madame de Lanais qui était constamment demeurée silencieuse, prit à part l'ambassadeur, et ils causèrent longuement : Edgar, ivre de joie, ne détachait pas ses yeux de la duchesse, l'admirant naïvement comme un enfant admire une chose qui lui semble un prodige, et c'était vraiment un enfant pour la candeur; il aimait Andalousia, sans savoir encore ce que l'amour renferme de tendresses subtiles; il l'aimait parcequ'elle était admirablement belle, qu'elle lui faisait fête et

que pour la première fois il voyait des yeux enchanteurs sourire à ses sourires, et n'était-ce pas bien capable d'inspirer une passion brûlante à ce pauvre étudiant infortuné ?

Andalousia écoutait avec délices ce poète dont l'enthousiasme entraînait ; il lui parla de son pays enchanteur avec tant de regrets de ne l'avoir pas vu, de n'être pas assez heureux pour aller visiter Grenade et Cordoue ces merveilles de l'architecture Arabe, que cette femme, qui donnait toujours des regrets à sa splendide province, sentait rouler des larmes sous ses longues paupières et avait envie de dire au poète quand il lui parlait des frais ombrages du Généralife et des montagnes bleues et des profondes vallées de la Sierra Nevada. — Eh bien, calmez votre impatience et banissez vos regrets, poète, je vous y conduirai un jour; je vous guiderai dans mes chères montagnes qui sont bien plus impo-

santes encore que vous ne les voyez dans vos songes et dans votre riche imagination; vous verrez de grands sites sauvages qui recèlent des oasis délicieuses; nous trouverons souvent de fraîches sources où le joli myosotis et le népuphar baignent leurs tiges, et qui sont ombragées par des haies touffues de lauriers roses cet arbuste de guerriers; et puis elle fixait ses grands yeux noirs sur Edgar comme au sortir d'un profond sommeil, et elle lui faisait mille questions sur sa vie aventureuse car, comme cela arrive toujours aux êtres doués d'un pareil ceractère, une sorte d'intimité de fait mais non avouée s'était déjà téablie.

Edgar resta trois jours sans aller chez Andalousia quoi qu'il y pensât sans cesse, mais la haute position de cette femme, si écrasante pour la sienne, imprimait à son esprit une certaine réserve qui le désespérait; il crai-

gnait de lui déplaire ; elle lui avait ouvert sa maison avec tant de grâce qu'il avait préféré la perdre à tout jamais que de lui occasionner un instant de mauvaise humeure ou d'impatience.

Quelques jours s'écoulèrent ; la duchesse dont le caractère avait de l'inclination à la légèreté, se laissa entraîner dans le monde, et deux fois Edgar se présenta en vain chez elle. Andalousia cherchait à s'étourdir et à bannir de son esprit la séduisante image du jeune poète, elle alla faire une promenade à Mantes chez la comtesse de Lanais, mais quoique l'oubli ne soit guère dans la solitude elle revint à Paris avec un assez grand calme de cœur.

IX

LES ÉPIGRAMMES.

Le vicomte de Bréval étant un des familiers de madame de Lanais, eut le loisir de voir beaucoup Andalousia au château de Mantes; il fit sa paix avec elle, et comme il exerçait sur cette femme, à son insçu pour ainsi dire,

une certaine influence, on le vit reparaître dans son salon, plus puissant que jamais. Un soir, la duchesse venait de recevoir une lettre foudroyante de son noble époux quand Edgar arriva chez elle. C'était un de ses *petits jours*, peu de monde s'y trouvait, et le sceptre de la parole était échu au vicomte. L'humeur de la duchesse perçait si fort que tout l'obsédait hormis le bavardage insolent de M. de Bréval. Edgar le remarqua et fut choqué davantage de la politesse froide avec laquelle il fut reçu.

Quand au vicomte, il fut superbe de malice et d'impertinence; rien n'était digne d'arrêter ses regards, de mériter son respect; il frondait tout, il trônait au milieu de cette société peu nombreuse, cherchant parfois à faire naître une lutte perfide afin d'y attirer Edgar pour se venger de l'affront qu'il en avait reçu et pour l'humilier. Mais celui-ci n'était guère facile à désarçonner, il com-

mençait à se familiariser avec le clinquant étourdissant du vicomte, et s'il parlait moins que lui, c'était pour l'écraser sous sa logique éloquente.

Cependant l'autre l'aiguillonna et le blessa à diverses reprises sans qu'il cherchât à se défendre ; l'impertinence était flagrante, mais il y avait au fond tant de finesse et l'apparence d'une si grande politesse, qu'il eût fallu avoir un caractère de manant pour s'emporter comme un lion. Édgar le sentait bien, et il souriait avec amertume en attendant un prétexte pour lui couper la langue. Plusieurs fois, lors des pointes les plus malicieuses du vicomte, il examina furtivement la duchesse et crut la voir sourire. A partir de ce moment il ne l'aima plus, il le crut du moins, et lui supposa un méchant cœur.

— Le fiel et la malice découlent de la bouche de cet homme, pensa-t-il, et je la

vois applaudir du regard à chaque parole qu'il prononce. Les femmes changent-t-elles donc si vite? La semaine dernière elle semblait si bonne et si attentive pour moi. Mais ce fat a sans doute des droits à son admiration; il tient peut-être son esprit en tutelle, et la possède tout entière. Ah! si cela est, ce sont des amours bien indignes!

Bréval voyant Edgar tout triste et tout silencieux jeta sa bile sur les rêveurs afin de blesser le poète tout en prenant des biais et de fort loin; il raconta cette charmante anecdote qu'on trouve dans la vie de Racan et dans les historiettes de Tallemant des Réaux.

— Une après-dînée dit-il, M. de Racan fut extrêmement mouillé. Il arriva chez M. de Bellegarde où il logeait, et entra dans la chambre de la comtesse croyant entrer dans la sienne; il ne vit point

madame de Bellegarde et madame des Loges qui étaient à chaque coin de la cheminée. Comme elles le connaissaient bien elles ne dirent rien pour voir ce que ferait ce maître rêveur. Il se fit débotter et dit à son laquais : « Va nettoyer mes bottes ; je ferai sécher ici mes bas. » Il s'approcha du feu et mit ses larges bas à bottes proprement sur la tête de madame de Bellegarde et de madame des Loges qu'il prenait pour des chenets ; après il se met à se chauffer. Elles se mordaient les lèvres de peur de rire ; enfin elles éclatèrent.

Le vicomte racontait à merveille et cette anecdote réjouit beaucoup la compagnie. Encouragé par ce succès et pour abaisser davantage Edgar il eut recours à son imagination et fit à propos de Racan deux ou trois historiettes peu spirituelles, et mortifiantes pour le

poète. Andalousia comprit bien l'injure, mais complètement absorbée par ses tracasseries d'esprit ou mieux peut-être par pure insouciance, elle ne chercha ni par un regard ni par une parole obligeante à faire oublier à Edgar ces petitesses du vicomte.

Il se chargea lui-même de sa défense.

— L'anecdote de Racan dit-il, me fait souvenir d'une qui en est la contre-partie; elle est peut-être moins gaie, mais il y a au fond une moralité.

La duchesse comprit bien au ton sec et railleur d'Edgar qu'il était cruellement offensé; elle l'encouragea pour le voir aux prises avec le vicomte.

— Vous savez mesdames, reprit-il en souriant, que les rois de France avaient autrefois des fous, des nains et des bouffons à gages. La cour se piqua d'exemple

et bientôt on vit de ces êtres insignifians chez les plus grands seigneurs; M. de Bréval qui sans doute a étudié l'histoire doit savoir cela. Une belle duchesse dont le nom m'échappe, et qui avait trop d'esprit et d'humanité pour exiger à toute heure des bons mots et des sourires d'un malheureux, ne sacrifia pas à la mode, mais elle y suppléa d'ailleurs. Comme elle était riche, on trouvait réunis chez elle les poètes, les artistes célèbres, les plus grands seigneurs et même des hobereaux qui n'étaient pas toujours de très grands seigneurs. Assurément il y avait bon nombre de fous et de bouffons parmi ces messieurs, mais non des bouffons de bas étage, ni des sots; car un homme de qualité avait toujours de l'esprit dans ce temps là, et vraiment ils n'ont pas dégénéré; c'est de même encore. On voyait beaucoup chez

la duchesse un certain gentilhomme de fraîche date qui tranchait du diplomate à la façon de Rabelais, mais qui, malgré ses intrigues, n'avait pu se faire agréer par le roi. Alors, en attendant une ambassade il se fit bouffon. Il avait usurpé le privilège de l'impertinence, il causait sans cesse, blâmait tout, calomniait l'un, médisait de l'autre et brillait le plus souvent aux dépens de tous. Il devait ses plus grands succès aux historiettes d'autrui qu'il glanait en passant et contait comme siennes. Comme il avait toujours le nez au vent, il détestait les rêveurs, et les raillait au besoin; mais il ne négligeait pas de se servir de leurs charmantes rêveries. Un soir, il y avait cercle de beaux esprits chez la duchesse et notre impertinent gentillâtre après avoir largement distribué ses bons mots et ses méchancetés

raconta une vieille histoire que tout le monde connaissait, mais qui blessait fort le jeune Malherbe. Or le poète normand savait le blason du gentilhomme ; son grand père avait long-temps fait métier de vendre du vin en une hôtellerie borgne ; à l'enseigne du Veau fleuri, et Malherbe lui improvisa ce quatrain avec sa rudesse accoutumée:

Votre père mettait sa gloire
A servir du vieux vin aux habitués *du Veau* !
Mais si vin vieux est bon, chétive est vieille histoire,
Ne pourriez-vous nous donner du nouveau ?

Qui demeura sot? ce fut le gentillâtre ; et chaque fois que le bonhomme Malherbe rencontrait Bois-Robert, il lui racontait cette histoire afin d'engager le Bois à donner toujours du neuf au Cardinal-Duc dont il était le poète favori.

Les lèvres minces de M. de Bréval se serrèrent et devinrent livides ; il ne put arti-

culer un mot, il se voyait découvert, car il s'apercevait bien que cette historiette du vieux temps était une parabole d'Edgar pour le mortifier, et cela le froissait horriblement. Madame de Lanais qui connaissait bien *les aïeux* du Vicomte ne put retenir de grands éclats de rire qui defférèrent complètement le beau monsieur, et la duchesse qui en avait ouï parler aussi, mais d'une manière peu affirmative, dit d'une voix moqueuse.

—Voilà de charmantes histoires, messieurs, ce serait vraiment dommage qu'elles n'eussent pas des sœurs.

— Monsieur le vicomte en sait tant et les raconte si bien, repartit Edgar sur le même ton en examinant de Bréval, que je lui cède la palme, en joignant mes prières aux vôtres, madame.

Et, comme cette société lui pesait et qu'il

avait suffisamment rabaissé le vicomte, il se retira.

— Voilà un beau jeune homme d'infiniment d'esprit, dit madame de Lanais; il est timide encore, il craint de parler, mais quand il parle, sa voix mord comme la gueule d'un serpent.

— Ah! vous trouvez, madame, fit le vicomte, qui commençait à revenir de sa stupeur.

— Ma foi dit la duchesse, son histoire est charmante; et pensa-t-elle, si le portrait n'est pas flatté, il a du moins, le mérite d'être fort ressemblant.

Le lendemain, Edgar écrivit de nouveau à son député, et le soir ayant fait toilette, il alla chez madame Durosier; la dame avait peu de monde; le Cassandre n'était pas revenu du café de la Régence; la vieille sœur dormait dans un coin du salon, et quatre ou

cinq personnes faisaient cercle autour d'une table de bouillotte. Parmi elles se trouvait un jeune homme d'une figure singulièrement remarquable; jamais chevelure de fat ne fut plus prétentieusement bouclée, jamais mannequin de tailleur ne porta mieux l'habit guindé il avait de grosses bagues aux doitgs, sa cravate blanche à *nœud gordien* ne faisait pas un pli, son jabot était raide comme une vieille fraise flamande, et ses manières tranchantes et sa fatuité pouvaient marcher de pair avec tous ces agréments. — Bref, c'était un maître clerc de notaire. M. Daunin avait traité de quelques affaires importantes pour cette maison, et son assurance extrême, et son bavardage de palais en avait imposé à M. Durosier, qui, en matière de chicane ne jurait que par lui.

M. Daunin malgré son *éducation forte* était un vrai cuistre; au-delà de ses actes judi-

ciaires il ne savait plus rien. Rogron et Sirey étaient pour lui l'Alpha et l'Oméga de sa poétique. Il méprisait tout ce qui n'était pas cela, comme un original fameux de notre connaissance, assez versé, dit-on, dans le *dialecte* des Mantchoux, savant orientaliste, profond Talmudiste, numismate, antiquaire, bibliomane et monomane, qui aura *une grande célébrité un siècle après sa mort*, à cause d'une histoire des pyramides d'Égypte, et qui ne sait plus rien à dater d'Alexandre-le-Grand. Voire! il méprise le reste, trouvant cela trop peu de chose pour occuper sa vaste intelligence.

Avec sa quintessence de savoir judiciaire, M Daunin avait le geste emphatique, la parole haute, le ton impérieux. Habitué depuis longtemps à commander à deux ou trois polissons qu'il traitait comme des nègres, et à cinq clercs qui le cajolaient pour mener une vie

joyeuse et fainéante, il planait sans cesse dans une sphère passive et humiliée, dont il était le tyran. Ajoutons à cela, qu'il suivait servilement, tantôt, ou la mode élégante, ou la mode bizarre, ou la mode ridicule : c'était un niais déguisé en homme du monde. Puis il affichait le septicisme à propos de l'amitié ; avec les hommes de sa connaissance, il reniait tout haut la vertu des femmes ; près d'elles, ses outrages étaient pour la religion et les prêtres ; bref, il professait l'athéïsme, il s'en vantait hautement, il le disait en souriant, comme un homme grossier dit une sale injure à une malheureuse courtisane, et, dans les maisons qu'il fréquentait, nul ne s'était encore hazardé à rompre une lance avec ce redoutable joûteur.

Quand Edgar entra dans le salon, le clerc de notaire venait d'être décavé, il quitta

la table et fixa sur lui son binocle avec une gaucherie moqueuse qui ne fut que trop remarquée ; la jolie madame Durosier accueillit Edgar cérémonieusement et le plus froidement qu'elle put, afin de le convaincre que la guerre n'était pas finie entr'eux.

La causerie fit cesser le jeu. M. Durosier rentra tout rayonnant par suite d'une partie fameuse gagnée au café de la Régence et d'une discussion non moins fameuse sur la politique du jour. Les Jeunes-France d'alors, les *libéraux* capables de passer douze heures sur un jeu d'échecs, avaient dû largement trancher du Machiavel ou du Ximenès, et le bonhomme était encore sous le charme d'un stupide enthousiasme. Les quelques paroles qu'il dit à propos de cette politique de café, inspirèrent le clerc de notaire, et ce salon si peu éclectique, devint en un instant, une succursale en miniature de ces

cohues où tout se dit, dont les chambres nous donnent si souvent le spectacle.

Le maître clerc ne sachant en face de qui il se trouvait et croyant sans doute avoir son auditoire accoutumé, divagua sottement et chaleureusement sur les nouvelles sectes religieuses qui reparaissaient, sur les prêtres et les nobles, et finit comme toujours, par ses moutons de Panurge, par sa profession de foi en faveur de l'athéïsme.

Madame Durosier continua la discussion, mais avec une grande justesse d'esprit et d'âcreté; seulement elle faisait parfois du paradoxe quand elle savait contrarier Edgar, et lorsqu'il répondait par un geste improbateur à ce qu'elle avançait, elle souriait avec une malice de fée.

— N'est-ce pas honteux, disait-elle, de rencontrer à chaque pas dans les rues ces vilaines figures de Jésuites qui ne rêvent que d'op-

pression et d'obscurantisme ; si l'on n'y met bon ordre, ils auront bientôt entre leurs mains toute la jeunesse de France et Dieu sait vraiment quels soldats ils en feront. Et à propos des prêtres que je vous ai entendu défendre, Monsieur Edgar, croyez-vous qu'ils remplissent dignement leur saint ministère? je veux vous en faire juge. Le doyen de ma paroisse est un malheureux qu'on a fait prêtre par charité; à peine est-il arrivé au pouvoir que, méprisant ceux qui lui ont fait l'aumône, et foulant aux pieds toutes considérations sociales, il s'est mis en opposition ouverte avec l'autorité municipale, et les citoyens les plus probes et les plus considérés; il a bien mis en action ce distique mordant du poète : *non pas le trône sur l'autel, mais l'autel sur le trône;* lui ministre de ce Christ sublime qui prêchait la douceur et l'humilité, on l'a vu déployer un caractère de

fer, une bouffissure d'enrichi, un orgueil de cardinal et une intolérance d'inquisiteur! Croyez-vous que ce soit là le devoir d'un noble prêtre? croyez-vous que cela ramène dans le sein de l'église les âmes égarées? Ce n'est pas tout. Il interdit les plaisirs les plus chastes et les plus légitimes. Nos filles ne peuvent ni danser ni aller au bal. Est-ce qu'ils doivent s'imiscer ainsi dans les familles ces saints hommes de paix? Est-ce qu'une mère qui a pour trésor l'honneur et la réputation de sa fille n'est pas plus apte à juger de ce qui est bien ou de ce qui est mal pour elle qu'un hypocrite qui le plus souvent débauche ses servantes ou ses nièces? Ne voyons-nous pas chaque jour les hauts faits de ces moralistes rigides dans les colonnes consacrées aux cours d'assises! Allez messieurs, une mère risque plus que le prêtre quand il s'agit de sa fille, et je ne vois pas pourquoi quand elle

conduit elle-même son enfant au bal, un ministre de Dieu viendra effrayer sa jeune tête par des menaces de supplices horribles

— Je reconnais une grande justesse dans la plupart de vos paroles madame, reprit Edgar, pourtant je crois aussi que les mauvais prêtres sont l'exception ; j'en ai vu cent dans un dénûment absolu tant ils étaient secourables ; et d'un autre côté, je les crois fort utiles pour inculquer à la jeunesse des idées de loyauté et de moralité.

Madame Durosier pencha pour l'abaissement de la théocratie, disant que les mères connaissaient bien mieux le cœur, et M. Daunin devint d'un ridicule si effronté que Edgar tout en déplorant le rôle de *redresseur de torts* qu'il était obligé de remplir souvent depuis quelque temps ne put résister a un brusque mouvement de colère.

— Vous parlez d'Athéïsme, s'écria-t-il,

vous en parlez avec la légèreté d'un enfant qui bégaie, vous reniez ce Dieu qui vous jeta un jour à la lumière comme on souffle dans les airs un grain de sable! Dieu que vous invoquez à votre insu chaque jour d'hiver quand vos sens glacés vous font implorer un rayon de soleil; chaque fois que l'insomnie vous assiége ou qu'une infortune vous frappe! Non, ceci n'est qu'une bravade vocale que votre cœur renie.

— Et pourquoi donc monsieur, reprit madame Durosier, chacun n'a-t-il pas une volonté, une foi politique et des croyances religieuses?

— Sans doute, ajouta le clerc tout déconcerté.

— Non madame, tous les hommes ne sont pas capables d'avoir une volonté, reprit Edgar; il y a des brutes chez qui la pensée est inconnue, et qui ne vivent que par l'impulsion

d'autrui. Cependant, je veux bien madame admettre en entier votre système; Mais je nie l'atéïsme! je suis partisan de la philosophie éclectique, mais je nie les assertions de certains philosophes du dernier siècle au sujet des révolutions des planètes et du mouvement de la terre. Si Dieu a bien voulu soulever un pan du mystérieux voile qui le couvre, et permettre aux hommes de lire dans l'avenir des astres, est-ce une raison pour faire dériver toutes ces grandes choses des révolutions du globe et des planètes? Et quand nous admettrions cela encore, n'y a-t-il pas au dessus une puissance occulte d'une force immense qui sert pour ainsi dire d'axe à ces étonnantes merveilles? Un savant astronome prédira une éclipse, mais il ne prédira pas d'avance une moisson abondante. La science a permis à l'homme de prendre un haut essor, mais après cette science

exacte viennent les sphères des supositions, puis l'impuissance. — Alors l'homme s'arrête et Dieu commence! Pourquoi cette diversité d'intelligence? pourquoi ces beaux génies si rares au milieu de la foule, ces brillantes étoiles dont les feux éblouissent! Chaque créature humaine n'a-t-elle pas été formée de la même semence? Pourquoi notre corps agit-il au gré de notre pensée? n'est-elle pas venue du ciel cette voix intérieure, cette âme qui nous guide toujours, ce bon ange, cette sauve-garde qui nous arrête à l'instant du mal, au bord des abîmes. Que peut donc la science en face de pareils mystères! allez, depuis le souffle qui passe le soir harmonieusement sous les aulnes des rivières ou sur les eaux planes du lac, depuis le rayon de soleil qui nous vivifie jusqu'au brin d'herbe et jusq'à la fleur la plus splendide ; tout cela est l'œuvre du grand être qui nous a animés!

C'était la première fois qu'on entendait de semblables paroles dans cet humble salon et chacun demeurait immobile et silencieux; Madame Durosier commençait à reconnaître une supériorité grande en cet écolier obscur; le bel esprit du notariat avait perdu sa faconde ridicule, et le vieux Cassandre avouait qu'il entendait fort rarement d'aussi *beaux plaidoyers* à la régence.

— Une autre fois Monsieur, ajouta sévèrement Edgar en s'adressant au clerc de notaire, je vous engage à réfléchir avant d'émettre d'aussi dangereuses opinions en présence de personnes qui ne doivent pas les entendre. Selon vos dires, l'amour, que Dieu créa pour récompenser ses plus nobles créatures ne serait qu'un lien impudique qui n'aurait d'autres charmes que ceux inspirés par des brutalités dégradantes?

M. Daunin ne répondit pas, et se tournant

vers Madame Durosier, il lui dit en souriant le sot refrain de sa chanson favorite.

> Plus de cagots, je snis un franc athée.
> C'est le moyen de vivre bien heureux.

Edgar haussa les épaules avec mépris et il surprit mademoiselle Hébé qui le regardait avec un enthousiasme indéfinissable ; une rougeur subite vint colorer ses joues pâles et elle parut toute confuse; — seule peut-être, cette jeune fille avait pleinement compris le poète religieux.

X

COMME L'AMOUR VIENT AUX FEMMES.

En réfléchissant au rôle qu'il avait été forcé de jouer à la dernière réunion de la duchesse, Edgar crut que, après une semblable prouesse, il ne devait plus reparaître chez elle ; il avait humilié le fat qu'il croyait

son amant, et bien que ce fût une joie pleine d'amertume pour lui, il s'imposa le sacrifice pénible de ne plus voir Andalousia vers la quelle il se sentait entraîné par un charme irrésistible.

Un jour que Baraville voulait l'y conduire, il refusa, prétextant un travail long et difficile; et le lendemain il fit mettre une carte chez elle. — Si l'on trouve ma pauvreté ridicule pensa-t-il, je ne veux pas qu'on puisse m'accuser d'impolitesse.

La maison de madame Durosier était si peu cérémonieuse, qu'il y alla beaucoup pour se consoler de la privation du salon aristocratique de la duchesse. La dame devenait moins rigoureuse, et la jolie Hébé n'avait plus de sourires que pour lui; quand on a dix-neuf ans et que le cœur est vierge, on flotte à travers bien des indécisions; dans le désir extrême qu'on a d'aimer, on chéri-

rait plutôt trois femmes que pas une, et c'était la position d'Edgar qui aimait la duchesse, et qui déjà ressentait une mystérieuse tendresse pour mademoiselle Durosier.

Cette jeune fille l'avait entraîné par ses regards. Nous avons dit son caractère; élevée loin du monde, sous les yeux d'une mère coquette et jolie, mais rigide, elle ne savait de l'amour et de la défiance que les noms, et accoutumée à dominer tout ce qui l'entourait, l'amour vint sans que la défiance s'alarmât.

Et comment n'aurait-t-elle pas aimé ce jeune homme, si supérieur à tous ceux dont jusqu'alors elle avait été entourée; il lui était apparu comme ceint d'une auréole de lumière; chacun admirait ses talens, et sa beauté physique avait achevé de l'entraîner. Oh! comme elle se passionna vite la pauvre enfant! comme elle fit de beaux rêves de

bonheur! que de projets insensés! que de brillantes espérances! C'était encore comme la jeune pensionnaire songeant au beau cavalier du parloir qui lui avait souri, et qu'elle aimerait toute sa vie; elle se voyait déjà sa femme; elle serait sa seconde âme, et leurs amours ne s'évanouiraient pas. Elle réalisait toute ces choses dans sa tête, la folle et aimante Hébé, sans savoir s'il partagerait cette passion, lui, le beau poète, sans savoir que cet homme était né avec une destinée fatale, et que la mort planait sans cesse au dessus de sa tête. Mais l'amour ne raisonne pas, et toujours il se laisse entraîner par l'enthousiasme. Or la jeune fille aimait, et, dans son cœur de seize ans aussi vierge d'émotions que son corps l'était de désirs, elle croyait que la réalité n'allait pas au delà de sa candide imagination.

Edgar s'aperçut de l'empire qu'il exer-

çait sur cette enfant, et son ivresse fut grande d'être aimé ainsi par une si gracieuse personne; mais quand il songea aux suites amères que cette passion pourrait avoir, quand il se rappela qu'elle était fiancée à Baraville, cet homme au cœur si noble, qui l'avait conduit aux pieds de cette jeune fille, il sentit une affreuse désolation dans son âme, et maudit sa destinée.

— Je dois cesser de la voir, pensa-t-il ; et d'ailleurs ou me menerait cet amour qui est un crime? Déjà ma vie ne m'appartient plus, à quoi bon dépenser si mal les jours qui me restent. Mais désormais je saurai si bien jouer l'indifférence auprès d'Hébé, je cacherai mon visage sous une froideur si désespérante qu'elle m'oubliera vite pour ne songer qu'à ce pauvre Rainier.

Tandis qu'il s'arrêtait à cette noble résolution, et que, renfermé dans sa pauvre

mansarde, il élaborait de long travaux d'histoire, Andalousia dévorait ses ennuis dans une solitude absolue; elle était accablée de tristesse, elle avait mille caprices et changeait de goûts et d'idées d'heure en heure, comme la feuille de laurier change de reflets, quand le vent l'agite aux rayons du soleil: l'arrivée prochaine de son vieil époux venait ajouter encore à ses peines, et à chaque instant elle sentait son cœur se gonfler de soupirs et ses sens brûler d'une ardeur inconnue.

C'est en vain que je veux lutter contre mes devoirs, disait-elle dans ses insommies, c'est en vain que j'ai voulu le fuir afin d'éviter ses regards; j'ai fait l'orgueilleuse, et bien souvent l'orgueil ressemble au javelot qui revient, en bondissant, frapper la main qui l'avait lancé. J'ai été blessée avec mes armes. Ah! que ne suis-je encore au fond de

mes belles Espagnes, heureuse au milieu de ces jeunes filles qui toutes étaient mes sœurs, que ne suis-je dans ma fière Grenade la reine des merveilles, la ville des beaux cavaliers, des sérénades et de l'amour! Ah! je le sens, pour me guérir, il me faudrait les frais ombrages de Médina-Sidonia, les montagnes d'Andujar, et les délicieuses promenades de Cadix.... Mon Dieu! pourquoi m'avoir laissé faire mon idole de cet enfant, car je l'aime!... — Et lui? Oh! n'ai-je pas lu tout ce qu'il y avait d'innépuisable tendresse dans ses yeux! Avec quelle douceur il abaissait sur moi ses longues paupières! et j'ai repoussé ses muettes et éloquentes caresses, et j'ai laissé insulter cette jeune âme si fière et si noble! Mais aujourd'hui comme je porte tout le poids de sa vengeance! et pourtant, ce cœur vierge de tout amour je le lui aurais donné, je me serais courbée

à ses moindres caprices, j'aurais voulu faire entrer mon âme dans la sienne. Mais je pé-che, Sainte-Vierge! et je ne me sens pas le courage d'avoir recours à la religion de mes pères.

Au bout de quelques jours, quand cette espagnole supertitieuse et passionnée se fut bien convaincue de la fâcherie d'Edgar elle prit un parti extrême; tout lui pesait; elle ferma sa porte aux visiteurs; le beau vicomte et la comtesse de Lanais sa *chère amie* furent seuls exceptés, encore, ces amis l'obsédaient-ils parfois, car pour des peines qui doivent rester secrètes, un complet isolement vaut mieux qu'un entourage d'âmes officieuses qui cherchent à connaître vos douleurs pour les rendre souvent plus cuisantes. Andalousia connaissait déjà toutes ces nuances de l'existence humaine, mais il lui était bien difficile de rompre avec ma-

dame de Lanais, dont elle n'avait pas à se plaindre et moins encore, avec M. de Bréval qui lui faisait la cour diplomatiquement.

Quelquefois, cette pauvre femme désespérée par l'ennui, écoutait les froides paroles d'amour du vicomte en songeant à Edgar, et pour les beaux fleurons de sa couronne ducale, elle eût voulu faire naître en son cœur tous les tourmens de la jalousie; mais il était loin! il ne voyait pas cet abandon qui comblait de joie l'amoureux diplomate, et ces espérances qu'elle faisait naître avec tant d'insouciance devaient avoir d'épouvantables suites dans l'avenir.

Depuis quelques instans, le pâle soleil de décembre avait disparu sous un horizon de nuages blafards et ternes. Le crépuscule s'était enfui si vîte, qu'on n'apercevait

plus aucune transparence, aucun rayon lumineux indiquant que le jour avait éclairé la grande cité. Le froid était excessif; la Seine charriait d'énormes glaçons. — parcelles de fleuves qui venaient se briser aux angles des arches, et qui, semblables à d'épais bataillons, qu'une tactique savante disperse et rallie s'amoncelaient plus forts pour aller de nouveau se briser plus loin.

Le thermomètre de l'ingénieur Chevalier marquait quatorze degrés au-dessous de zéro, et les bons Parisiens ordinairement si curieux et si empressés autour du gril-lage indicateur, jetaient un coup d'œil rapide et s'éloignaient transis, violacés, murmurant une plainte et implorant le soleil de Naples ou de l'Espagne qui leur ferait vite crier merci, et demander de la neige, s'il leur fallait supporter les chaleurs du

mois de juillet. Mais le Parisien est un animal assez difficile à satisfaire.

Les quais étaient déserts, les rues presque sombres. On fermait les boutiques avant l'heure accoutumée, les voitures publiques ne roulaient plus, et chacun restait chez soi. Or, madame Durosier avait choisi cette malencontreuse soirée pour donner un bal.

Edgar brisé par des tortures physiques et morales, travaillait sans songer nullement à faire ses apprêts pour ce bal, lorsque Baraville entra chez lui.

— A quoi penses-tu donc mon bon ami ? Comment, il est dix heures, et tu n'es pas encore habillé.

— Madame Durosier à ta prière m'excusera, mais je suis un peu malade, et le froid est si âpre que je préfère me mettre au lit.

— Ah ! la plaisante chose fit l'insouciant Rainier.

— Puis, je rencontrerai encore ce fat, ce Bréval d'un autre genre, le bélître de clerc de notaire qui professe l'athéïsme afin qu'on le remarque ; et tu sais que je hais d'entendre des blasphèmes.

— Bah ! tu le laisseras dire et ton silence le fera taire, d'ailleurs il ne s'agit pas de ce sot, et Dieu merci ! nous aurons assez d'autres distractions. Tu verras comme Hébé sera enchanteresse en toilette de bal ; il est impossible de rien voir de plus aérien ; je n'ai jamais admiré d'aussi blanches épaules ; c'est une fée, mon cher, et nous nous aimons comme deux anges. Ah ! çà ne t'avise pas d'en devenir amoureux.

— Quelle folle idée ! s'écria Edgar déchiré par une émotion terrible.

— Du reste je te le permets jusqu'à ce

que je sois marié reprit Baraville en riant, mais ne viens pas essayer de troubler notre lune de miel car nous nous éloignerions de toi à tout jamais....Mais que fais-tu donc rêveur, tu ne m'écoutes pas ? allons, hâte-toi, voici dix heures et demie.

Chaque parole de ce bon et franc Rainier était comme un coup de stylet pour Edgar.

— J'ai eu une idée mon cher continua Rainier sur le même ton; comme tu es d'un diable de caractère triste et que la solitude te ronge, tu viendras demeurer avec nous; la vue continuelle de deux jeunes mariés qui s'aiment fera fuir ta tristesse, tu comprendras tout ce qu'il y a de bonheur dans l'union de deux âmes.....

— Allons, puisque tu m'as fait endosser la livrée du plaisir dit Edgar en l'interrompant brusquement, partons !

— Quelles épreuves n'ai-je pas à subir pensait-il; me trouver en rivalité avec le seul homme qui m'ait vraiment témoigné de l'amitié; être forcé de lui ravir cette folle enfant qui aurait de l'aversion pour lui s'il n'avait un si bon et si noble cœur; cependant si elle ne le hait point elle reste froide auprès de lui, et c'est moi qui suis venu briser l'harmonie de ces deux existences ! Ah ! mon Dieu, envoie une étincelle de raison à cette jeune fille afin qu'elle puisse vivre d'une vie toute calme; car il n'y a que misère et profond désespoir pour les êtres comme moi qui n'ont en partage que d'épouvantables passions ! pauvre Baraville ! toi qui m'as accueilli en frère et consolé dans ma détresse j'irais détruire tes chères espérances, te voler ton bien; ah ! ce serait le comble de l'ignominie ! Il vaut mieux ne pas

la revoir car l'enivrement que me causerait la vue de ses charmes pourrait me rendre faible..... Mais après tout, qu'importe, puisque l'heure fatale ne doit pas succéder au soleil de demain !

— Tu as plutôt l'air d'aller à un service funèbre qn'à une soirée dansante dit tout à coup Baraville ennuyé du long silence de son ami.

— Tu ne veux pas croire que je suis malade, et que le froid excessif me tue.

— Vas, prends courage, nous sommes bientôt arrivés. Et l'amoureux Rainier pour abréger le trajet recommença l'histoire de son bonheur et brisa tellement le cœur d'Edgar que, succombant sous le mal, il tomba évanoui à la porte du salon de madame Durosier....

Quand la vie revint animer les traits d'Edgar, quand ses yeux se r'ouvrirent à la lumière il se trouvait couché tout vêtu sur un large divan dans une chambre blanche comme la cellule d'une ursuline. Deux femmes veillaient à son chevet, attentives autant peut-être qu'une tendre mère l'est près du berceau de son enfant malade ; l'une d'elles était jeune, elle avait de grands yeux bleus humides de larmes, des cheveux ondés, la peau veloutée comme une pêche ; l'autre était plus petite, beaucoup plus âgée quoiqu'elle fût aussi très jolie ; elle avait l'embompoint d'une femme de trente ans et ses yeux noirs et brillans exprimaient l'inquiétude. — C'était madame Durosier et sa fille :

Edgar, brisé par tant de secousses violentes, s'imagina être la proie d'un songe en-

chanteur, et plus calme il referma les yeux. On entendit alors un grand bruit dans le salon ; c'étaient des voix éclatantes qui résonnaient à l'oreille comme une dispute violente ; le tumulte allait croissant, et madame Durosier sortit de la chambre en disant à sa fille :

— Je ne sais ce que tout ce tapage signifie ; M. Daunin aura sans doute avancé quelque absurdité nouvelle, il faut que j'y aille... Mon Dieu ! M. de Baraville ne revient pas ; il n'aura point trouvé le docteur ; et ce jeune homme qui souffre toujours ! fais-lui respirer de nouveau des sels, et dès que l'évanouissement cessera, viens me chercher mon enfant.

Quand Hébé se vit seule avec cet homme qu'elle aimait tant, elle eut de violens vertiges et d'incompréhensibles émotions ; c'était la première fois que sans rougir elle fixait

sur lui ses yeux, qu'elle abaissait ses longues et blanches paupières sur cette tête pâle et inspirée ; son sein se soulevait avec violence, elle respirait à peine, elle était toute palpitante, une sueur glacée inondait son front, et ses jambes chancelaient ; son bonheur était grand, et ce bonheur, dû au hasard, cette solitude accordée à son amour, qu'elle avait tant de fois rêvée, qu'elle avait invoquée à l'heure de ses prières dans son lit de vierge, tout cela lui faisait peur. — On ne comprend bien souvent l'imminence d'un péril, qu'à l'heure où il apparaît dans toute sa plénitude. Mais bientôt, secouant cette stupeur inquiète, elle se pencha davantage sur le divan, et prit dans ses mains une des mains du jeune homme ; le pouls battait avec une force irrégulière. Alors, s'étonnant de cette immobilité continue, elle approcha sa belle et gracieuse tête de la sienne, si près, que les

boucles ondoyantes de ses cheveux cendrés frémissaient sur le large front d'Edgar. — Si près, que les deux visages semblaient l'un sur l'autre attachés. — Que l'haleine de l'un était aspirée par l'autre avec délices! Ah! qui ne voudrait avoir de pareils instans dans son existence!

L'imprudente Hébé s'abandonnait à une ivresse infinie en face de ce corps chez qui la vie semblait près de s'éteindre; elle venait d'acquérir là, dans l'ombre et le silence, la hardiesse d'une femme audacieuse, et désormais rien ne pourrait la faire regarder en arrière.

Alors Edgar s'agita. Ces mains tremblantes qui carressaient les siennes, le contact brûlant de cette figure veloutée qui effleurait sa figure, lui firent enfin comprendre que ce n'était pas un rêve: et, r'ouvrant ses yeux à

demi-éteints, il s'écria d'une voix faible, mais pleine de tendresse :

— Ah ! c'est vous mademoiselle.

— Oui, oui, c'est moi, répartit la jeune fille, c'est moi qui depuis un quart d'heure veille corps et âme à vos côtés, c'est moi qui souffre de vous savoir souffrir.

— Mais je ne souffre pas, repartit Edgar en essayant de retirer ses mains.

Il y eut un long et éloquent silence pendant lequel, Hébé, encouragée par cette circonstance extraordinaire, et par la joie aveugle qui l'animait, calcula toutes les chances possibles en sa faveur, et s'abandonnant à son caractère fougueux, elle se laissa vaincre par une passion effrénée.

— Pourquoi me repoussez-vous, lui dit-elle avec le ton soumis d'une esclave ; une de vos larmes vient de tomber sur mes mains que vous rejetez. Allez, quand la main offre

un bienfait, fût-ce celle d'un ennemi, on doit accepter, ; les bienfaits sont trop rares dans cette rude et sèche époque pour qu'on les méprise ; c'est comme un pauvre rayon de soleil qui vient nous faire sourire au milieu d'une sombre et froide journée d'hiver.

— Vous êtes une bonne et adorable femme, répartit Edgar en l'interrompant ; dans d'autres circonstances je bénirais le ciel de vous avoir jetée sur la voie douloureuse dans laquelle je marche, mais mon existence est une trop misérable chose,.. Ah ! je me sens tout à fait bien, si vous vouliez, mademoiselle, nous pourrions rentrer au salon en attendant que Rainier me reconduise chez moi.

—J'aime mieux rester ici, répliqua la jeune fille avec vivacité ; l'air d'un salon m'étouffe ; et puis il y a des gens qui m'attristent — et, vous êtes encore très pâle, vous souffrez.

— Oui, lui dit-il d'une voix émue en faisant un violent effort et en lui pressant la main avec tendresse, oui mademoiselle, je souffre; et quoique vous me connaissiez à peine vous savez la cause de mes souffrances; à quoi bon le cacher? vous savez que je vous aime, mes yeux vous l'ont dit cent fois si ma bouche est demeurée muette; en vain, ai-je essayé à refouler cet amour jusqu'au fond de mon âme, en vain ai-je voulu voulu vous fuir, je n'ai pu maîtriser ce secret malheureux.

—Ah! s'écria-t-elle ivre de joie et respirant à peine, ah! ne parlez point ainsi! pourquoi blâmer vos sentimens, ne sommes-nous pas tous deux libres,

— Hélas! vous me le demandez, Hébé? Mais cet amour est une torture inouïe! il me ronge et me brise: songez que vous êtes fiancée à mon ami, que bientôt vous serez sa femme, que je vais vous perdre...

— Je ne l'aime pas ! s'écria-t-elle avec véhémence ; je ne l'épouserai jamais Edgar; puisque vous m'avez dit que vous m'aimiez, que vous avez songé à bénir le ciel de m'avoir rencontrée sur votre route, eh bien, bénissez-le et je vous aimerai aussi avec toute la tendresse de mon âme. Si vous saviez monsieur tout ce que je ressens parfois en songeant à la vie que je me crée dans l'avenir. Comme mon esprit déborde de pensées intraduisibles pour moi, pauvre et ignorante jeune fille élevée dans un couvent et par des parens bons et faibles qui ne voient que quelques vieux amis sans éducation et remplis de préjugés. Ah! depuis quelque temps j'ai vécu d'une existence qui m'était inconnue ; il me semblait souvent, tant j'étais heureuse de mes pensées dans mes longues rêveries, que j'avais le sort des anges du ciel ; tout était bonheur pour moi ; nulle

peine ne venait m'assaillir; c'était la vie dans toute sa beauté.....Puis je répandais autour de moi ces joies merveilleuses, je les partageais avec une âme souffrante que j'adorais; et pour cette âme la source de ma tendresse était inépuisable. Et n'avais-je pas raison de réchauffer sur mon sein cette pauvre âme mourante, de l'enivrer de mes caresses, de lui faire oublier ses angoisses, de lui montrer la sérénité dans l'avenir; car Dieu a créé la femme pour faire goûter aux hommes la parcelle de bonheur permise sur la terre, en attendant l'autre part destinée aux justes et qu'il garde avec lui au ciel!

— Assez, assez! s'écria Edgar, subjugé par cette éloquence si pleine de passion et de naïveté: vous me faites du mal Hébé.

— Pourquoi me tairais-je, reprit-elle, tout inspirée; je n'ai pas de choses vulgaires à vous dire, et comment les dirais-

je à d'autres si vous refusiez de les entendre. Depuis quelques semaines cette vie que je vous ai peinte, si enivrante et si heureuse, et bien, elle s'est quelquefois évanouie, et je me suis surprise pleurant après une rêverie douloureuse. L'enfance s'en est allée avec la vitesse d'un sifflement, et je suis devenue femme après une nuit d'insommie. Hélas! depuis ce temps, si les songes sont toujours beaux comme autre fois, la réalité est triste et sombre. La vie d'une femme isolée doit être pleine d'ennuis profonds; elle souffre de cet isolement, tandis qu'une jeune fille qui n'a rêvé encore que de fleurs, de parures ou de futilités y trouve souvent des charmes. Et moi, moi j'ai perdu mon bonheur, Edgar. Je n'ai plus de sourires!...

— Rainier vous rendra le calme et réalisera cette existence que vous avez rêvée.

— Ah! reprit-elle avec amertume, je ne veux pas, pour votre honneur, croire que ces paroles ne soient sincères, mais penser que Rainier puisse réaliser l'existence de mes rêves! Ah! son apathie me désespère; l'amant mystérieux que j'entrevoyais était beau; sa voix harmonieuse me disait de douces paroles, nous avions les mêmes désirs, et l'on eût dit, à nous voir ainsi unis, que la même part de jours avait été faite pour tous deux. Croyez-vous qu'un lien pareil n'est pas l'œuvre du créateur; nos pensées ne nous sont-elles pas inspirées par lui. Ah! Edgar, que ne me comprenez-vous?

— Si je ne consultais que mon cœur Hébé, repartit le jeune homme, je me jetterais à vos pieds et vous offrirais ma vie en échange de votre amour, car c'est vous que j'ai aimée pour la première fois.

Mais ma destinée ne doit être fatale qu'à moi seul !

— Vous avez donc de bien grands chagrins M. Edgar, lui dit-elle avec une pitié compatissante, oh! si je pouvais être admise dans vos secrets, il me semble que j'en allégerais les plus poignans.

— Ce sont des secrets qui tuent, chère mademoiselle, repartit Edgar.

Et comme la tête de la jeune fille était penchée vers lui, il la prit dans ses mains et la baisa au front, comme s'il eût craint de souiller sa bouche de vierge.

— Ah! dites-moi les secrets qui vous déchirent; dites-moi toutes vos douleurs, Edgar, afin que je puisse les partager, afin que je vive de vos joies comme de vos peines. N'est-ce pas que nous nous aimons bien, n'est-ce pas que vous ne m'abandonnerez point, et qu'un jour vous serez

mon époux? Ah! alors Edgar, poursuivit-elle avec enthousiasme, si vous êtes malheureux je vous consolerai; je serai votre bon ange, je serai à vous comme une âme vouée à un esprit, j'attirerai sur vous des heures de calme et de bénédiction, et vous nagerez dans l'ivresse, car j'ai dans le cœur de la joie et de la soumission pour toute une vie d'amour.

Edgar ne put résister davantage à un dévoûment aussi passionné; l'amour fit taire sa raison et l'honnêteté de son cœur, et il rendit avec largesse les caresses énivrantes dont il avait été comblé.

— Dites-moi que vous m'aimerez toujours, dites-le moi mon ami....

— Je vous aime plus que tout au monde repartit Edgar, et pourtant je suis bien indigne d'un dévoûment pareil.

— Eh bien tant mieux, reprit-elle avec

une joie folle, puisque mon amour est si grand quand vous ne le méritez pas, que sera-ce donc quand vous voudrez me plaire.

— Prenez garde chère Hébé, dit Edgar avec inquiétude; l'absence de votre mère a été longue, et il suffit d'un seul instant...

— Ah! reprit-elle, vos ennuis sont-ils donc si grands auprès de moi pour compter ainsi les minutes qui se sont écoulées depuis l'éloignement de ma mère.

Et comme elle était penchée sur le jeune homme la porte s'ouvrit avec brusquerie et M. de Baraville et Madame Durosier apparurent.

— Dors! dit dans l'ombre une voix tremblante et à peine articulée!

Hébé frissonnait; il lui semblait avoir rencontré les yeux de sa mère, et c'était à grand' peine que le jour douteux de l'appartement pouvait cacher son trouble. Mais rien ne fut

remarqué, le chapiteau vert de la lampe amoindrissait tellement la lumière qu'elle put supporter tous les regards et dérober sa rougeur.

— Il dort dit la jeune fille, en posant un doigt sur sa bouche, demeurez silencieux.

Madame Durosier s'approcha du divan et comme sa fille, elle pencha son visage sur celui de cet enfant si pâle et si beau, elle aspira son haleine fiévreuse, elle frola son front avec son épaule nue, elle prit doucement une de ses mains et releva la tête en disant aussi :

— Il dort.

— Nous le trouverons guéri dès qu'il se réveillera, répartit Rainier; mon pauvre ami! qu'il m'a donc effrayé.

— Qui peut donc avoir provoqué une indisposition aussi violente et aussi subite.

— La transition du froid extrême à une forte chaleur répliqua Rainier.

— Oui reprit Hébé, habile à saisir une occasion qui pouvait merveilleusement écarter les soupçons ; c'est cela.

Il y eut encore quelques suppositions bien erronées, qui cessèrent brusquement à l'arrivée d'un nouveau visiteur : c'était M. Daunin, l'aimable et spirituel clerc de notaire qui sachant l'événement, accourait avec de gros et lourds sarcasmes à la bouche, s'informer du malade, ne concevant pas, disait-il, comment un homme pouvait s'évanouir.

Cette brusque apparition fit qu'Édgar souleva la tête ; il joua son rôle à merveille, et après avoir fait agréer ses regrets à madame Durosier, il lui témoigna le désir qu'il avait de la revoir au milieu de son salon.

La curiosité des assistans fut comme une espèce de triomphe pour Edgar ; l'enivre-

ment exalta son imagination, et il fut si gracieux et si spirituel avec tous que madame Durosier le trouva charmant et l'aima aussi vite qu'elle l'avait dabord détesté. Puis il y eut dans la chambre de jeu une discussion fort annimée pendant laquelle le clerc de notaire fut si prétentieusement niais et blasphêma avec une si extravagante impudence que le jeune poète, semblable aux prophètes des peuples antiques s'écria d'une voix terrible et sinistre en quittant le salon :

— Monsieur, cet aveuglement et ce mépris de Dieu vous porteront malheur !

XI

MISÈRE ET DÉSESPOIR.

Une sage religion est tout....· c'est elle qui soutient l'homme et l'élève au dessus de lui-même.

(YOUNG— *l'immortalité.*)

Quand l'adversité est rude et continue, l'âme la plus religieuse qui s'est épuisée en prières sent parfois germer en elle le septicisme à l'égard de Dieu.

COMTE L. DE CHARNY.

Plus Edgar approchait de la tombe et plus ses tortures devenaient insupportables; il y a des âmes chez qui le mal va toujours progressant : il lui semblait qu'un mauvais ange planait sur ses destinées et

appesantissait sa main de fer sur lui ; l'amour de cette jeune fille si naïve et si insensée, cet amour qui lui promettait un bonheur si grand ne fut plus à ses yeux après les heures de la réflexion qu'un sentiment odieux. — Le remords, ce cancer moral, vint achever l'œuvre ; et, cédant à tant de malheurs, il n'eut pas la force de soutenir cette lutte orageuse et se laissa cheoir au bord de l'abîme ouvert, tout anéanti, incapable d'une pensée, et n'attendant qu'un souffle pour rouler dans l'éternité.

La religion, cette perle lumineuse qui brille sans cesse et guide nos pas chancelans dans les ténèbres ; la religion, non celle que nous ont *faite* les prêtres catholiques la plupart sous le poids d'une haute et ambitieuse puissance, la plupart forcés dans leurs consciences, mais la re-

ligion émanée de l'Évangile, toute simple, toute suave et pleine de poésie ; cette belle fille du ciel qui console les affligés et cicatrise les plaies saignantes du cœur ; qui dit de pardonner les injures et de séparer avec le pauvre le superflu de la vie opulente, eh bien, Edgar, le poète religieux, avait oublié, dans son amer délire, la plus belle et la plus touchante pensée de Dieu ! C'est qu'il y a parfois dans la vie des instans d'égarement où les pensées d'espérance sont éteintes, où tout s'oublie et se perd ; et l'on s'abandonne à la mort sans songer s'il existe au delà une vie plus mauvaise ou meilleure. L'amitié qui est un sentiment saint, engendre même le doute, et l'on ne songe plus qu'à voiler sa tête du pan de son mantean.

Edgar en était là de l'existence. Trois

jours avaient passé longs, et froids, et pleins de tortures depuis la soirée de madame Durosier où un amour si frais et si jeune s'était révélé à lui, et depuis cette soirée Edgar n'avait pas quitté sa chambre ni pris aucune nourriture. Il s'était débarrassé de tout ce qui lui restait afin que nulle criaillerie de créancier ne vînt outrager sa froide dépouille; puis, dans l'affreuse solitude des nuits il avait compté les heures par les minutes, les minutes par les secondes, et ce n'était pas sans une horrible souffrance qu'il songeait que chaque battement de l'artère emportait une parcelle du peu de vie qui lui restait. Et son sang allumé par la fièvre, le désespoir et la faim lui brûlait les veines, le cœur et la tête. ! et ce qui le brisait davantage encore à son heure dernière, c'est qu'il

n'avait plus de larmes et que des larmes auraient allégé ses souffrances.

Une lettre désespérante de son *député-protecteur* arriva sur ces entrefaites; la plus grande sécheresse de cœur l'avait dictée: après de magnifiques promesses que ce *député* pouvait réaliser mieux qu'un autre, il donnait le coup de grâce, et, désormais rien ne pouvait retenir ce pauvre jeune homme.

Il ne voulut pas tenter un emprunt d'argent. Un refus lui eût semblé trop cruel. — Et le doute et l'appréhension, ces effroyables tortures morales semblaient à son esprit inquiet plus hideuses encore que la réalité.

Alors, il mit en ordre de pagination les volumineux fragmens d'un livre, et s'en alla trouver un célèbre libraire. — Que je ne meure pas du moins comme

un misérable pensa-t-il ; d'autres plus heureux profiteront de mes travaux.

Le libraire en voyant un si jeune homme fut d'une fatuité incroyable et promit comme une grace *d'examiner* le manuscrit, sans toutefois donner la plus légère espérance.

— Bah ! fit Edgar en rentrant chez lui, ce sera une œuvre posthune, et cet homme, à n'en pas douter, spéculera sur ma mort.

La nuit vint, froide et désolée, une de ces nuits ténébreuses qui font rêver de spectres et qui poussent les malheureux vers le suicide; Edgar eut peur, et pour chasser les pensées effrayantes qui l'obsédaient, il se mit à lire quelques pages du grand poème de Milton. De tous ses livres il n'avait conservé que celui-là. Quelque grand souvenir se rattachait sans doute à ce beau livre, car la reliure était de velours, et l'on remarquait

un fermoir d'or. Bientôt ses mains, couperosées par le froid, se refusèrent à tourner les feuillets, et, le cerveau vide, endurant les souffrances du froid et de la faim, il alla se rouler sur sa couche de misère; car, par un inconcevable caprice, il voulut attendre au lendemain pour se tuer.

— J'aime mieux mourir le jour, s'écria-t-il, cela annonce plus de courage et de force d'âme; mes ennemis diraient que j'ai eu peur, et ils auraient raison, parceque la nuit favorise tous les crimes. — Or, c'est un crime que le suicide. Il ne doit pas être permis à l'homme de mettre fin à l'existence que Dieu lui a donnée... Dieu! Dieu!.. Oh! d'après les saints préceptes de l'Évangile, et les merveilleuses harmonies de la nature, tu dois être d'une bonté incomparable, ô mon Dieu! Tu dois veiller sur tes enfans! — Tu dois abaisser quelquefois sur eux ton re-

gard puissant et paternel... Et moi je suis si malheureux ! Je n'ai bu que de l'amertume à la coupe de vie ; j'ai été privé de tout ; les forts ont voulu m'humilier et les faibles m'ont jugé indigne de leur intérêt... Je n'ai point senti les battemens du sein de ma mère ; dans mes jeux d'enfant elle n'est jamais apparue ; elle est morte ô mon Dieu! avec sa candeur et sa beauté de jeune fille, comme une fleur qui vient de s'épanouir, et qu'un mauvais vent dessèche. — Et je n'ai pas été entouré de soins comme ceux que prodiguent les mères. — J'ai toujours souffert ô mon Dieu !

— Si chacune de tes créatures doit expier une tache de honte par des souffrances limitées, n'est-ce pas une expiation assez cruelle que la mort d'une mère ! Quand elle mourut j'avais quatre ans, et elle ne put me bénir;

ni me donner un dernier baiser, elle, la pauvre adorée qui m'avait donné le premier.

— Mais ta main s'est appesantie sur moi avec une grande rudesse ; j'ai vu nos moissons entraînées par les avalanches et la ruine de notre maison ; j'ai partagé avec mon vieux père mutilé sa dernière pièce d'or. Ce n'était pas tout encore, ô seigneur !

— L'intelligence que tu m'as départie, je l'ai employée à amasser des trésors de science afin de m'élever au-dessus du vulgaire ; et quand je devrais commencer à recueillir le fruit de mon labeur opiniâtre et de mes rudes semailles, il faut que je meure... Je n'accuse point le riche qui n'est ni savant, ni probe ni bon, mais pourquoi suis-je si infortuné !

— L'âge des passions est venu. Deux amours enchanteurs ont passé dans ma vie ; tous deux furent l'image de l'ardent météore qui glisse sur la nue ; et tous deux étaient pleins

de démence et d'infamie. Pourquoi, quand il y a tant d'heureux en ce monde, suis-je forcé de me tuer !

Edgar s'arrêta, se recueillit quelques instans, et se jeta à genoux sur le carreau. C'était poignant, un homme qui raconte ainsi une vie de vingt années de douleurs ! à le voir et l'entendre dans cette chambre obscure et froide, on eût dit une des tristes victimes de l'Inquisition, brisée par la torture, accusant ses juges et ses bourreaux.

Il releva la tête et continua ses plaintes :

— Quand la tempête, soulevant avec fureur les vagues écumantes, enveloppe de ses rapides tourbillons une brigantine à la voile légère, et qu'elle l'emporte comme une feuille sèche par de sombres nuits de la mer des Bermudes à la terre de Feu, ce que les autans ont épargné devient alors la proie des raffales impétueuses, et le navire tout dé-

pouillé, sans cordages ni mâts, tout nu comme une flamme, sombre en vue du rivage, après avoir essuyé la colère du ciel. Ma vie est toute entière dans cette pensée. — Et ainsi que l'équipage qui, se voyant sombrer, se hâte de mettre le feu aux poudres, je te demande la mort, ô mon Dieu! car à dix-neuf ans mourir de faim est une chose épouvantable! mourir, quand l'avenir aurait pu être beau de considération et de gloire! mourir comme une étincelle du foyer qui brille et qui s'éteint. — Et je n'ai pas même brillé moi! ah! puisque ma destinée est si affreuse, daigne me pardonner ma mort, ô mon Dieu!

Cette souffrance aiguë et cette agonie si longue d'un homme religieux étaient capables de faire naître le septicisme dans l'âme d'Edgar. Suivant les livres sacrés, celui qui a de la foi et qui prie sera entendu et exaucé dans son

affliction, et lui, semblable au type proposé par l'écriture, lui, subissait les tortures du damné.

Il essaya de dormir encore une fois avant d'en finir avec la vie; la grandeur de son caractère ne l'abandonnait point ; il voulait pouvoir se dire : Voici mon dernier sommeil. Je n'aurai plus de rêves, ces mensonges dorés qui font par fois goûter à la pauvreté les joies de l'opulence ; mes yeux si brillans s'éteindront, et demain je serai mort. Et pour toujours ce sera l'éternité !

Un homme ordinaire, en une situation pareille se serait précipité dans la rue; Edgar pria Dieu encore et se mit au lit, afin d'attendre le lever du soleil.

XII

LE PARADIS PERDU DE MILTON.

La faim est une pusssante magicienne.
L'homme dont le cerveau est vide a des
visions extraordinaires.
COMTE L. DE CHARNY.

Edgar invoqua vainement le sommeil ; sa tête à demi égarée lui créait mille nouveaux tourmens; il s'agitait violemment, prêtant l'oreille à chaque minute avec inquiétude au souffle de la bise qui sifflait dans les corridors

et au bruit de la pluie qui cinglait aux vitres de sa fenêtre. Peu à peu la peur s'empara de lui ; Il avait cru que le repos viendrait après tant de privations et de fatigues; mais la fièvre s'infiltrant par tous ses pores, le laissa éveillé sur son lit de douleur.

Un froid mortel le saisit alors. Ses pieds devinrent glacés comme du marbre, il les prit dans ses mains, les frappa, les tordit l'un contre l'autre ; tout fut vain ; le sang avait reflué tout entier vers la tête, et ce qu'il endurait était horrible !

La nuit n'avait pas encore atteint la moitié de sa course. Le vent s'éleva ; engouffré dans cette longue et étroite rue Saint-Jacques, il semblait ébranler les maisons jusques en leurs fondemens. Bientôt une très forte pluie succéda, une pluie battante et mêlée de grêle qui effrayait en tombant à flots sur ce toit et

sur ces vitres derrières lesquelle un homme agonisait.

Toutes ses résolutions l'abandonnèrent, et ne voulant pas souffrir plus long-temps en ce monde il se dirigea vers la fenêtre, mais la rouille s'était tellement incrustée au fer de l'espagnolette que ses forces épuisées par le jeûne et la maladie, ne lui permirent pas de l'ouvrir, et il fut forcé de venir se rejeter sur son lit.

Puis il se ressouvint que l'escalier de l'hôtel était éclairé les nuits par une faible lampe; il descendit la chercher, revint dans sa chambre, et, amoncelant tout ce qui lui restait de papiers, toutes ses poésies, il y mit le feu, essayant de réchauffer son corps avec les pensées de son génie!. Chasterton et Hopps le poète lithuanien ont-il souffert davantage?

Edgar suivait d'un œil sec et terne les pro-

grès du feu qui dévorait rapidement ces pages où il avait écrit son avenir. Ses pieds nuds disparaissaient dans les flammes qui tourbillonnaient, et il avait froid encore quand ce foyer factice s'éteignit faute d'aliment.

Alors, il s'écria douloureusement :

— Quand la flamme manque de matières combustibles, elle meurt; quand le corps manque de chaleur et de nourriture, il doit aussi mourir — et voici trois jours que je n'ai pas mangé même le morceau de pain noir du pauvre. Mais Dieu m'avait créé sans doute pour une existence de misères profondes!

Il n'avait plus rien à brûler; ses yeux se portèrent alternativement de sa table aux quatre angles de la triste mansarde — rien! — et le froid empirait, et le jour n'arrivait pas.

Tout-à-coup un reflet de la lampe, dont la faible lueur vacillait, fit jaillir un rayon de

lumière qui l'éblouit, il regarda; c'était l'agrafe d'or du *Paradis* de Milton.

Oh! alors, il le repoussa comme on repousse une pensée criminelle; il détourna sa vue du livre tant aimé; il se rappela toutes les privations qu'il s'était imposées afin de le conserver jusqu'à son dernier jour. — Il avait appartenu à sa mère, à cette jeune mère morte à vingt ans! Elle avait lu toute cette œuvre admirable, ses mains avaient cent fois touché et froissé ces pages dorées, il lui semblait qu'il exhalait encore le parfum de son haleine; elle avait peut être versé de douces larmes en lisant la faiblesse de la première femme. Toutes ces idées naissaient en foule, l'assiégeaient, et d'ailleurs c'était l'unique souvenir qui lui rappelât sa mère.

— Jusqu'à cette heure intact et sans souillure s'écria-t-il avec amertume — mon pauvre Milton!

Et le paroxisme redoublant ; sa tête se troubla ; ses yeux se vitrèrent, et sa main commit un acte de vandalisme.

Le malheureux en était à l'apogée de l'infortune.

La flamme projeta encore une fois ses lueurs éblouissantes sur ces murs dégradés d'où la tapisserie tombait en lambeaux ; cette lumière vive, soudaine, fit sortir Edgar de sa stupeur agonisante, et d'une voix triste il s'écria :

— Qu'ai-je fait ?

Puis, il lut ces lignes :

— « N'accuse point la nature, lui répon-
« dit l'ange, en resserrant ce front, elle a fait
« son devoir, fais seulement le tien, et ne
« renonce point à la sagesse, elle ne t'a-
« bandonnera pas au besoin, si tu ne l'aban-
« bonnes, attribuant beaucoup trop aux cho-

« ses les moins excellentes, comme tu viens
« toi-même de t'en appercevoir. »

— Pour tout autre, ces paroles seraient consolantes, mais pour moi!...

Et la page fut jetée au feu.

« L'ange reprit encore : fils du ciel et de
« la terre, écoute. Tu dois au Très-Haut le
« commencement de ton bonheur. Mérites
« en la continuation par ton obéissance.
« Ainsi ta félicité sera solide et durable.
« Prends-y garde. Dieu t'a formé dans l'état
« de perfection, mais il ne t'a pas donné
« l'immutabilité, elle n'appartientqu'àlu i,
« tu peux te corrompre, car tu es libre. Sans
« cela, ta volonté n'aurait point d'action, ta
« vertu point de mérite.

« Nous avons été soumis à la même
« épreuve, et ceux d'entre nous qui ont pro-
« fané cette liberté par la désobéissance,

« sont tombés du ciel jusqu'au plus profond
« des enfers !

« O chûte terrible! que tu rends malheureux
« ceux que leur état élevait au comble de la
« félicité !

Toutes ces choses sublimes semblaient une ironie amère à Edgar ; c'était pour l'homme heureux que ces pages brillantes avaient été écrites, et lui avait tant souffert !

Il lacéra machinalement la plus grande partie du livre oubliant ainsi ses douleurs, et bientôt, tombant sous le charme de l'hallucination, il eut une vision effrayante de désordre :

Il lui sembla en voyant ces flammes bleues s'agiter dans l'âtre que le manteau de la cheminée s'élargissait. Puis ses yeux ne distinguèrent plus aucune forme, ses esprits se reportèrent vers des époques inconnues, et comme la terre et le ciel n'ex'staient point en-

core, qu'il n'y avait que les *ténèbres extérieures* appelées le cahos, il vit les anges déchus plongés dans l'étang de feu, les uns évanouis, les autres foudroyés.

Puis à la voix de Satan qui résonnait à l'oreille comme le fracas prolongé du tonnerre, il vit toutes les créations de Milton s'élancer hors des flammes et monter en spirale jusqu'à l'infini. Alors le prince de l'abîme les harangua, sa taille était menaçante comme ses paroles; il fut écouté avec délices, et les innombrables esprits applaudirent avec une telle force que le bruit monta jusqu'au trône de Dieu.

La vision changea.

Il vit aux lueurs des épées flamboyantes des séraphins rebelles, une troupe d'esprits érigés en artisans dociles aux ordres et aux conseils de Mammone, *le plus rampant de tous ceux qui tombèrent du céleste lambris*. Ils faisaient

couler l'or des entrailles d'une montagne toute resplendissante.

« D'autres raffinaient cet or et l'employaient
« à des merveilles. Puis au son d'une sym-
« phonie mélodieuse de voix et d'instrumens,
« s'éleva hors de terre comme une vapeur du
« soir, un édifice immense en forme de tem-
« ple ; il était porté sur des colonnes et sur
« des pilastres d'ordre dorique. L'architrave
« superbe soutenait une frise chargée d'un
« admirable bas-relief, et surmontée d'un
« riche toit d'or ciselé. Jamais Babylone ni
« Memphis ne portèrent si loin la magnifi-
« cence de leurs chefs-d'œuvre, soit dans
« les palais de leurs rois, soit dans les tem-
« ples de leurs Dieux, Belus et Sérapis, quand
« l'Egypte et la Syrie se disputaient à l'envi
« du luxe et des richesses.

« Tout-à-coup les portes d'airain s'ou-
« vrirent, le vaste intérieur du manoir

« infernal parut dans tout son éclat. Une « rare mosaïque s'offrait sous les pieds. De « la voûte pendaient par un puissant en- « chantement plusieurs lampes lumineuses, « avec des fanaux brillans de naphte et « d'asphalte, qui répandaient une lumière « pareille à celle des cieux. La multitude « pleine d'empressement et d'admiration s'y « jeta en foule. Les uns louaient l'ouvrage « et les autres l'architecte. Sa main s'était « signalée dans le ciel par la construction « de plusieurs tours admirables. Elles ser- « vaient de palais aux anges que le roi « suprême avait exaltés au rang des princes « pour gouverner chacun selon l'ordre ad- « mirable de la céleste hiérarchie (1). »

— Ils appelèrent ce palais *Pandæmonium*, palais de Satan.

(1) Milton, le Paradis perdu.

Et tous s'y réunirent en chantant des chants profanes.

Et tous blasphèmèrent Dieu.

— Si tes chérubins, disaient-ils, ont des boucliers de diamant, les nôtres sont d'or pur.

— Nos glaives sont flamboyans, et nos yeux distinguent tout dans l'obscurité de la nuit.

— Satan et Belzébuth sont nos chefs ; ils sont grands comme l'espace où la pensée peut s'étendre.

— Satan et Belzébuth seront demain plus puissans que toi, car ils sont nos chefs, et nous sommes plus nombreux que les étincelles qui sont sorties des mille fournaises de l'étang de feu.

La vision changea encore :

Il lui sembla voir Satan, déployer ses ailes immenses et franchir les murailles du chaos,

puis tournoyer dans les régions éthérées, et parcourir *dix millions de brasses*, jusqu'à ce qu'un rayon lumineux l'attirât vers le globe nouvellement créé.

La main continuait à jeter les pages au feu sans que l'esprit d'Edgar y fût pour quelque chose.

Et les pages semblaient enfanter dans ce cerveau malade et vide, toutes les réalités de ces admirables fictions.

La dernière fut effrayante :

C'était le combat des anges du ciel contre les anges déchus.

Les glaives furent délaissés avec mépris. — Ils paraissaient trop faibles pour accomplir les vengeances désirées : les collines, les rochers escarpés, tout fut jeté dans le vague avec fureur. — On se battit longtemps, mais, accablés par les forces supérieures

des chérubins, les rebelles s'enfuirent en désordre.

« — Le ciel se retira sur lui-même,
« s'entr'ouvrit, et leur présenta les vastes
« précipices de l'abîme. A cette vue effroya-
« ble, ils reculèrent d'horreur, mais une hor-
« reur encore plus grande les poussait en
« avant; ils se précipitèrent d'eux-mêmes
« hors de l'enceinte du ciel; la colère éter-
« nelle les poursuivit jusqu'à l'extrémité du
« gouffre immense qui les reçut dans son
« sein.

— « L'enfer en entendit le bruit affreux!

— « L'enfer vit les ruines du ciel crouler
« sur lui.

— « Et les mauvais anges furent effrayés ;

— « Ils tombèrent pendant neuf jours.

— « Et le chaos confondu, rugit.

— « L'Enfer rempli d'un feu que rien ne
« peut éteindre, l'Enfer, *maison* de tristesse

« et de peine, l'Enfer se dilatant les englou-
« tit, et se referma sur eux.

— « Le ciel délivré de ces infidèles se
« réjouit, et bientôt en se rejoignant, ré-
« para la division de ses murs (*).

Alors Edgar de plus en plus effrayé sentit une main puissante l'enlever par sa chevelure; cette main et lui gravirent avec le vol de la pensée les plus hautes régions et, parvenus à l'incommensurable point elle le laissa tomber dans le vide en tourbillonnant.

Il poussa un cri perçant et roula à terre.

C'était la dernière page du paradis perdu qu'il venait de lancer dans le feu et qui, s'étant consumée avait fait revenir les ténèbres, et la vision s'était éva-

(1) Milton le Paradis perdu.

nouie comme les flammes de ce triste foyer.

Edgar resta long-temps étendu sur le carreau. Au point du jour il souleva sa tête pesante et regarda tout ce qui l'entourait avec de grands yeux égarés. Des tiraillemens aigus déchiraient sa poitrine, son visage était d'une pâleur mortelle et sa fièvre s'étant accrue ; il se trouvait plus vivace que la veille.

Il fit sa toilette comme pour un bal ; il y mit une coquetterie extrême. — Car chez la plupart des hommes aussi bien que chez toutes les femmes, la coquetterie

est une des dernières séductions de la vie; puis Edgar s'arrêta devant son miroir où il essaya de sourire. — Cela lui fut impossible.

La vision dominant encore l'esprit du poète lui fit songer qu'il était mort et il crut à l'immortalité de son âme.

Il voulut parler et il parla.

— C'est donc la faim, dit-il, puisque j'agis encore au gré de ma volonté.

Et il dévora une de ses larmes arrêtée en perle sur sa lèvre supérieure.

— Cette larme est bien amère reprit-il, elle me fera moins regretter la vie qui est toute semée de pareilles larmes. Mais voici le jour qui grandit; voyons si j'aurai assez de force pour écrire mes dernières volontés.

XIII

LETTRES D'EDGAR.

I.

A M. LE VICOMTE DE BARAVILLE,

— Après mon père, tu as été mon seul ami. Jusqu'au jour où tu vins chez moi nulle consolation ne m'avait été offerte ; nulle âme n'avait cherché à sonder les blessures de la mienne, eh bien, Rainier, tu fis tout pour

moi, quand j'en étais indigne !.... Je te rends grâces de l'amitié de ton noble cœur.

Ma destinée nous sépare. Je ne te reverrai jamais. C'est un grand voyage que j'entreprends; un voyage dont on ne peut fixer la durée tant le hasard peut le rendre éternel. — Ce que je puis t'assurer c'est qu'il sera long; périlleux, je ne sais; triste, oui.

Peut-être aurai-je à souffrir. Quelques-uns l'assurent. Mais ne suis-je pas familiarisé avec les plus affreuses tortures morales ! Et tu n'ignores pas toi dont le cœur recèle une bonne et sage philosophie que les grandes choses qui effraient les âmes vulgaires centuplent le courage des âmes supérieures : non que j'aie l'orgueil de me placer haut, mais je sens ma force et je ne faillirai pas durant le trajet quoique mes esprits soient agités par un certain effroi. — Mais l'homme le plus stoïque ne

se sépare pas de ce qu'il a de plus cher sans jeter au vent une plainte amère et sans répandre de cuisantes larmes d'adieu.

Tu daigneras me pardonner n'est-ce pas mon excellent Rainier si j'ai manqué de confiance envers toi, si je ne t'ai pas ouvert mon sein. Mais semblable au religieux silence que garde un noble conjuré dans une entreprise sacrée et sainte, il en doit être de même pour le serment juré à l'âme en pensant à Dieu ! *Tu me reverras peut-être Rainier*, mais je crains que cela ne t'afflige.

Je te prie d'accepter mon *Histoire de l'art au XVIe siècle*; ce livre t'est dédié, publie-le avec mon nom, cela flattera mon amour-propre, et les artistes en lisant ces pages, sauront gré peut-être à un de leurs frères, d'avoir cherché à découvrir la plaie qui ronge le grand colosse de l'art moderne.

Si un mois s'écoulait sans que nul indice t'indiquât ma trace, oh! alors cher Rainier, donne parfois un souvenir dans tes prières au malheureux Edgar !

II.

A MADAME LA DUCHESSE DE ***

Madame,

De bien longs jours se sont écoulés depuis que vous avez daigné me recevoir, et me combler de vos bontés ; je n'ai pas répondu à tant d'honneur avec tout l'empressement désirable, et c'est pour moi un devoir que de venir m'accuser à vos pieds.

Peut-être n'est-ce point ainsi que je devrais vous écrire, madame ; mais j'ai lu je ne sais où, qu'il y a dans l'Inde un grand arbre, l'Upas, un bel arbre vert dont la tête om-

breuse invite le voyageur à s'asseoir sous sa couronne enchanteresse. Malheur à lui s'il cède à la tentation; bientôt il s'endort, et les émanations de ce bel arbre glacent son sang et le font mourir. Il est cependant bien beau cet arbre des Indes!

— Moi je suis tout provincial : je parle selon mon cœur et ma conscience, et je ne calomnie pas avec le sourire sur les lèvres.

Quand le condamné est dépouillé de son voile noir et qu'il franchit les degrés de l'échafaud, il peut avouer son crime au prêtre. — Quand l'âme se sépare de son enveloppe mortelle, elle peut dire ce que le corps a souffert. Je puis donc donner l'essor à mes plaintes.

— Peut-être ne trouverez-vous pas d'épithète assez flétrissante pour mon nom. Mais quand l'homme touche à sa dernière station d'agonie, que lui importent les injures ou le

mépris? Cependant j'ai l'espérance que vous ne me mépriserez point et que peut-être vous me plaindrez,

Ayez le courage d'achever de lire cette lettre.

Quand vous passâtes au Luxembourg dans votre calèche rapide, éclatante et belle comme une magnifique fleur, et que votre sourire s'abaissa sur Rainier. vous vîtes à peine le pauvre jeune écolier qui marchait à ses côtés, et pourtant ce gracieux sourire adressé à un autre emporta mon cœur. Alors naquit en moi un amour insensé, un amour que je refoulais dans mon âme. — Car je n'avais pas même l'espérance de vous revoir jamais. Qu'étais-je à vos yeux? Mais l'amitié de Baraville était incomparable, et vous m'ouvrîtes vos salons.

Alors je retrouvai là ce fat indigne que j'avais déjà humilié; il y était toujours, étalant

son insolence avec une révoltante impudeur; vous souffrites qu'il m'insultât en votre présenec, et à dater de cette heure je vous trouvai cruelle, le charme tomba, et j'apposai encore ces dédains sur tant de souffrances accumulées... Les tourmens que j'endurai à cause de vous ne se peuvent décrire; j'avais des pensées affreuses comme une femme passionnée en a quelquefois quand elle se croit trahie, et qu'elle repousse avec force, tant le crime est près de là.

Puis vous me témoignâtes des bontés que je pris pour de l'amour. C'était sans doute un caprice, et je ne voulus pas voùs servir de jouet. Le désir de la vengeance m'avait donné la force de comprimer la passion que vous m'aviez inspirée; vous m'aviez fait souffrir, je voulus aussi vous faire souffrir, et quoiqu'il m'en coùtât je ne me présentai plus à votre hôtel.

Mais j'ai manqué de forces dans cette lutte poignante. Je succombe; et je vais bientôt mourir! eh bien, ma dernière heure qui sera la plus solennelle de ma vie, et ma dernière pensée seront pour vous car je vous aime.

— Et quand je m'endormais avec des pensées de vengeance, c'était la jalousie qui m'aveuglait... Car je vous aimais. Oh! qui pourrait peindre cette belle flamme qui a dévoré mon cœur!

Vous le voyez madame, cette conduite est infâme. Je me suis volontairement serré le cœur et je vous ai témoigné de l'aversion quand je ne vivais que de vos sourires. Mais j'étais aussi fier que vous, moi humble écolier! je n'ai pas voulu oublier vos mépris, et je meurs en me vengeant de vos préférences.

Oh! je me reproche maintenant un pareil

caractère ; je mourrai sans avoir bu à la coupe de l'amour, sans savoir ce qu'il y a de plus noble et de plus enivrant en ce monde ; je m'éteindrai comme l'enfant qui meurt en entrant dans ses plus beaux jours ; et eette existence admirable j'aurais pu la goûter avec vous : ah ! madame , pardonnez-moi ! pardonnez-moi , car je vous ai adorée , et cette adoration m'a tué !

III.

> L'indécision est une cruelle chose;
> Elle a fait perdre bien des sceptres et tomber bien des têtes de Rois et d'Empereurs.
>
> (Comte L. de Charny.)

La plume s'échappa des mains d'Edgar;

il était oppressé; mille idées l'agitaient, et l'amour d'Hébé lui faisait peur. L'image du bonheur détruit de Baraville s'offrit à lui en cet instant funeste, et il rejeta la pensa d'Hébé avec un dédain amer.

La vertu et le remords venaient parcequ'il allait mourir.

C'est la coutume des humains. Les plus indévôts quand ils voient approcher l'heure fatale, inplorent l'assistance du prêtre afin qu'il les réconcilie ave Dieu; il est si facile de promettre de vaincre ses passions quand le corps va s'éteindre.

Alors sa pensée toute entière se reporta sur Andalousia qu'il trouvait si belle et si gracieuse, et il voulut relire sa lettre.

— C'est de la folie pensa-t-il. Quelui importe cette passion bizarre à elle qui n'aura qu'à lever sur le monde ses longues paupières

pour faire tomber à ses pieds une foule de captifs ?

Il lut encore et ajouta :

— Elle verra que je l'ai aimée et mon trépas la fera sourire peut-être !...Elle jettera des sarcasmes et de l'ironie à ma mémoire — Tant de gens n'osent insulter que la dépouille froide d'un homme de cœur; le bras du lâche devient plus puissant en face d'une pierre tumulaire où devant le vitrail de la Morgue au milieu d'une multitude de curieux et de voleurs. Elle divulguerait mes confidences au vicomte qui me raillerait—non je ne veux pas qu'ils m'insultent !

La lettre fut déchirée et les fragmens jetés à terre avec mépris.

— En écrivant à cette femme, j'avais des pensées douces et poétiques ; c'était le dernier souffle de mon âme qui s'exhalait en une tendre prière, comme le frémissement pro-

longé d'une harpe, préférable aux plus beaux accords. — C'était comme la fleur éclatante de l'archipel indien qui répand ses plus suaves parfums en se flétrissant; eh bien, après cette lettre, après ces souvenirs d'amour et de bonheur, il ne me reste plus qu'un devoir... le dernier et le plus saint. — Mon père.

Il essuya une larme et se remit à écrire.

IV.

A M. M***.

Si j'ai jamais eu de l'éloquence et de la persuasion cher père, tout cela m'a fui; je n'ai plus de style, ni d'idées, ni de paroles

consolantes. Il y a dans la vie de l'homme un instant où toutes ses facultés s'éteignent ; c'est le commencement de l'agonie. — J'en suis là.

Et d'ailleurs quand même j'aurais encore quelque charme dans l'expression de la pensée, je le bannirais de cette lettre afin de ne pas augmenter tes regrets.

Je ne veux pas que nul autre que toi sache ma fin misérable ; j'ai pris toutes mes précautions ; ainsi, dans quelques jours les journaux diront sans doute : *Un jeune homme vêtu avec élégance s'est précipité dans la Seine, à onze heures du matin ; il a disparu sous la glace.* Ce sera moi. Alors, cher père infortuné, tendre ami, pendant une année entière, (tu sais combien je suis superstitieux) implore près de Dieu, pardon et miséricorde pour le pauvre suicidé !

Adieu.

Il ferma cette lettre avec calme, comme s'il se fût agi d'un message frivole, et, l'enfermant dans le paquet destiné à M. de Baraville, il quitta la chambre de douleur et descendit chez madame Mancel.

— Comme vous êtes pâle, mon cher monsieur, s'écria la bonne hôtesse en l'apercevant; seriez-vous malade, mon Dieu?

— Moi, repartit Edgar avec embarras, mais... non; j'ai passé la nuit à écrire.

— Toujours écrire! fit-elle en soupirant. *Vous vous tuerez*, mon jeune monsieur.

A cette parole un frisson lui glissa par tout le corps.

— Je sors, madame Mancel, reprit-il avec une insouciance apparente; veuillez remettre ce paquet à M. de Baraville dès qu'il sera levé.

Un quart-d'heure après cet entretien, le jeune homme descendait lentement le quai Conti, en examinant les curieux qui encombraient la surface glacée du fleuve...

XIV

TROIS FEMMES POUR UN POÈTE.

Pendant que le malheureux Edgar cherche une arche du pont ou la glace soit brisée, nous allons faire apparaître de nouveau sur la scène tous les principaux personnages de cette histoire.

Andalousia, profondément attristée de l'abandon affecté d'Edgar, avait imaginé mille moyens pour le faire revenir, et son esprit ne s'étant arrêté qu'à de médiocres pensées, à cause des convenances du monde qui l'arrêtaient, elle restait dans une indécision pleine de tristesse, ne pouvant captiver avec vulgarité un homme dont la conduite était si hautaine et si mystérieuse.

Elle l'aimait, et cet amour venu dans l'ombre et malgré elle, faisait des progrès rapides à mesure que les obstacles croissaient. Puis une indiscrétion de Baraville qui lui avait fait lire de ravissantes poésies d'Edgar, avait tellement échauffé son enthousiasme que le souvenir de ce jeune homme emplissait toute sa vie. Alors elle résolut de s'arrêter à la coquetterie, peut-être n'est-ce pas ce mot qui convient. — Elle voulut le rendre jaloux. — M. de Bréval devint plus que jamais

son familier ; il la conduisait à l'Opéra, caracollait près de sa voiture au bois de Boulogne et obtint, grâce à sa considération, une place importante aux affaires étrangères. Les créatures de la duchesse le disaient hautement à qui voulait l'entendre ; les plus méchans en médisaient, les bonnes âmes n'y voyaient qu'un bienfait, et Baraville, dont l'esprit n'avait pas une très grande portée, s'en réjouit en voyant toute l'étendue et la force du crédit d'Andalousia, qu'il parviendrait sûrement à intéresser en faveur d'Edgar, afin qu'elle le poussât aussi à la fortune.

Tout cela parvint vaguement à l'ouïe du pauvre poète ; mais il n'y prit garde, et la duchesse fut forcée de lui adresser une nouvelle invitation à dîner qui resta sans réponse, car elle vint dans un moment d'affliction si grande qu'Edgar la lut à peine et n'y songea plus.

La maison de madame Durosier était deve-

nue toute triste ; quatre jours avaient passé depuis la soirée célèbre, et leur salon restait toujours désert : M. de Baraville était allé pour quarante-huit heures à Fontainebleau, et Edgar n'avait donné aucun signe de vie. Madame Durosier et sa fille s'affligèrent de ce délaissement de la part de leurs amis, et toutes deux agitées en secret par leurs passions, elles cherchaient à faire naître la conversation à propos du poète avec une étonnante diplomatie.

Durant quatre jours Hébé n'eut qu'une longue pensée ; c'était toujours l'image adorée d'Edgar ; durant quatre nuits elle ne dormit pas : l'insomnie s'était assise sur sa couche ardente, et son cœur et sa tête brûlaient de désirs jusqu'alors inconnus à cette enfant.

Et lors qu'elle se trouvait le jour dans le salon avec sa mère, toutes deux seules,

et la tête remplie de leurs pensées de la veille, le premier nom qu'elle prononçaient était celui de Rainier non que ce fut un sentiment de tendresse qui l'inspirât, mais parce qu'il entraînait nécessairement l'autre nom chéri. — Et toutes deux semblaient se comprendre, toutes deux rougissaient, leur sein battait avec force, et leur voix était altérée.

Quand Hébé racontait à sa mère avec sa naïveté d'enfant élevée dans le cloître les belles choses qu'Edgar avait dites, le charme de son langage, l'ascendant qu'il avait sur l'esprit de ses auditeurs, madame Durosier écoutait avec sensualité les récits de sa fille.

Et quand cette femme, oubliant l'extrême réserve qui doit caractériser les mères de famille, dépeignait la belle physionomie du jeune homme, ses manières distinguées et

la noble fierté de sa tenue, Hébé, l'œil étincelant, la bouche entr'ouverte, demeurant immobile, dévorait les louanges dont sa mère accablait son amant. — Toutes deux aimaient cet homme qui expirait dans les tortures.

— Mon Dieu, disait madame Durosier; je ne sais ce que tout cela signifie ; nous ne voyons personne. Je n'ai reçu qu'une carte de M. Daunin qui devient de plus en plus ridicule. M. de Baraville n'est pas de retour et je suis surprise de n'avoir pas vu M. Edgar qui d'ordinaire, affecte une si exquise politesse.

— En effet, ma mère.... vous me le faites remaquer.

— Il me semble reprit madame Durosier que, après l'indisposition qui l'a tant fait souffrir ici, il aurait dû venir nous rassurer ou au moins nous écrire.

— Sans doute ma mère.... mais vous savez qu'il travaille beaucoup.

— Le travail ne doit jamais empêcher un homme comme il faut d'avoir des procédés répartit madame Durosier avec vivacité.

Elles oubliaient les deux dames qu'il y avait quatorze degrés de froid. — Et la volonté de Dieu qui commande aux destinées humaines.

En ce moment, sans se faire précéder par un domestique, selon sa coutume, Rainier de Baraville se précipita dans le salon tout haletant, l'œil hagard, et le visage contracté par le plus violent effroi !....

XV

UN NOYÉ.

La fille de l'Espagne n'est pas cependant d'une race d'Amazones; l'amour la forma plutôt pour ses artifices enchanteurs : si elle rivalise de courage avec ses frères; si elle ôse se mêler dans leurs phalanges armees, son ardeur martiale n'est que le courroux de la tendre colombe mordant la main qui menace son époux. Supérieure par sa douceur et par son courage aux femmes des autres climats, elle a une âme plus magnanime et des attraits aussi puissants.

(Lord Byron. Childe Harold.

Il y avait une affluence considérable de curieux et de patineurs sur la Seine couverte d'une glace épaisse, depuis la grand

galerie du Louvre jusque sous les fenêtres du palais des Tuileries. Les parapets des quais se couvraient de têtes, et sur le pont une centaiue de Parisiens oisifs s'étaient groupés dans la direction du couchant.

— Qu'y avait-t-il ?

C'était la question faite à tous et par tous. A Paris la flânerie est si profondément incrustée, invétérée, qu'on s'arrête dans la rue pour le plus mince prétexte. — Une vitre de boutique brisée, un homme ivre, un badaud déguisé en bédouin suffisent pour provoquer une émeute ou faire amasser deux cents personnes. — Cette fois il s'agissait d'un événement grave. Un homme s'était précipité du haut du pont Royal.

— Quelle effroyable chûte disait un jeune merveilleux posé avec grâce sur ses patins ; il m'a semblé voir sa tête toucher

une des piles du pont lorsqu'il est tombé.

— J'ai cru le remarquer aussi ajouta un autre patineur.

— Ce sera un hasard miraculeux si on le repêche reprit un nouvel interlocuteur, la glace n'est pas brisée à plus de douze pieds de circuit.

— Le voilà, le voilà ! s'écrièrent plusieurs voix.

— Qu'est-ce ? qu'y a-t-il demanda le vicomte de Bréval qui arrivait.

— Un jeune homme qu'on retire du bain dit un batelier d'une voix rauque.

Le vicomte voulut traverser la foule, mais elle demeura impénétrable.

— Le beau jeune homme ! s'écria une vieille femme ; et il est bon de faire remarquer ici que pendant l'hiver de 1829 le fleuve avait une si grande épaisseur de glace que les femmes les plus timides et les

plus élégantes s'y promenaient avec autant de plaisir que de sécurité.

— Voilà donc, reprit la vieille femme, où l'aura sans doute conduit le jeu. La maudite ville que Paris ! Il y a pâture pour tous les vices. O mon Dieu ! et peut-être que sa famille habite là, tout près, et sa vieille mère à qui il a coûté tant de peines et de larmes le retrouvera demain tout glacé sur les affreuses dalles de la Morgue.— Et elle qui l'a mis au monde si beau, si plein de force et de vie, quand elle le verra tout défiguré, la tête sanglante... Oh ! la pauvre mère !

Les bateliers l'attiraient alors lentement sur la glace.

Un médecin qui se trouvait là le secourut et annonça que le malheureux n'était point mort. En effet, il ne tarda guère à donner quelques signes de vie, mais

c'étaient des tortures et des angoisses inexprimables ; il se tordait ; il essayait de porter ses mains à sa tête ensanglantée, mais le froid et sa chûte qui l'avait brisé l'en empêchaient.

Les bateliers allèrent chercher une civière aux bains Vigier tandisque le médecin ouvrait le portefeuille du suicidé. On n'y trouva que des adresses et des cartes de visite de gens de loi ; des notes de procédure, des rendez-vous au Wauxhall et des numéros pour le jeu.

— Peut-être était-ce un joueur ?

— Ou un fou par amour.

— Ou un homme entraîné par le désespoir.

Il avait un râlement affreux.

Tout à coup, il se raidit avec force, rejeta quelques gorgées de l'eau qu'il avait avalée, et se levant sur ses genoux il s'é

cria en promenant sur la multitnde qui l'entourait ses yeux vîtrés dans lesquels la mort se peignait:

— Y a-t-il un Dieu ?

Ce furent ses dernières paroles : Il rendit sa vie à ce Dieu doutant encore à sa dernière heure que c'était à lui qu'il la devait.

Un jeune homme qui venait d'entendre ce blasphême, s'approcha et reconnut M. Daunin le clerc de notaire, l'athée, qui s'était ruiné au jeu durant la nuit.

Le jeune homme, c'était Edgar. Après avoir donné au médecin les renseignemens nécessaires, il murmura de nouveau ces paroles : — J'avais bien dit que cela lui ferait arriver quelque malheur.

Et il s'éloigna morne et silencieux en cherchant un lieu solitaire....

Edgar marcha long-temps sur le fleuve pavé de glace; il allait, être mystérieux, sans que ses yeux regardassent les objets qui se trouvaient près de lui; sans voir les dandys qui glissaient et fuyaient comme des fantômes à l'approche du jour. Il allait d'un pas lent et grav esans hardiesse ni crainte — il ne vivait déjà plus.

Derrière le pont Louis XVI, les cochers du stationnement avaient brisé un grand espace pour abreuver leurs chevaux. Arrivé près de ce lieu, Edgar sortit de son espèce d'anéantissement et jeta un regard en arrière vers les patineurs : les plus intrépides se trouvaient à deux cents pas, et nul n'avait la fantaisie de venir aussi loin, car il ne se trouvait personne pour admirer leurs gracieuses évolutions.

Edgar s'avança jusqu'au bord de l'abîme ouvert, semblable à une gueule d'alligator prête à recevoir sa proie. L'étendue de la perte

immense qu'il allait faire apparut alors à son imagination malade. Il quittait la terre qui est un ciel pour les hommes de génie puisqu'ils planent au dessus de toutes les intelligences vulgaires et les dominent, pour se précipiter dans des gouffres de feu ou peut-être pour rester néant éternel.

Sa situation d'esprit était affreuse. Tour à tour il croyait et ne croyait plus.

Il voulut prier. Il s'adressa une fois encore à Dieu, le grand dispensateur de toutes choses. Sa prière fut pleine de doute, d'amertume et de désespoir. C'était comme le condamné implorant sa grâce du bourreau dont le glaive est inexorable. Puis il demanda du courage pour mourir, et ses genoux, moins fort que sa pensée qui devenait si faible, chancelèrent sous lui, ses yeux se fixèrent sur ces flots sombres qui baignaient ses pieds, son cœur ne battit plus. Il tomba!...

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Maintenant, une voiture pompeusement armoriée roule si vite sur le quai des Orfèvres qu'elle effraie le peu de passans qui circulent à cause du froid; il semble que les chevaux et le char effleurent à peine le pavé rude et sec. Cette voiture vient de la Morgue où Daunin a été porté pour satisfaire aux règlemens judiciaires, et c'est Andalousia qui court après un cadavre. Elle arrive au Pont-Royal, se précipite sur l'escalier rapide, se mêle à la foule, s'informe, et questionne de préférence les mariniers.

Elle décrit les vêtemens d'Edgar, son âge et

sa physionomie, et ces renseignemens qu'elle demande, lui arrachent des larmes, car sa dignité se trouve froissée.

Quelques uns lui tournent le dos avec un ricanement stupide, et de jeunes *beaux* qui passent lui adressent un sourire insolent, la prenant pour une femme qui court après son amant infidèle.

Un batelier qui se trouvait près de l'arcade à l'instant ou le clerc de notaire s'était jeté, remarqua la pâleur morbide et l'inquiétude d'Andalousia : c'est un pauvre vieillard qui élève une famille nombreuse; il a dévoré tant de larmes en sa vie qu'il comprend parfaitement la position de cette femme désolée.

— Il paraît que madame cherche quelqu'un qui la met fort en peine, dit-il en s'approchant.

— Oh ! oui, mon brave homme, répartit Andalousia, frappée de l'air honnête de ce

vieillard, et je vous récompenserais dignement si vous pouviez m'aider dans mes recherches.

Elle désigna de nouveau Edgar à ce batelier qui s'écria tout-à-coup :

— Je l'ai vu madame; c'est bien lui que j'ai vu : Un beau jeune homme tout habillé de noir, un teint blanc comme celui d'une jeune femme. — C'est cela. — Il a donné au médecin le nom du noyé au moment où mes camarades l'emportaient *là-bas*; je l'ai vu tout comme je vous vois, mon aimable dame.

— Et de quel côté est-il allé, dites, dites!

— Je ne peux pas vous dire, ma chère petite dame, que ce monsieur soit remonté sur le quai, pourtant je suis tenté de le croire, car il n'avait pas l'air de s'amuser à voir patiner et il était plus blanc qu'un linge.

— Non, non, s'écria-t-elle tout éperdue; il n'a pas regagné le quai; tenez, j'aperçois

ma voiture au coin de la rue du Bac; allez dire à mon cocher de suivre le cours de l'eau et qu'il m'attende en face des Invalides. Vous-même, mon ami, parcourez les alentours, cherchez ce jeune homme et puissiez-vous être heureux dans vos recherches.

Elle lui mit dans la main une pièce d'or et le batelier s'éloigna en la bénissant.

Alors cette femme superbe, vêtue de sie, de velours et de fourrures, cette femme qui faisait envie aux femmes et que tous les hommes admiraient, courait toute chancelante sur cette surface polie et dangereuse autant que l'onde qui coulait dessous; et malgré le froid rigoureux qui régnait elle allait, à l'aventure, cherchant un pauvre poète qui l'avait dédaignée, elle la fière duchesse.

Elle court avec la légèreté d'une gazelle, rien n'est capable d'entraver sa marche.

— Elle a cru voir une ombre disparaître au delà des arches du pont. — Elle l'a vu grandir et tout-à-coup se rappetisser. Certainement un homme a fait une chûte. Elle regarde... Il ne se relève pas. — Et sa course devient plus rapide, elle respire à peine. — Elle vole et sa pensée la devance... elle est sous le pont, elle arrive...

— Ah! Jésus, s'écrie Andalousia, c'est lui; mais je suis arrivée trop tard. — Il est mort!

Edgar est là, brisé, tout sanglant! son bras droit plonge dans l'eau jusqu'à l'aisselle; ses cheveux et son front glissent aussi dans l'eau. La glace cassée la veille à l'endroit où il gît est faible et blanche; de grandes raies la sillonnent, et l'eau clapote dans les brisures; elle bruit et ploie à l'entour.

— Jésus! dit la duchesse, en s'avançant vers l'abîme, s'il vivait encore.

Et la glace déjà si ébranlée, en recevant

un surcroît de charge, fait entendre un craquement prolongé.

La duchesse effrayée s'arrête; une légère secousse suffirait pour l'engloutir avec Edgar: ses yeux s'abaissent sur lui; elle croit, tant sa frayeur est grande, qu'il glisse de plus en plus dans les flots; alors, invoquant tout son courage à la vue du danger qui menace celui qu'elle aime, et oubliant sa faiblesse, elle s'avance rapidement vers le dangereux écueil, enlace de ses deux mains le cou d'Edgar et l'attire vers le pont où ils n'ont plus rien à redouter.

Cette arcade sombre fut le témoin d'une scène inouie; Andalousia, oubliant son rang et les préjugés imposés à la femme, oubliant qu'une rencontre indiscrète pouvait la perdre, Andalousia se jeta sur le corps d'Edgar, essayant de réchauffer sa tête et ses mains glacées, l'enveloppant de ses fourrures, et lui

prodiguant les plus tendres noms.—Inquiète, elle portait ses regards au loin, mais sa voiture n'arrivait pas; le cocher, fidèle aux instructions qu'il avait reçues, ne s'était arrêté qu'en face de l'Esplanade. De ce côté la rivière était déserte ; les quais abandonnés; tout secours devenait impossible; — le froid allait éteindre le peu de vie qui restait à l'infortuné.

Déjà il se raidissait, alors Andalousia se mit à implorer Dieu, la Vierge Marie, les saints et les moines de toutes les Espagnes; puis le prenant de nouveau dans ses bras, elle se dirigea vers le quai d'Orsay.

Il y avait certainement quelque chose de sublime dans l'amour de cette femme pour qu'il lui inspirât un dévoûment pareil; elle succombait sous le poids de son lourd fardeau que l'immobilité pleine de raideur semblait rendre plus pesant encore: deux fois, elle s'é-

tait reposée, et, après avoir vainement appelé un homme qui passait au loin, elle se releva une troisième fois, chancela, tomba, mais apercevant la rive à quelques pas, elle reprit sa course toute forte d'espoir, et quand elle arriva sur le bord, quand elle crut atteindre le sol, un réseau long de plus de cent pieds était brisé; il fallait marcher encore pour franchir cette distance.

Andalousia était épuisée. L'amour, si passionné qu'il soit, ne peut centupler les forces physiques. — Ce fut une force toute morale dont il anima l'admirable madame de Lavalette. La duchesse se releva pour la dixième fois avec le corps du mourant : elle brava le péril, triompha des obstacles, et posa enfin le pied sur la grève. — Oh ! cet instant fut pour elle comme une parole d'espoir à la pauvre mère après la longue agonie de son

enfant ; ou comme lorsque la vigie crie *terre* après une tempête furieuse.

Le batelier ne tarda guère à revenir avec la voiture ; Edgar fut étendu sur un des moëlleux coussins, et ils regagnèrent l'hôtel somptueux du faubourg Saint-Honoré.

— Son cœur bat, il n'est pas mort ! s'écrie tout à coup l'espagnole qui soutient sur son sein la tête de son amant, — et alors elle redouble d'efforts pour le réchauffer, elle le presse davantage sur sa poitrine, elle l'enveloppe entièrement de sa pelisse garnie de fourrures, — et ce sont des paroles entrecoupées, des sermens à elle seule, des joies, du délire !

— Pauvre enfant ! s'écrie-t-elle dans son enthousiasme, si jeune, si beau, et vouloir mourir ! L'ame la plus noble et la plus pure ; l'esprit le plus charmant et le plus distingué. Ah ! sans moi c'en était fait de tout cela.

Sans moi il roulerait à cette heure sous le vaste cercueil transparent, à jamais inutile à ses concitoyens. Hélas! à quoi donc la vie tient-elle? Il avait un pied dans l'abîme quand son ame s'envolait déjà vers les cieux..... Vollà donc ce grand voyage dont il parle dans la lettre que M. de Baraville m'a apportée! Ah! quel désespoir! mais tu ne mourras pas ô mon grâcieux ange, j'aurai sans cesse mes regards fixés sur les tiens, je serai là, prévenant tous tes désirs, souscrivant à tes exigences. — Comme une mère éplorée au chevet de son enfant malade. Tu t'enivreras à la coupe de la célébrité qui pour toi ne venait pas assez vite; la gloire sera inséparable de ton nom et tu vivras pour en jouir, car Dieu ne fait pas belles et accomplies les créatures qu'il veut laisser mourir. Dieu jette parfois au monde des intelligences pour le guider; semblables à ces étoiles lumineuses qui scin-

tillent dans les profondeurs des cieux et qui servent aux marins à se préserver des res-cifs cachés sous les ondes, eh bien, tu seras tout cela toi : — Une intelligence, une étoile. Et je t'emmenerai à Cordoue, à Séville, à Médina-Sidonia où tu verras des merveilles et la nature la plus enchanteresse ; et tous deux, quand Dieu aura rompu ma lourde chaîne, nous vivrons de la vie des anges, de la vie poétique et aventureuse qui n'existe que dans mon beau pays.

L'exaltation la plus chaleureuse parlait en elle, et complètement dominée par cet amour, rien désormais ne pourrait la faire retourner en arrière. Ses devoirs de femme, les préjugés du monde, les tribulations domestiques, elle foulait tout aux pieds. Elle voulait reprendre sa liberté qu'on lui avait volée. Le duc était alors un vieillard presque octogénaire ; il l'avait épousée malgré elle, par orgueil de

sa noblesse et de sa beauté; il l'avait prise pour la société, comme un ornement de luxe, car il la gardait vierge sous le voile de l'épouse.

Et cette vierge était une fille de Grenade.

Et ses veines étaient brulées par du sang maure, aussi ardent à s'enflammer pour l'amour que pour la colère et la vengeance.

Ceci soulève naturellement une grande question sociale, trop délicate et trop grave pour qu'elle puisse être résolue dans ces pages.

Une jeune et belle fille qu'on arrache à l'amant de son choix, à celui qui possède assez de vertus et d'agrémens pour faire le bonheur de toute sa vie, et que sa famille, poussée par un fol orgueil de titres ou par cupidité, prostitue aux baisers glacés d'un vieillard impuissant, si cette femme abreuvée de dégoûts de toute nature, et consumée d'en-

nuis, s'abandonne à l'ancien amour qui germa le premier dans son cœur, est-elle coupable du crime d'adultère? est-il bien juste qu'elle subisse toutes les rigoureuses conséquences qui relèvent de cette faute? — Nul n'ose se prononcer sur cette matière à cause de sa gravité; mais à n'en pas douter, bien des hommes éminens disent *non* au fond de leur conscience; et, d'après la loi de Dieu nous croyons qu'elle ne serait pas condamnable.

La voiture venait de dépasser le *rond-point* des Champs-Elysées, elle allait comme une trombe, et les pieds des chevaux semblaient courir dans les rayons d'une fournaise ardente; au coin de la rue de Ponthieu, elle éprouva un choc effroyable qui l'enleva de terre un instant, mais sans diminuer sa vitesse, et elle s'engouffra brisée à demi dans la rue de Montaigne.

Ce choc agit si rudement sur les organes

d'Edgar, qu'il ouvrit lentement les yeux, mais il était dans un état complet d'acatalepsie. La duchesse ne s'en aperçut pas; ce regard fixe et effrayant lui semblait dans sa joie, la vie qui revenait, mêlée à la surprise que cet enfant devait éprouver en se voyant arraché à la mort si miraculeusement.

— Oh, ne ferme pas les yeux, s'écria-t-elle en entourant sa tête; regarde-moi encore, car c'est moi qui suis ta seconde mère; si l'une ta donné la vie, moi je te l'ai conservée. — C'est moi qui t'ai emporté tout glacé, tout sanglant dans mes bras frêles dont j'ignorais la force. — Et si j'ai fait tout cela c'est que je t'aime, c'est que je suis à tes pieds moi, orgueilleuse, qui te laissais mourir par frivolité autant que par amour du devoir. Ne me reconnais-tu pas Edgar? Ne sens-tu pas anx pulsations de ce cœur qui bat

pour toi, combien ma tendresse est grande. Ah! tu pourras sans cesse y avoir recours, elle sera inépuisable. — Car je t'aime Edgar, je t'aime!... Oh! bannis le désespoir qui ronge ta pensée; ouvre ton âme à de riants projets; désormais ta vie sera si belle et si heureuse ô mon Edgar. — Je t'aimerai!...

La portière du carosse s'ouvrit alors; deux valets de pied soulevèrent le jeune homme avec une précaution extrême et, guidés par Andalousia, ils le déposèrent sur le lit du vieux duc.

Une heure après, deux médecins et un chirurgien, tous trois célèbres, se consultaient l'un l'autre à voix basse au chevet du mourant.

XVI

L'INSOMNIE.

Vous compromettez trop votre sexe et sa pudeur en quittant ainsi la ville, et vous livrant seule à la merci d'un homme qui ne vous aime point; en vous confiant inprudemment aux ombres dangereuses de la nuit, aux conseils funestes de la solitude avec le riche trésor de votre virginité....

HÉLÈNE,

L'amour ne voit point avec les yeux du corps, mais avec ceux de l'âme. Et voilà pourquoi l'aîlé Cupidon est peint en aveugle.

SHAKSPEARE. *Le songe d'une nuit d'été.*

L'égoïsme ou l'oubli empêchèrent Andalousia d'avertir Baraville de ce qui s'était passé ; nous croyons, si nous avons bien com-

pris le caractère de cette femme, que c'était l'égoïsme tant elle était désireuse de posséder Edgar secrètement pendant quelques heures, espérant à force de soins et de dévoûment lui faire oublier son injustice passée et le soumettre à un joug que tant de beaux cavaliers enviaient.

La trinité doctorale avait décidé à huis-clos que le jeune malade se sauverait à grand' peine de cette crise affreuse; et au fond de leur âme pas un d'eux n'avait la plus mince lueur d'espoir. Néanmoins, ils se trouvèrent d'accord pour faire une potion, ce qui est une chose rare pour des docteurs. Or, ce breuvage, semblable aux filtres merveilleux des conteurs arabes, ne devait opérer qu'après douze heures, et pendant ces longues heures d'agonie il fallait veiller sans cesse le pauvre mourant.

Ce fut Andalousia qui voulut veiller.

Les docteurs après avoir reconnu la gravité du mal, voyant l'anxiété inouïe de la duchesse ne voulurent point l'effrayer davantage et ils gardèrent un silence absolu. Elle employa tout pour les séduire; elle voulait leur arracher une parole d'espoir, mais la crainte de compromettre leur science les rendit inexorables; et ils l'exhortèrent à attendre patiemment l'effet de leur breuvage.

La pendule avait déjà sonné plusieurs fois et, lorsque le léger marteau, en tombant sur le cône d'acier, faisait vibrer un son clair et prolongé, la duchesse remarquait une grande agitation sur le visage d'Edgar. Et ses muscles se gonflaient, ses mains prenaient avec force les glands d'or du riche édredon qui le couvrait, et quoiqu'il eût les yeux fermés on pouvait néanmoins remarquer sur ses traits une frayeur excessive.

Dévouée comme un ange l'est à l'âme qu'il

aime, la duchesse arrêta la pendule; on eût dit qu'elle craignait même de respirer tant elle souffrait de voir souffrir ce pauvre jeune homme! Ah! que peut-on comparer à l'amour d'une noble femme? quel autre sentiment a en lui-même assez de force pour inspirer une prévenance aussi illimitée?

Bien des heures s'étaient écoulées depuis le départ des médecins; nul bruit de voitures, ou lointain ou rapproché, n'arrivait jusqu'au lieu où l'âme de l'un veillait pour le corps de l'autre; seulement, à de fréquens intervalles, le vent du nord, s'engouffrant dans les vastes pièces et les immenses corridors de l'hôtel, faisait entendre des gémissemens et des plaintes aiguës et soulevait parfois les courtines de soie qui ornaient les portes.

Dans un pareil silence, ces bruits mystérieux étaient de nature à effrayer une femme qui veillait un mourant.

Et la duchesse ressentait réellement un violent effroi; et elle pleura.

Alors, Edgar vint ajouter encore à ses terreurs; d'un bond, il sortit à moitié du lit et fixa sur elle ses yeux noirs tout hagards — des yeux qui ne voyaient pas.

— J'ai bien froid s'écria-t-il....je tremble... et j'ai faim !..... Mais demain je ne redouterai plus ni la faim ni le froid !... Je ne puis plus pleurer....j'ai faim !!

Et se prenant à rire avec une convulsion effroyable, il retomba moins agité.

Après quelques minutes d'une complète immobilité, un léger râlement s'exhala de sa poitrine, et sa respiration annonça une grande souffrance.

C'était le délire qui revenait, mais un délire paroximique, épouvantable!

— Ah! dit-il en cherchant à repousser quelque fantôme qui lui apparaissait, je sau-

rai bien m'affranchir de ce joug qui me pèse si fort. Demain je n'endurerai plus les tortures du froid... Mais retirez-vous Mademoiselle; non, non c'est inutile! vous m'effrayez... Il fait froid içi.... por pitié laissez-moi; il ne faut pas que je vous aime; laissez-moi... j'entends votre mère.... écoutez! ah! tu me fais mourir! par pitié laissez-moi, il ne faut pas que je vous aime; laissez-moi.... jentends votre mère.... écoutez! ah! tu me fais mourir avec tes baisers de flamme....

Il s'arrêta—La duchesse l'œil étincelant s'était approchée du lit, écoutant avec angoisse les paroles incohérentes d'Edgar; une autre qu'elle était aimée, et déjà la jalousie, ce supplice de toutes les heures, s'emparait de son esprit et le torturait.

— Que j'ai donc de fautes à me reprocher reprit-il; que ma concsience est bourrelée de remords au moment où je vais mourir !..

avoir tant souffert et être en proie au doute d'une vie plus mauvaise.... c'est affreux!... allez Hébé, gardez votre cœur pour un autre; ma vie est triste et répand l'infortune autour d'elle. Le cœur est comme une robe de bal, éblouissante de blancheur, de fraîcheur et d'emblêmes artificiels; quand cette robe a servi une fois, elle est fanée—ainsi du cœur. après le premier amour il se flétrit... et, comme je vais mourir, gardez votre cœur.

— Mais il faut que je me recueille, car la dernière heure d'un homme doit être solennelle.... Je vais écrire à Rainier, lui le plus noble des amis.... Je ne veux plus penser à cette jeune fille, je ne l'aurais pas aimée.... c'eût été un crime. — Mais je dois écrire à la duchesse.... elle est si admirablement belle cette femme!

L'Espagnole s'approcha encore plus prés

du lit et se pencha sur le visage du jeune homme, afin qu'aucune parole ne lui échappât.

Alors Edgar redit ce qu'il avait écrit la veille dans la lettre destinée à Andalousia : vingt fois elle eut la pensée de se précipiter sur lui, de l'ensevelir sous son sein et de l'accabler d'enivrantes caresses, mais les médecins avaient prescrit un silence absolu de douze heures.

Le délire d'Edgar continuait toujours.

— C'est cette femme que j'aurais adorée ; toutes mes douleurs se seraient évanouies en voyant ses gracieux sourires.... je l'aurais tant aimée ! et il faut que je meure ! Mourir avant d'avoir connu l'amour... , moi qu'un baiser de la fière duchesse eût rendu fou de bonheur.

— Eh bien, s'écria l'impétueuse fille des

Espagnes, toute hors d'elle même et ne pouvant résister davantage à cet amour dévoilé d'une manière si bizarre et si passionnée, tu seras heureux pauvre ange! et tu ne mourras pas car je sais ton secret maintenant. Tu m'aimais! Ah! que ne peux-tu lire dans mon âme, tu verrais que ce bonheur dont tu doutes est un rayon de lumière qui guidera désormais ta marche.

Cette crise violente qui pouvait tuer Edgar, opéra un prodige : le délire cessa tout-à-coup, le sang se calma. La fièvre abattue et vaincue par le breuvage laissa recouvrer au malade toute son intelligence et son calme habituel. Puis un sommeil profond s'empara de lui ; son visage perdit l'empreinte de douleur qui s'y était attachée, et la duchesse, rassurée et heureuse n'essaya plus guère à surmonter la fatigue

qui l'accablait ; puis la tête appuyée sur le chevet d'Edgar, elle s'endormit dans la plus gracieuse attitude, semblable à ces nymphes antiques des fresques de Pompéï, ou des ravissantes amphores de Sélinus.

XVII

DIPLOMATIE DE FEMMES.

On se souvient de l'instant ou Rainier de Baraville entra dans le salon de madame Durosier, l'œil hagard et plein d'effroi ; il venait de recevoir la lettre sinistre que lui avait adressée Edgar en quittant son

hôtel, et après avoir averti la duchesse de ce qui se passait, il était accouru en grande hâte chez madame Durosier afin que de toutes parts on pût faire d'ardentes recherches.

Baraville en allant prévenir Andalousia savait combien elle s'intéressait à son ami, et officieusement, il avait pensé aux services que cette femme puissante pourrait rendre sur l'heure et dans l'avenir en admettant qu'on dût y songer encore.

La présence de la duchesse au pont royal fut donc la conséquence de la démarche de Baraville.

A peine celui-ci eût-il quitté sa fiancée que madame Durosier prétextant une visite à faire, laissa sa fille avec sa vieille tante et sortit, le désespoir dans l'âme, afin d'aller à son tour s'enquérir du sort d'un

homme qu'elle avait cru haïr si profondément.

Il se verse bien des larmes en silence. Dans la mansarde froide et desolée du pauvre, sous les massifs ombreux des parcs, ou sous les arbres géants des Tuileries, une perle humide et amère vient plutôt glisser sur la joue veloutée d'une jeune femme qu'un étincelant rayon de soleil. C'est que, malgré ses myriades de jets de lumières, emblêmes éclatans de gloire et de bonheur, il y a plus de pleurs que de sourires dans notre aventureux passage sur cette terre douloureuse. La vie n'est belle que pour un petit nombre, et pour les ames d'exception elle est souvent un affreux supplice.

Aussi quand Hébé se trouva seule elle s'abandonna au plus violent désespoir.

Ce ne fut que le lendemain de l'événement,

fort avant dans la journée, que la duchesse, pour tranquilliser Rainier, lui fit part du bonheur qui avait présidé à ses recherches; ce pauvre jeune homme, après avoir suivi le fleuve depuis le pont d'Austerlitz jusqu'à Sèvres, s'était fait conduire à tous les bureaux de diligence et, de guerre-lasse, et désespéré, il avait fini par mettre sur pied une douzaine d'agens de police.

Il y eut une terrible nuit chez madame Durosier.

Rainier alla chez elle avec la lettre d'Andalousia.

— Je cours le voir, s'écria-t-il, ce billet si vague et si mystérieux m'alarme autant qu'il me rassure, je veux le voir et lui prodiguer les soins qu'une position pareille réclame.

— Oui, allez chez cette dame, cher vicomte, répartit madame Durosier avec une

anxiété bien marquée, et s'il est en état de supporter le trajet du faubourg Saint-Honoré ici, ramenez-le, il sera beaucoup mieux et vous pourrez ne le pas quitter.

— Sans doute, sans doute reprit Rainier, à qui cette idée souriait, vous êtes mille fois bonne et compatissante, madame...

Et il partit comme un trait.

Hébé adressa un regard à sa mère dans lequel se peignait toute son âme aimante et passionnée; c'était une tendresse éloquente et un remercîment muet pour la proposition qu'elle venait de faire à Baraville au sujet d'Edgar. Une femme autre qu'une mère eût deviné tout ce qu'il y avait dans ce regard, mais l'amour de toutes deux était si profond qu'il semblait couvrir leurs yeux d'un prisme impénétrable.

L'absence de Baraville se prolongea jusqu'au soir. Edgar était toujours dans un état

de faiblesse alarmante, et bien que la duchesse ne fût pas disposée à le laisser emporter de chez elle, il n'y fallait pas songer d'ailleurs à cause de l'intensité du mal. Madame Durosier, cruellement déçue dans ses désirs, chercha mille moyens pour arriver jusqu'à cet enfant si malheureux et tant aimé!

Andalousia était assise auprès du lit d'Edgar, ensevelie dans une rêverie profonde. Ses yeux, baissés sur un livre ouvert, ne lisaient pas; elle jetait un regard dans sa vie passée, songeant combien cette vie avait eu

de tristesses, et combien elle différerait de la nouvelle ère qui commençait pour elle.

— Il me semble que voilà le bonheur qui vient, pensait-elle dans son âme, il me semble que l'ennui va enfin quitter ces lambris somptueux, et que mon cœur d'où les larmes débordaient, et jusqu'alors si vide de tendres sympathies, va s'ouvrir à d'ineffables jouissances. Je ne suis plus malheureuse! La voici cette âme que je rêvais quand j'étais jeune fille, quand je n'avais pour compagne et pour amie que la poésie profonde, mais triste, de mon beau ciel. L'amour était pour moi comme une harmonie inconnue qui nous frappe et qui vibre longtemps en nous; comme une chose dont on se souvient parceque le cœur est initié à ce sentiment mystérieux; mais aujourd'hui, j'aime la réalité de mes rêves d'autrefois, et ma vie ne s'écoulera plus au milieu des futilités mondaines où l'on

se fane comme une pauvre fleur après avoir brillé à peine un jour.

Edgar laissa pencher une de ses mains à laquelle brillait un anneau d'or habilement ciselé. Andalousia prit cette main dans les siennes et se mit à examiner l'anneau sur le chaton duquel étaient gravés ces mots, *hormis la peine, tout me fuit.*

— Tout est mystérieux et triste dans l'existence de ce jeune homme, reprit-elle. Ne sera-ce donc pas une œuvre miséricordieuse capable d'absoudre mes fautes si je rends à l'humanité une aussi noble intelligence. Oh! oui, j'aurai cette gloire. — Car avec lui j'ai tout retrouvé; ce charme de deux affections unies dont me parlent les jeunes femmes qui se marient au gré de leurs désirs, j'aurai celà. — Ces tendres soins, plus tendres encore que ceux des mères pour leurs premiers-nés parce que l'amant aimé devine tout par l'âme tan-

disque la mère ne devine qu'avec le cœur, eh bien, j'aurai cela encore. Cet enthousiasme qu'on a pour la personne chérie quand elle professe vos sentimens religieux, quand elle croit comme vous et qu'elle admire ce qu'il y a de poétique et de merveilleux dans la pensée du ciel, j'aurai tout cela ; et ne serai-je pas bien heureuse et bien inspirée pour lui plaire ! ai-je maintenant rien à redouter en ce monde ? Ne sera-t-il pas désormais un ciel pour moi. — Oh ! cet amour ne s'effacera pas comme celui que ressentent les âmes vulgaires ; je l'aurai au cœur jusque dans la tombe... Mais lui, lui... Ah ! quelle autre femme ferait ce que j'ai fait ; au moins il sera une preuve vivante de ma tendresse aveugle, et la reconnaissance est presque de l'amour pour les nobles cœurs. Puis je serai si dévouée à ses caprices ! Je préviendrai tous ses désirs, je veux qu'il ait chez lui les plus belles

dépouilles de la Grèce et de l'Italie, les merveilles de l'Orient, les chefs-d'œuvre des Espagnes et je lui donnerai mon palais magnifiqne où déjà tant de richesses sont accumulées; et il m'aimera ; car je ne le forcerai point à rougir de ces dons... Le duc est si vieux ! — Alors il deviendra mon époux ; s'il veut être duc, il le sera ; avec un fief et de la religion, que ne serait-on pas en Espagne. Mais, en vain j'essaie de bannir cette pensée qui me torture !... Quelle est cette Hébé qu'il a nommée dans son délire ? s'il l'aimait ! Ah ! que de projets renversés , que d'espérances détruites ! Mais non , il ne l'aime pas, il lui aurait écrit avant de se décider à mourir ; il ne l'a pas voulu, et il m'a écrit à moi ? c'est moi qu'il aime, c'est moi seule !

Elle connaissait déjà bien le cœur, cette jeune femme; elle savait combien il y a de bonheur à dire dans une situation désespérée

ce qu'on a éprouvé antérieurment et que des circonstances impérieuses ont fait taire. Ce mutisme de pensée durait encore lorsqu'un valet de chambre entra dans l'appartement avec une précaution extrême.

— Une dame que j'ai laissée dans le salon, dit-il à voix basse, désire parler à madame la duchesse : madame veut-elle que je l'introduise?

— Je ne puis recevoir personne, répartit Andalousia... Mais vous a-t-elle dit son nom?

— Elle désire parler à madame la duchesse pour une chose très importante; c'est tout ce qu'elle m'a dit.

— Sachez son nom et revenez.

Andalousia sortit avec le domestique et attendit son retour dans une chambre voisine. Il revint bientôt avec une carte portant ce nom : *Madame Hébé Durosier*.

La duchesse laissa tomber la carte et devint pâle et tremblante.

—Serait-ce donc cette rivale, et viendrait-elle me poursuivre jusque chez moi pensa-t-elle ? Voilà celle qu'il a aimée *la première* ; et pourtant, dans son délire, il avait parlé d'une jeune fille de seize ans.

Ses esprits étaient bouleversés.

— Henriquez, dit-elle au domestique, quel âge pensez-vous qu'a cette dame ?

— Vingt-six ans peut-être, madame la duchesse.

— Ce n'est pas cela. — Mais dites-moi, si elle est jolie ?

—Oh ! certainementmadame, fit-il en souriant avec niaiserie, elle n'est pas *aussi bien mise* que madame la duchesse ou madame de Lanais, mais c'est une femme très belle.

—C'est cela. Faites entrer... Non, Hen-

riquez, introduisez-là dans mon petit salon et priez-la de m'attendre quelques instans.

Madame Durosier dévorait depuis un quart-d'heure son impatience sur les riches coussins de velours violet du divan de la duchesse ; elle était éblouie du luxe inouï qui se trouvait déployé dans ce somptueux cabinet de travail ; c'étaient des cristaux de Bohême, des porcelaines et des laques de Chine, de ravissans petits tableaux échappés aux poétiques pinceaux des Roqueplan, des Raffort, des Dauzat, des Audiffred, des Le Poitevin des Chacaton et des milliers de riens admirables qui font si bien dans un boudoir de femme ; mais tout l'obsédait parce qu'elle attendait avec anxiété le résultat de sa démarche aventureuse, parce qu'elle était jalouse de cette duchesse dont le luxe lui semblait insultant, et que de vagues pressentimens la lui faisaient haïr déjà cruellement.

Cependant, elle était au fond de sa pensée toute fière d'avoir pénétré jusque-là. Ne voyant pas revenir Baraville, et foulant aux pieds les convenances, à cause des circonstances cruelles et impérieuses, elle alla seule chez son futur beau-fils; il n'était pas de retour, et force fut à Madame Durosier de causer avec la vieille hôtesse qui adorait les visages nouveaux et les longues conversations.

Le type de l'hôtelière est depuis longtemps tombé dans le domaine de la charge; nous ne ferons pas de pastiche, d'autant mieux que Madame Mancel est une bonne et respectable femme, faisant exception dans son métier, et par cela même, elle aura fini par s'en aller attendre la mort à l'hospice des Incurables. Madame Mancel, après avoir beaucoup vanté M. le vicomte de Baraville dont elle faisait sonner le titre avec emphase, parla de quel-

ques-autres locataires, et bientôt il fut question d'Edgar.

— Je suis bien inquiète à propos de ce bon jeune homme, ma chère et belle dame; il n'est pas rentré depuis deux jours; lui, si rangé d'ordinaire, un monsieur timide comme une jeune fille. Quand il est parti, avant-hier, il était si pâle, si triste, si maigre, qu'il me fit pitié; j'aurais voulu lui dire deux paroles de consolation, mais impossible de lui parler. — Voici ma clé, Madame Mancel, dit-il; ai-je des lettres? et c'est tout. On dirait que les mots lui coûtent de l'argent. Jamais cela ne fait ici pour un sou de dépense, mais il paie ses quinze francs par mois, le 1er *recta*. Eh bien, je l'aime plus que beaucoup de nos messieurs qui me donnent des centaines de francs; ah! ma chère dame, il est si tranquille, si poli, c'est un petit saint. Mais, Madame, le connaît peut-être!

— Oui, c'est un de nos amis.

— Ah ! fit la bonne femme avec joie, prévoyant une bonne pâture pour sa curiosité ; est-ce qu'il est aussi mystérieux et aussi peu parlant chez vous, Madame ?

— Il parle fort peu.

— Mais si vous saviez où il est, ma chère dame, cela me rendrait service de le savoir et à lui aussi, car il s'agit d'argent, de beaucoup d'argent, et Dieu sait, qu'il en a besoin, le pauvre Monsieur, j'en suis sûre quoiqu'il ne me l'ait jamais dit. Voyez-vous, Madame, une maîtresse de maison un peu clairvoyante, sait toutes les affaires de ses pensionnaires.

— Il est donc bien pauvre, dit Madame Durosier, avec un accent de tristesse pénétrante !

— Ah ! Madame, s'il est pauvre ! Oui, allez, et ses parens sont de véritables tigres, des Turcs, des Arabes, car ils ne lui donnent pas

de quoi avoir du bois, et il a passé tout cet hiver sans feu.

— C'est affreux ! s'écria Madame Durosier.

— Affreux ! oui, mais cela va finir, et il pourra faire plus de dépense et se pas-passer de ses vilains parens, puisque vous êtes de ses amies, Madame, voilà qui va vous réjouir. Un commis vient de venir avec une lettre à l'adresse de M. Edgar ; il fallait qu'il accompagnât ce jeune homme chez son maître, un gros libraire, parce qu'il s'agit de beaucoup d'argent. — Mais où le trouver ?

— Si je vous disais ma bonne mère, repartit madame Durosier qui voyait la possibilité d'être admise chez la duchesse, si je vous disais que je puis lui remettre cette lettre avant une heure, me la confieriez-vous ?

—Certainement, ma bonne et chère dame, certainement, puisqu'il s'agit de son bon-

heur ! mais que lui est-il donc arrivé. Il n'est pas en prison pour dettes, n'est-ce pas madame ?

— Non, il est malade voilà tout. Donnez-moi ce billet, et bientôt je serai près de lui.

Une fois en possession de cette lettre si à propos venue, madame Durosier courut chez Andalousia.

La duchesse apparut dans un magnifique désordre. Habituée aux vêtemens flottans de l'Orient, elle s'était entourée d'un ample manteau de kachemire dont les plis ondulaient avec une grâce enchanteresse. L'examen qu'elle fit de madame Durosier fut rapide et pénétrant, mais il ne put ni augmenter ni diminuer ses soupçons; celle-ci n'en conçut pas ; la fable qu'on avait imaginée et racontée à Baraville relativement à la translation d'Edgar chez Andalousia, semblait si vraie, si naturelle, que tout cela était attribué au hasard

et non à des conséquences cherchées avec tant d'ardeur.

— Je n'ai point l'honneur de vous connaître madame, dit la duchesse après une politesse cérémonieuse; puis-je savoir quel motif vous amène près de moi? Vous voudrez bien m'excuser si je vous reçois ainsi; mais ayant chez moi une personne malade, il m'est impossible de satisfaire à toutes ces convenances de toilette que les femmes du monde sont en droit d'exiger.

En achevant ces paroles, elle releva nonchalamment la tête, et compara sa toilette et sa figure avec l'ensemble de madame Durosier qu'une glace placée en face réflétait avec impartialité.

Andalousia sourit orgueilleusement comme une petite fille noble, entourée de jeunes paysannes. — Elle était plus jeune, plus belle et sa toilette plus seyante!

— C'est cette personne malade qui m'amène près de vous, dit madame Durosier toute timide et presque confuse.

— Vous connaissez M. Edgar. repartit la duchesse en respirant à peine, tant l'air embarrassé de sa rivale la contraignait elle-même.

— Beaucoup, répliqua-t-elle avec vivacité, beaucoup; et je désire le voir.

— Cela n'est pas possible maintenant Madame: personne n'est admis près de lui; les médecins ont prescrit un long silence, car la plus légère émotion pourrait avoir des suites funestes, et vous paraissez lui être si attachée, Madame, que s'il a pour vous *la même affection*, ce dont je ne doute nullement, il en résulterait une crise inévitable.

— En effet, répliqua madame Durosier en balbutiant, horriblement embarrassée qu'elle était de cette espèce d'inquisition si cruelle de

femme à femme ; oui, je lui suis fort attachée... il est de nos amis, et même c'est mon parent !

— Quand les médecins le permettront madame, repartit malicieusement la spirituelle espagnole, je serai vraiment charmée d'ouvrir mon hôtel à ses parens et même à ses amis ; mais je vous le répète, une émotion lui serait fatale.

— Mais il s'agit d'une chose importante, s'écria madame Durosier affreusement contrariée, il s'agit de tout son avenir peut-être ! Voici une lettre qui m'a été remise.

— Si vous voulez me la confier, il l'aura ce soir dès que son délire cessera.

— Oh ! mon Dieu, est-il donc si malade ? Vous me le laisserez voir, n'est-ce pas madame la duchesse.

Andalousia cherchait à lire dans les yeux et dans l'expression du visage de cette femme

presque suppliante, si l'amour ne l'animait pas, mais elle resta indécise, car l'amitié dévouée d'une parente pouvait bien inspirer un intérêt aussi profond.

— Vous m'introduirez près de lui n'est-ce pas madame? reprit-elle, il faut absolument que je le voie; puisqu'il est si malade je ne lui parlerai pas, mais je veux le voir : que je sois sûre qu'il existe!... Et s'il vous gênait je le ferai transporter chez moi où on lui prodiguera tous les soins qu'il mérite et que sa position réclame. Dans une grande maison comme la vôtre Madame, quand on reçoit beaucoup de monde, un étranger malade est un lourd fardeau... Tandis que chez moi il ne gênerait personne, et madame la duchesse pourrait en toute occasion venir lui prodiguer ses bontés.

Cette phrase prononcée au hasard ou a dessein, empourpra le visage d'Andalousia;

était-ce une épigrame? Madame Durosier l'avait-elle devinée; elle le crut, et il y eut de l'aigreur dans sa réponse.

— Il m'est sans doute bien pénible de vous refuser une troisième fois madame, repliqua-t-elle, mais cela est impossible; une mère ne s'empresserait pas davantage à se parer de ses droits. Mais la parenté de Madame ne va pas jusque là sans doute.

— N'importe! répartit madame Durosier cruellement blessée, mais en cas pareil, il n'y aurait qu'une maîtresse qui pût refuser son amant à une mère!

Et toute rouge de dépit elle quitta l'appartement.

— Cette femme est ma rivale pensa la duchesse dès qu'elle se trouva seule; je l'ai devinée à ses désirs ardens, à ses angoisses déchirantes,.. Ah! je le sens, je l'ai trop rail-

lée, j'ai été cruelle et je m'en repens. — Pauvre femme! elle l'aime aussi; mais l'amour est si égoïste qu'il l'emporte sur toutes choses. Je ne peux vraiment pas mettre Edgar dans ses bras; je l'aime moi, je l'aime plus qu'elle, car si je l'eusse vu comme cette étrangère, il n'aurait pas songé à mourir; j'aurais déviné les tortures de son âme. Ah! Jésus, ne pas lire dans ses yeux si expressifs quand on pouvait les voir étinceler à toute heure!...

Madame Durosier, le cœur ulcéré, rentra chez elle où l'attendait Baraville; elle lui raconta sa visite et sa parenté prétendue avec Edgar afin de pouvoir l'emmener chez elle; mais elle lui cacha la dernière partie de sa conversation avec la duchesse, et dans le silence elle dévora bien des larmes.

Andalousia retourna vers Edgar à qui elle

prodigua mille soins qui le firent revivre; et affreusement contrariée, elle s'occupa des préparatifs d'une fête dont elle avait envoyé les invitations la veille de la catastrophe.

XV

LA FLÉTRISSURE.

> C'est amour, c'est amour. c'est luy seul, je le sens,
> Mais le plus vif amour, *la* poison la plus forte
> A qui oncq povre cueur ait ouverte la porte.
> Ce cruel n'a pas mis nu un de ses traits perçans.
>
> (ESTIENNE DE LA BÉOTIE, SONNETS).

Il avait été impossible à la duchesse d'éviter ce bal. Une maladie instantanée lui eût jeté sur les bras madame de Lanais, le vicomte de Bréval, et cent visiteurs, tous personnages qu'elle voulait éloigner

provisoirement de chez elle, et il y avait plus d'habileté dans sa conduite à réunir trois cents personnes pour avoir le droit de fermer sa porte un long mois, que d'empêcher cent jeunes femmes de danser et d'étaler de somptueuses parures acquises pour cette fête.

La joie s'épanouissait sur tous les visages, les salons étaient encombrés; l'allégresse était vive et bruyante; deux figures seules, glissaient tristement dans cette foule merveilleuse et formaient un singulier contraste. — C'était Rainier de Baraville et Andalousia.

La duchesse essayait en vain de sourire; une pâle *morbidezza* avait remplacé sur son beau visage le chaud coloris qui l'animait toujours; l'inquiétude la brisait; elle était courbée comme la tige d'un roseau balancé par la tempête, et plus le

plaisir était grand autour d'elle, plus elle sentait s'accroître sa souffrance.

Mais l'ivresse de la fête n'agissait pas aveuglément sur toutes ces têtes, rieuses et belles; le soupçon, pénétrant comme les parfums, s'infiltrait dans les cœurs avec les sons harmonieux de l'orchestre. — On s'occupait déjà de cette pâleur, de cette poignante inquiétude; on remarquait les absences multipliées de la duchesse, et si bien, que plusieurs dames dirent tout bas que sans doute le vieux duc était arrivé subitement et se trouvait froissé de cette fête.

On remarqua aussi une conversation mystérieuse qu'elle eut avec Baraville peu d'instans avant une longue disparition qu'il fit, et cette fréquence d'allées et venues, cette, conformité de conduite attira sur eux l'attention d'un lynx en gants jaunes.

Le vicomte de Bréval, car c'était lui, se

croyant épris de la duchesse, prenait pour de l'amour les bontés qu'elle avait eues pour sa noble personne, et l'attention, poussée trop loin peut-être, qu'elle lui avait marquée en présence d'Edgar. Cette inconséquence extrême enhardissait beaucoup le vicomte dont les manières déjà très cavalières, quoique polies, et l'esprit de fatuité incroyable, faisaient penser à ce merveilleux qu'une femme ne pouvait pas lui résister.

Il avait d'ailleurs une maxime à l'appui de ce genre de vie; c'était: *qu'aucune femme n'est infaillible.*

Cette impudence, commune à beaucoup d'autres jeunes gens, saturés de fatuité, le rendait fort dangereux, car la vertu, bien souvent, cède à la persécution; et le vicomte, la voyant chaque jour chez elle, souvent seule, la retrouvant à tous les bals, à l'Opéra, s'instituant parfois son cavalier presque mal-

gré elle, agissait depuis quelque temps comme s'il dût bientôt la posséder.

Alors, son langage avec elle participait de la raillerie irrespéctueuse et de l'intimité; or quand une femme en est là avec un homme dont la moralité est peu sévère, elle est à demi-perdue.

Aussi Andalousia craignait réellement cet homme, et malgré les ménagemens qu'elle se croyait obligée de garder, elle lui avait enjoint un jour de prendre un langage plus respectueux, car ce ton singulier ne convenait qu'à un homme dont le regard ou une parole peuvent faire rougir une femme au front.

— Et, lui avait-elle dit, en achevant cette conversation pénible, je ne vous ai pas donné le droit de me parler ainsi, Monsieur!

Le vicomte n'avait fait que sourire de cette parole qu'il attribuait à un caprice de coquetterie, et s'il perdit quelque peu de sa conte-

nance avantageuse, il ne fut pas moins empressé qu'auparavant.

Au commencement du bal, le vicomte alla présenter ses hommages à Madame de Lanais qu'on proclamait la plus belle après la superbe Andalousia. Cette dame était aussi méchante que ses charmes avaient d'attraits. C'était la calomnie faite femme ; la médisance en robe de satin et couverte de diamans — un ange du mal avec le sourire d'un ange du ciel.

Ils avaient causé longtemps éloignés de tout le monde, jetant à la foule d'acerbes critiques et tournant en ridicule leurs connaissances aussi bien que les étrangers. Le monde fourmille de pareils êtres — car par malheur, ce qu'on nomme le monde mérite plus de mépris que d'amour.

Quand M. de Bréval se trouva en présence de la duchesse et qu'il la vit si pâle, si sou-

cieuse et si agitée, il eut l'amour-propre de croire qu'elle éprouvait les tortures de la jalousie, et le fat s'attribua intérieurement avec joie les souffrances de cette pauvre femme !

Andalousia l'évita avec adresse plusieurs fois, et comme il dansait peu, il attira Baraville dans un des salons de jeu.

— Sais-tu, lui dit-il en raillant, que ta figure est ce soir comme l'hiver de cette année, longue et froide à quinze degrés. Au milieu de cette multide rieuse et tourbillonnante où l'on devrait s'interdire les pensées sombres, tu sembles plus austère qu'un inquisiteur espagnol, et tu te plais à philosopher à la manière d'Anaxagore.

— Mon cher Bréval, où veux-tu en venir avec cette périphrase et ces comparaisons ; car tu ne m'attires pas ici sans doute pour ne rien me dire.

— Ce que je te dis là, mon cher, est parfaitement logique et compréhensible ce me semble. Je ne parle la langue subtile de la diplomatie qu'avec mes ennemis.

— Alors, tes amis sont bien rares, car tu abuses singulièrement de ce beau langage, répliqua Rainier d'un ton brusque.

— Décidément, Madame de Lanais a touché juste, répartit le vicomte en s'inclinant, et ta courtoisie me confirme son dire ; tu n'as pas dansé à ce bal, tu vas d'un salon de jeu à un autre?.... Tu as joué et tu as perdu quelque grosse somme ; voilà ce qui te rend si triste et si maussade, mon pauvre ami !

— Je n'ai pas joué, répondit Georges avec une extrême naïveté.

Les yeux du vicomte semblèrent descendre jusqu'au fond de l'âme de Baraville.

— Pourquoi me tromper, lui dit-il, en affectant la sollicitude la plus généreuse, ne

sais-tu pas que mon amitié pour toi est à toute épreuve et que ma bourse te sera toujours ouverte à l'heure des revers.

Rainier avait un si noble cœur qu'il soupçonnait le mal à grand' peine chez les autres, et quoique au fond il ne crût pas le vicomte doté d'une grande affection pour l'humanité, il fut dupe de cette atroce comédie.

— Que n'es-tu ainsi toujours, Fél x, lui dit-il en pressant sa main dans la sienne, le monde y gagnerait, et tu n'aurais que des amis. Crois-moi, quitte cette sphère de fatuité, d'insolence, dans laquelle tu planes avec tant d'amour ; renonce à ces préjugés gothiques qui n'ont plus de valeur réelle qu'aux yeux de ceux qui ont quitté la France en de tristes jours ; et comme ils n'ont pas assisté à la grande période de gloire de la république et de l'empire, ils croient toujours vivre au temps, où pour être un homme de

cœur et de talent, il fallait être gentilhomme ; mais l'intelligence a passé son puissant nivellement sur la tête de tous, et il faut marcher avec son époque.

— Voilà encore ton amour des manans qui te revient.

— J'ai le bonheur de n'avoir point de préjugés à propos de la naissance, voilà tout ; et quelle que soit la position sociale d'un homme d'honneur et de talent, si le hasard me jette sur sa route et que son humeur me soit sympathique, je serai trop heureux d'en faire mon ami.

— Excellent philosophe, répliqua le vicomte avec un sourire perfide, ton cœur généreux t'abuse et tu prends la pitié pour de l'amitié.

— On n'a point de pitié pour ceux qu'on aime, repartit Rainier avec fierté ; et si je

voulais scruter ta pensée, Félix ; cette pitié dont tu parles serait du mépris.

— Je suis loin d'avoir de telles idées, mon très-cher, reprit le vicomte qui voyait la possibilité d'amener Rainier sur un terrain dangereux, seulement je ne trouve pas convenable qu'un homme qui sera comte un jour, qui peut devenir pair de France, aille s'amouracher du premier saute-ruisseau venu, de quelque cerveau brûlé destiné à faire dans l'avenir, l'ornement des petites maisons.

— Bréval, cessons cette causerie, car ta haine se réveille et je ne veux pas de querelles ; sache seulement que je suis fier de l'amitié de ce fou auquel tu fais illusion ; il est des fous sublimes, et ceux-là peuvent humilier les grands de la terre quand leur cœur saigne sous quelque rude affront. — Pour un diplomate, tu es oublieux, ce me semble.

— C'est vrai, dit le vicomte en reprenant

son ton railleur, j'oubliais que ce petit Monsieur Edgar était votre meilleur ami. Vous le connaissez depuis six mois à peine, tandis qu'il y a plus de dix ans que nous nous sommes embrassés pour la première fois.
— C'est bien ! plus les sentiments sont nouveaux, plus ils ont de charme n'est-ce pas ! C'est au reste la devise d'une délicieuse femme de notre connaissance. La société est dans une voie de progrès admirable. Nos notaires et nos hommes d'affaires, des espèces de laquais sans livrée, commencent à avoir des salons, à donner des fêtes ; les boutiquiers ne tarderont guère à suivre le torrent, et je n'éprouverai nulle surprise quand on viendra me dire que M. le comte de Baraville hante le salon de sa parfumeuse et joue le wisht chez son tailleur...

— Monsieur ! s'écria Rainier les dents serrées.

— Et tout cela pour le plus grand bonheur de l'humanité j'en suis convaincu ; cette conduite lacédémonienne est fort honorable mon ami, et j'apprendrai avec plaisir que tu concoures pour le prix de vertu.

— Vous abusez singulièrement de votre position ici.

— Mais nullement, mon cher ; j'ai une admirable franchise avec mes amis ; voilà tout. Je te dirai encore que ton air n'est guère convenable en ce lieu ; ton Pylade *déteint* sur toi et j'en suis désolé ; c'est de mauvais goût, Rainier ; et à coup sûr madame de Lanais qui vient vers toi, toute souriante, ne manquera pas de te le reprocher. — Allons M. de Baraville, soyez calme, et songez que vous avez à faire à une fée bien ravissante, mais bien malicieuse.

Puis sans donner à *son ami* le temps de répliquer, il s'éloigna en échangeant un re-

gard significatif avec la comtesse qui s'avançait vers Baraville.

— M. de Bréval semble triomphant comme s'il venait de vous raconter une de ses bonnes fortunes, Monsieur, lui dit-elle d'un ton singulier.

— Il est assez fat pour cela, Madame, répliqua Rainier en affrontant le regard hautain de la comtesse.

— Ah !

— Mais c'est un lion qui vante trop fort sa curée pour qu'on doive y croire toujours.

— Je pense absolument comme vous M. de Baraville, répliqua la comtesse qui aimait à faire la scrupuleuse.

— Il est vrai qu'on peut avoir une femme belle, riche et titrée sans pour cela que ce soit une bonne fortune.

— Une femme belle et titrée est toujours une bonne fortune, Monsieur, répliqua sè-

chement la comtesse devenue blanche comme un camélia.

— Cela dépend du caractère et des idées : sans doute tout est relatif, et un homme sans cœur comme Bréval peut être une bonne fortune pour une femme du monde qui a eu vingt amans.

— Savez-vous que vous êtes terrible ce soir dit madame de Lanais à demi déconcertée ; je voulais causer un instant avec vous, mais vous me faites peur.

— Une telle parole prononcée par vous, Madame, ferait naître l'amour-propre dans l'esprit d'un autre, répliqua Rainier en redevenant calme et froid ; j'ai la réputation d'un homme parfaitement inoffensif, je le sais, et je mérite cette réputation qui me rend fier.

— Ne vous applaudissez pas si fort de ce caractère, car le jour où vous aurez un

ennemi vous serez perdu. — Le caractère doit ressembler au stylet florentin; quiconque le touche s'y blesse.

— Je vous demande bien pardon Madame mais je trouve cela immoral, répliqua Rainier avec une candeur pleine de loyauté.

Cela fit rire la méchante comtesse qui poursuivit :

— Vous sentez terriblement le magistrat de Lou s XIV mon cher vicomte; secouez donc cette vieille guenille et soyez de votre siècle. Est-ce que la moralité est possible avec l'extrême civilisation ?

La moralité est une grande et belle fille toute niaise qui s'est fait faire un enfant par un roué; son amant l'a laissée, et au lieu de mettre son fils à l'hôpital et de s'en aller aux eaux plus brillante que jamais pour prendre sa revanche, elle élève

sottement sa progéniture et la nourrit de ses sueurs et de ses larmes. — Duperie !

Croyez-vous à la vertu !

La vertu, ce serait la superbe Andalousia, le dernier rejeton des Avoradas, mariée à quinze ans à un pourceau anglais, usé par la débauche et qui pouvait être son bisaïeul; ce serait Andalousia mourant près de cet homme alors même que des cavaliers comme lord Byron ou le beau comte d'Orsay seraient venus à ses pieds supplians !

Vous voyez que la vertu peut être stupide et parfaitement injuste.

Croyez-vous à la raison ?

La raison, c'est le contraire de ce qu'on veut toujours faire; la raison d'après les préjugés, c'est une vieille courtisane édentée qui crie contre la jeunesse parcequ'elle profite de ses charmes et de sa joyeuse

allure. Selon moi la raison, c'est la joie, c'est l'amour, c'est la liberté !

— Quels principes Madame ! murmura le pauvre et honnête Rainier tout altéré.

— Les excentricités vous déplaisent, poursuivit cette femme singulière; tant pis pour vous! allez, je suis dans le vrai et je n'en sortirai pas; certaines grandes intelligences me jettent la pierre dans les salons, mais au fond de leur pensée, elles s'accusent de lâcheté et m'approuvent : quelque jour je ferai l'histoire des lois appelées morales et qui ne le sont guère, et je démolirai pièce à pièce tous ces vieux oripeaux; vous verrez que j'aurai des lecteurs et de rudes partisans. La société est à refaire tant elle est gangrenée; elle ressemble à ces vieux libertins impuissans qui épousent des femmes jeunes: c'est un horrible drame, dont le mensonge le plus effréné remplit tous les rôles!

— Comment de pareilles idées ont-elles pu germer dans l'âme d'une femme charmante, adorée, qui n'a subi nulle torture; une délicieuse veuve qui n'a qu'à laisser tomber un regard pour fixer un époux. — Quant à moi je ne sais...

— Allons vicomte, pas de galanterie perfide, reprit-elle en riant, je sais que vous me détestez cordialement.

— Madame...

— Ne vous en défendez pas. C'est comme moi, du reste : j'ai pour vous une parfaite estime...

Rainier se sentait mordu jusqu'au sang.

— Mais quant à de l'amour, vous êtes trop vertueux, et je crois que vos qualités ne s'élèvent pas plus haut que l'amitié.

— C'est au moins quelque chose, répliqua Baraville avec humeur.

— Oh! ne la faites pas sonner si fort ; elle

est si monotone et dure tant ! J'aime mieux l'amour, parce qu'il est l'image du ciel; tantôt c'est le calme avec de fraîches brises embaumées ; tantôt c'est la tempête avec toutes ses fureurs, et puis tout cela est si adorable et passe si vîte ! On dit que les gens froids n'ont pas d'émotions, c'est une grave erreur. Les êtres qui sacrifient toute une vie à l'amitié, qui font abnégation d'eux-mêmes, qui servent de piédestal a de plus hardis, ceux-là sont généralement froids. — Les âmes passionnées, les imaginations puissantes n'ont que des sensations rapides qui se renouvellent fréquemment.

— Ah ! madame, vous devez être bien malheureuse, car vous n'avez jamais été aimée, et vous n'avez point aimé.

Elle ne trouva qu'un orgueilleux sourire pour répondre.

Ils en étaient là de cette singulière conver-

sation quand deux dames arrivèrent jusqu'à la porte du petit salon destiné à la causerie, mais à peine eurent-elles reconnu la comtesse qu'elles s'enfuirent précipitamment.

— Je crois que l'on vous redoute, monsieur, dit la comtese avec sa malignité habituelle ; c'est une belle occasion de faire fortune.

— Elle est toute faite, madame, et je ne spécule plus.

— Voilà du puritanisme superbe. Du reste, quant à ces dames, vous avez raison : la plus grande, à la taille si plate, qui porte des robes de jeune fille, pour cacher sa poitrine et son cou qui sont horribles de maigreur et de carnation, c'est madame de Guiréville; une provinciale qui achète nos voitures de rebut ; on vante ses magnifiques cheveux noirs, ils sont faux et ne tombent sur ses joues que pour dissimuler ses rides : l'autre, qui se trouve à

l'extrémité du quadrille de gauche, c'est la comtesse de Mœder, une allemande, veuve d'un général français, comme toutes les comtesses allemandes; elle est toujours vêtue de velours violet ou noir, sous prétexte de deuil éternel; mais c'est un saule pleureur d'une coquetterie raffinée; elle a, grâce au blanc de Circassie, une carnation assez éclatante, et c'estcela qui nous vaut cette seconde édition de la désolée Arthémise. Mais à propos de cette fête, ne trouvez-vous pas la duchesse horriblement soucieuse et vieille.

Cette question faite d'unton assez brusque, frappa Baraville : évidemment elle voulait l'amener sur un terrain difficile, mais il y prit garde.

— Je trouve madame la duchesse d'une beauté parfaite et d'une bonté incomparable.

— Prenez garde de l'aimer, M. de Bara-

ville, car... mais c'est une calomnie j'en suis certaine : il y a des gens si méchants !

— Que dit-on, Madame, demanda Georges qui cherchait un prétexte pour pouvoir quitter cette femme, tant il était inquiet de l'absence prolongée de la duchesse.

— Ah ! une absurdité ; on dit (et ce sont des ennemis acharnés sans doute) on dit qu'elle n'a pas de cœur.

— Je vous croyais sa meilleure amie, Madame, répliqua Rainier avec une froideur étudiée.

— Eh, mais sans doute ; aussi je n'en crois pas le premier mot et je suis persuadée du contraire... et vous, aussi peut-être ?

Cette question, faite avec une grande perfidie, mais sans nulle certitude pourtant, allait probablement trahir Baraville s'il ne se fût avisé de s'incliner devant la comtesse et de pren-

dre congé d'elle en lui disant les dents serrées et à voix-basse :

— Madame, un homme du monde doit toujours être d'une politesse excessive avec les femmes, même quand il est le plus rudement froissé par elles; cependant il y a des occasions où cette politesse imposée est une lâcheté; je vous quitte donc madame, et je me demande pardon à moi-même, à cause des préjugés, car je suis forcé d'être un lâche à cette heure.

— Dites-moi que je suis une femme atroce, répliqua-t-elle en riant : — Je sais le dernier mot de votre cœur et voyez si j'ai l'air courroucé : mon plan de conduite est tracé depuis longtemps et je n'en départirai jamais; j'aime qu'on me craigne. Il est bon de savoir trouver le côté faible des autres femmes qui sont toutes des rivales. Il faut aussi savoir attaquer l'homme dont on refuserait les hommages;

au moins on le met dans l'impossibilité de nuire. — J'exploite le ridicule, voilà mon secret; et est-il infaillible parceque le ridicule tue, quoiqu'il soit l'arme du faible; mettez cette leçon en œuvre, et quelque jour vous me remercierez; mais voilà les quadrilles qui se forment. Veuillez donc être mon cavalier.

Et s'emparant de son bras, elle entraîna dans les salons resplendissans l'infortuné Baraville dont l'âme était brisée par des appréhensions cruelles.

Pendant qu'ils s'éloignent, agités tous deux par des émotions bien différentes, pénétrons les secrets de M. de Bréval, ce Talleyrand futur : Les absences fréquentes d'Andalousia éveillèrent en lui des soupçons singuliers dont il ne put se rendre compte; il en fit la confidence à madame de Lanais, qui lui dit tout bas pour que rien ne manquât à la perfidie, que cette conduite mystérieuse voilait sans

doute une iniquité conjugale. Le vicomte, malgré sa fatuité, et l'espèce d'espionnage dont il entourait la duchesse depuis si longtemps, sentit un frisson glisser dans ses cheveux ; il fit en un instant mille suppositions ridicules, mais l'une démolissait l'autre, et à la place de cette échafaudage qui tombait, il fallait trouver un plan pour arriver à découvrir la vérité, et ruiner le bonheur de la pauvre femme en cas qu'elle fût heureuse. — J'ai toujours remarqué que les femmes comme les hommes étaient jaloux du bonheur des autres, en amour surtout, lors-même qu'ils ne devraient avoir nulle prétention sur la femme adorée ou sur le cavalier tendrement aimé. Cette chose est commune à Paris ou l'on se connaît si peu ; mais en province elle est épouvantable ; c'est une des calamités de la vie de garçon. — Hormis quelques cœurs d'élite, bien rares hélas ! chaque personne, vieille ou

jeune, est l'ennemie de l'homme aimé; on épie sa conduite, on interprète à mal ses moindres gestes, ses regards, la parole la plus simple, et si malgré tant de courans défavorables il arrive au ciel de l'amour, alors on a recours à la calomnie, on jette dans sa vie des filles perdues, on lui donne d'autres passions, et l'on murmure cela d'une voix à peine articulée afin que la pauvre femme qui aime et qui est chérie, le croie plus vite, devienne jalouse, et finisse par briser le lien qui la comblait de joie. — Les plus terribles sont les femmes qui sont restées longtemps vieilles filles, et plus encore ces femmes puritaines trop charmantes et trop gracieuses pour qu'on ait jamais voulu tenter leur vertu.

Sans être physiquement et moralement dans ce caractère général de la province, madame de Lanais et de Bréval n'en étaient pas

moins perfides, et voici le plan qu'imagina le diplomate :

— Vous voudrez bien, madame, avait-il dit à la comtesse, retenir Baraville quand la duchesse quittera les salons ; il est essentiel que mon ancien ami ne vienne pas gâter mes affaires, alors je trouverai bien quelque prétexte pour pénétrer dans l'appartement de la belle mystérieuse, et nous ne tarderons guère à tout savoir.

Il vint aussitôt chercher Baraville, et dès qu'il l'eût jeté comme une proie à madame de Lanais, il courut se mettre à l'œuvre.

Pendant que se tramaient toutes ces perfidies, Andalousia était au chevet de son malheureux ami dont les traits exprimaient la plus vive souffrance. A demi penchée sur lui, elle considérait ce beau visage miné par la fièvre et murmurait une touchante prière afin que le ciel lui laissât son trésor. Oh !

comme l'harmonie de l'orchestre l'obsédait ! Qu'il lui tardait de voir ses convives hors de l'hôtel afin d'être toute entière à ce pauvre mourant ! Mais elle avait encore bien d'autres douleurs à essuyer.

Tout à coup elle se leva croyant entendre marcher dans la pièce voisine, mais c'était une fausse crainte et elle reprit la main d'Edgar qu'elle avait violemment abandonnée ; cette secousse lui fit pousser un faible gémissement, et il murmura d'une voix éteinte ce verset d'un des plus admirables pseaumes de David :

> Dies mei sicut umbra declinaverunt :
> Et ego sicut fenum arui. *

— Oh ! oui, reprit-il après une légère pause,

* « Mes jours s'en vont comme l'ombre qui s'évanouit au soir, et je sèche comme l'herbe.

je m'en vais aussi vîte que cette ombre, et, comme elle, je ne laisserai nulle trace de mon passage sur la terre. Mais sans doute c'est un arrêt du ciel.

Puis il tourna péniblement sa tête du côté de la lampe, quoique ses yeux ne lui permissent pas de distinguer les objets tant le mal l'avait courbé vite.

Un vase de vermeil fut aussitôt posé sur ses lèvres, il but et parut plus calme.

— Donne-moi ta main, mon noble ami; que je la presse encore une fois; j'ai toutes mes facultés morales à cette heure, mais néanmoins, je crois ma fin prochaine. — Oh! déjà mourir!... Et dans quel lieu! Je frémis de l'apprendre, car ce n'est ni ta chambre, ni la mienne; je sais où finissent ceux qui tombent ou je suis tombé... Comme l'eau était glacée!!

La duchesse pleurait et n'osait pas le détromper.

— J'ai une prière à te faire, reprit-il: promets-moi d'aller quelquefois porter des consolations à mon vieux père; sois pour lui un second fils; ta peine durera peu, car il ne me survivra guère... Tu lui diras combien j'ai souffert, quelles tortures j'ai endurées afin qu'il ne croie pas que ce soit la lâcheté qui m'a poussé vers le suicide, qui est un crime.

— Oh! tu ne mourras pas, s'écria la duchesse d'une voix entrecoupée de sanglots; je ne te laisserai pas mourir.

Et elle l'étreignit dans ses bras avec la tendresse d'une mère et l'amour d'une amante.

Edgar fit un mouvement d'effroi et repoussa cette femme.

— Qui êtes vous? lui dit-il d'une voix plus forte, pour venir surprendre ainsi les secrets d'un malheureux, pour profiter de sa faiblesse

afin d'entendre son déshonneur. — Où suis-je tombé mon Dieu !

— Chez la femme qui n'a pas craint de vous sacrifier son repos et sa réputation; mais elle n'a pas de regrets, car si vous l'aimez Edgar, vous êtes tendrement aimé d'elle.

— J'aimais une femme, reprit-il d'une voix étouffée; mais elle était fière et égoïste; j'aurais donné ma vie pour un de ses sourires, mais elle m'a méprisé, et cela aidant à la misère, j'ai voulu mourir.

— Et si cette femme était noble, dévouée, prête à tous les sacrifices... Dans la révélation de vos tortures, quand la fièvre vous brisait Edgar, vous l'avez bien méconnue cette Andalousia...

— Andalousia! s'écria-t-il avec terreur. Ciel! qui a pu vous dire, madame... Ah! infortuné que je suis! Madame, par pitié ne prononcez plus ce nom; j'ignore qui vous êtes,

je ne sais quelle est l'âme noble qui m'a recueilli, mais au nom de vos enfans adorés, si vous avez le bonheur d'en avoir, faites que la duchesse ignore toujours, car, que lui importe mon amour, et ma mort ou ma vie!

— Ta vie, pauvre ange aimé, mais c'est la sienne, entends-tu; elle ne veut pas que tu meures, cette Andalousia que ton cœur a calomniée; quand ta tête roulait déjà dans le fleuve menaçant, une femme est venue t'arracher de l'abîme. — C'était elle! Depuis dix nuits et dix jours mortels, que tu as passés dans le délire et l'agonie, une femme t'a réchauffé, et s'est élevée entre la mort et toi. — C'était-elle! et à cette heure elle est là toujours, cette Andalousia qui brave d'ardens ennemis; elle est là, près de toi, priant Dieu qu'il te sauve, afin qu'elle puisse réparer dans l'avenir les douleurs involontaires qu'elle t'a causées... Vois!

Et rejetant en arrière la somptueuse tenture qui interceptait la lumière, elle lui apparut dans son éblouissant costume de bal.

Il arrêta sur elle un regard égaré, puis, écartant ses longs cheveux, et se soulevant, il la contempla silencieusement, brisé qu'il était par l'amour, l'admiration, la surprise et cette joie immense et inespérée !

— Andalousia! s'écria-t-il en lui tendant les bras avec une expression de bonheur céleste, oh! maintenant, ne me laissez pas mourir !

Les âmes de ces pauvres enfans s'unirent ; et ce lit qui peut-être était un lit funèbre, entendit des paroles passionnées et des sermens, et des désirs de bonheur pour une longue vie d'amour. Tout-à-coup la courtine de velours se souleva, et de Bréval apparut avec un regard fauve et le visage livide.

— Vous ici ! Monsieur, s'écria la duchess épouvantée en accourant vers lui.

— Oui Madame ; voyant qu'on s'inquiétait de votre absence, j'ai craint qu'il ne vous fût arrivé malheur et je suis venu.

— Votre conduite, monsieur le vicomte....

— Ma conduite vous impose quelque gène à cette heure, Madame, j'en conviens. — Que voulez-vous ? le cœur change. Et puis un chargé d'affaires du roi de France n'est pas d'assez bonne maison pour fixer la constance dans le cœur d'une Grandesse.

— Trève de raillerie et d'insulte Monsieur, lui dit-elle d'une voix concentrée.

— De la raillerie, Madame, poursuivit-il en élevant la voix de plus en plus, mais c'est vous qui raillez les autres : on en parlera je vous assure.. Une grandesse d'Espagne. Mais c'est une charmante innovation de mœurs ! Allons messieurs les gentilshommes, coupez-

vous la gorge, les histrions vous remplacent.

— Par pitié vicomte, songez que ce jeune homme est mourant, s'écria la malheureuse femme avec angoisse, songez que c'est un assassinat ! par pitié !

— Voir céans un pareil homme, madame, répliqua l'inplacable diplomate, mais c'est une honte : je croyais avoir des espérances, des droits...

— Ah ! Jésus ! songez que vous êtes chez moi, songez que trois cents personnes peuvent nous surprendre, retirez-vous ! Je vous l'ordonne Monsieur !

— Ah, s'écria-t-il avec furie, endurer de pareils outrages pour un misérable !...

— Vicomte, sortez, vous dis-je !

— Pour un misérable qu'il faudrait chasser...

— Me chasser, infâme, s'écria Edgar d'une voix terrible en s'élançant hors du lit, me

chasser ! Je vivrai peut-être assez pour que vous me rendiez raison de cette lâcheté inouie : oui, vous êtes un lâche M. de Bréval !

Et rapide comme la foudre, sa main décharnée imprima sur la joue du noble vicomte un stigmate flétrissant.

Puis, brisé par cet effort dangereux, il tomba raide sur le carreau.

Le vicomte sortit ; mais en soulevant la courtine, il dit à la duchesse en arrêtant sur elle un regard de tigre.

— Prenez garde à ma vengeance, Madame ; car vous pouvez être assurée qu'elle sera proportionnée à l'insulte.

Et se rajustant avec un calme extraordinaire, il rentra dans les salons où la joie régnait toujours en souveraine.

FIN DU PREMIER VOLUME.

